

6e Année - No 1

JANV. 1913

NOTRE ROMAN COMPLET :

La Famille de la Marjolaine

Par AIME GIRON.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Un gibier de 900 livres. (Voir intérieur)

Sommaire: Le Jour de l'An; Les mines de Magharah; Le Korroberl; Un monstre de jadis; Fantaisies de la dernière heure; La Fortune d'Yvon; Architectes et constructeurs; Ginevra; Les animaux prévoyants; Boeufs ou poisson? Pour les malheureux; La force aux bêtes; Les Diamants célèbres; Un organe utile; Les Huitres; La Médaille du Christ; Les accidents extraordinaires; La mort d'un Fils du Soleil; Le Maoris; Un beau gibier; Les Fakirs de l'Inde; poésies, anecdotes, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel E

Tel. Bell St-Louis

4109

MONTREAL

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger
la maigreur excessive, de supprimer le creux des
épaules et d'effacer les angles disgracieux qui dé-
parent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la
quatrième boîte de vos fameuses PILULES PER-
SANS; l'effet est merveilleux—J'en suis enchan-
tée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

Pneumonie

Comme toutes les Maladies de Poitrine, la Pnéumonie exige
un traitement prompt, mais énergique. Il faut soutenir le ma-
lade, tout en attaquant le mal dans sa racine, à l'aide du

SIROP MATHIEU

a base de Goudron, d'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux

EN VENTE PARTOUT : 35c LA BOUTEILLE

C'est dans l'heureuse association de ces remèdes fortifiants que le malade
trouvera une guérison rapide. Il combattra efficacement l'état févreux qui
accompagne généralement les Maladies de Poitrine en recourant aux

POUDRES NERVINES de MATHIEU

exemptes de Morphine, de Chloral et autres Drogues dangereuses. Elles gué-
rissent: Mal de Tête, Migraine, Névralgie, Fatigue Nerveuse.

EN VENTE PARTOUT 25c. LA BOITE DE 18 POUDRES

CIE J. L. MATHIEU, Propriétaire, Sherbrooke, P.Q.



W. Legault,

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

Office et ateliers,
675 Chemin de la Côte-des-Neiges,
Montréal.

Propriétaire de Carrières
de Granit

Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,
Constructions de Granit
et Tous Genres de Tra-
vaux de Cimetières

Estimations sur demande.

Gros et Détail. Tel Up. 1466.

Atelier moderne défiant toute
compétition.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

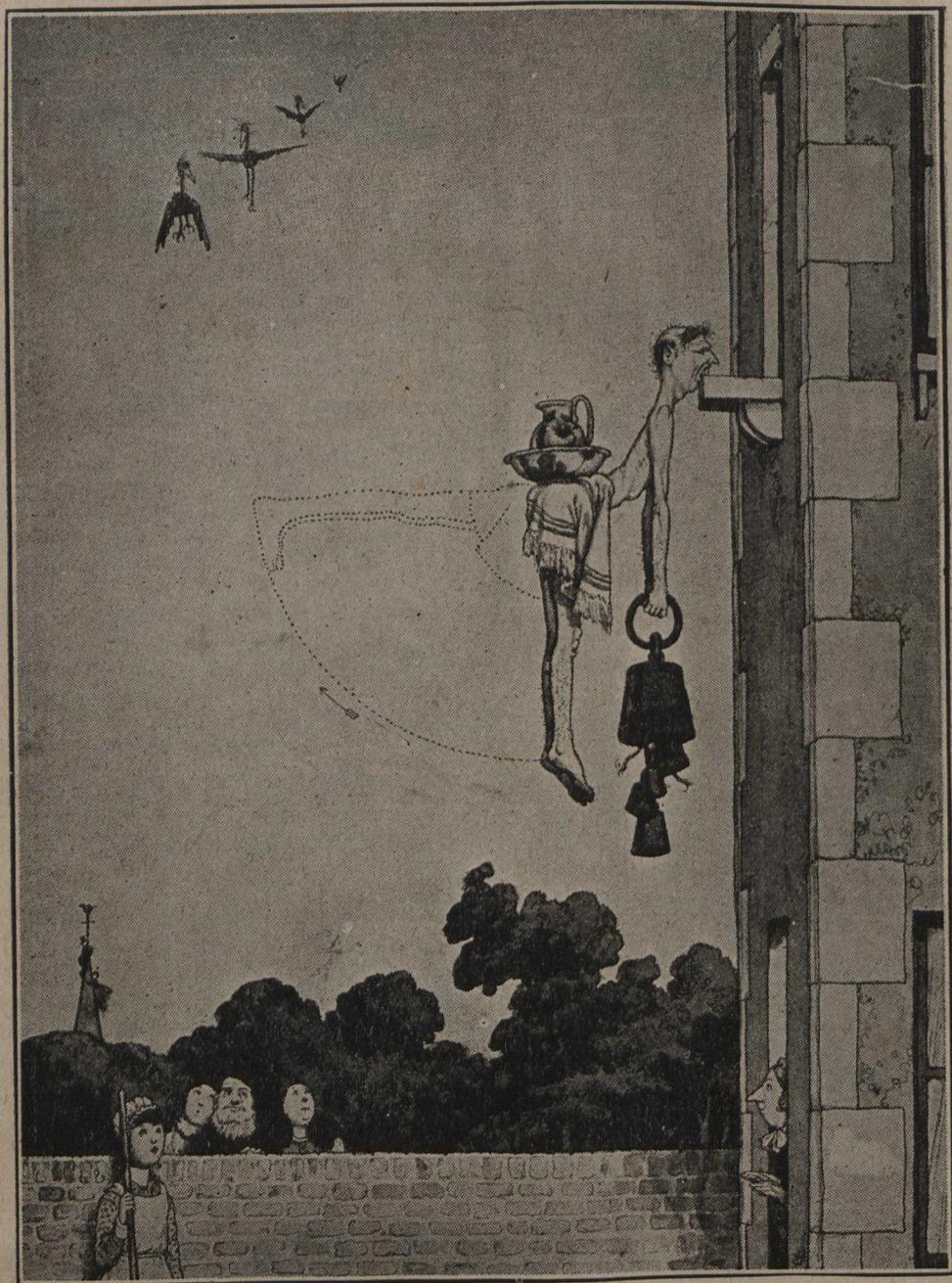
Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hopital, Montreal

LA SANTE PAR L'EXERCICE



Recommandé pour renforcer les dents, les jambes et les reins.

La Revue Populaire

ABONNEMENT: Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie. Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------



LA REVUE POPULAIRE
offre ses meilleurs vœux de
Bonne Année à tous ses amis.

Le Jour de l'An

CHAQUE année qui disparaît emporte ses regrets avec elle, chaque nouvelle année qui apparaît apporte ses joies, ses espérances et aussi, hélas! ses déceptions.

Malgré tout, on l'espère meilleure que les précédentes, on oublie vite les chagrins passés et l'on s'illusionne facilement — petits comme grands—sur la somme de bonheur futur.



Un soir, une jeune fillette de six à sept ans voyant arriver la nuit, demandait à sa mère: "Maman, où vont donc les jours quand ils sont finis?"

Le mot éta't joli et la question digne d'un poète, car il n'y a guère qu'eux et les enfants pour la faire.

Pour le commun des mortels peu importe de savoir où vont les jours lorsqu'ils sont finis, on n'aime pas regarder en arrière, on préfère et l'on doit d'ailleurs regarder toujours en avant.

Ainsi le veut la vie.

L'esprit de l'homme est ainsi fait; à

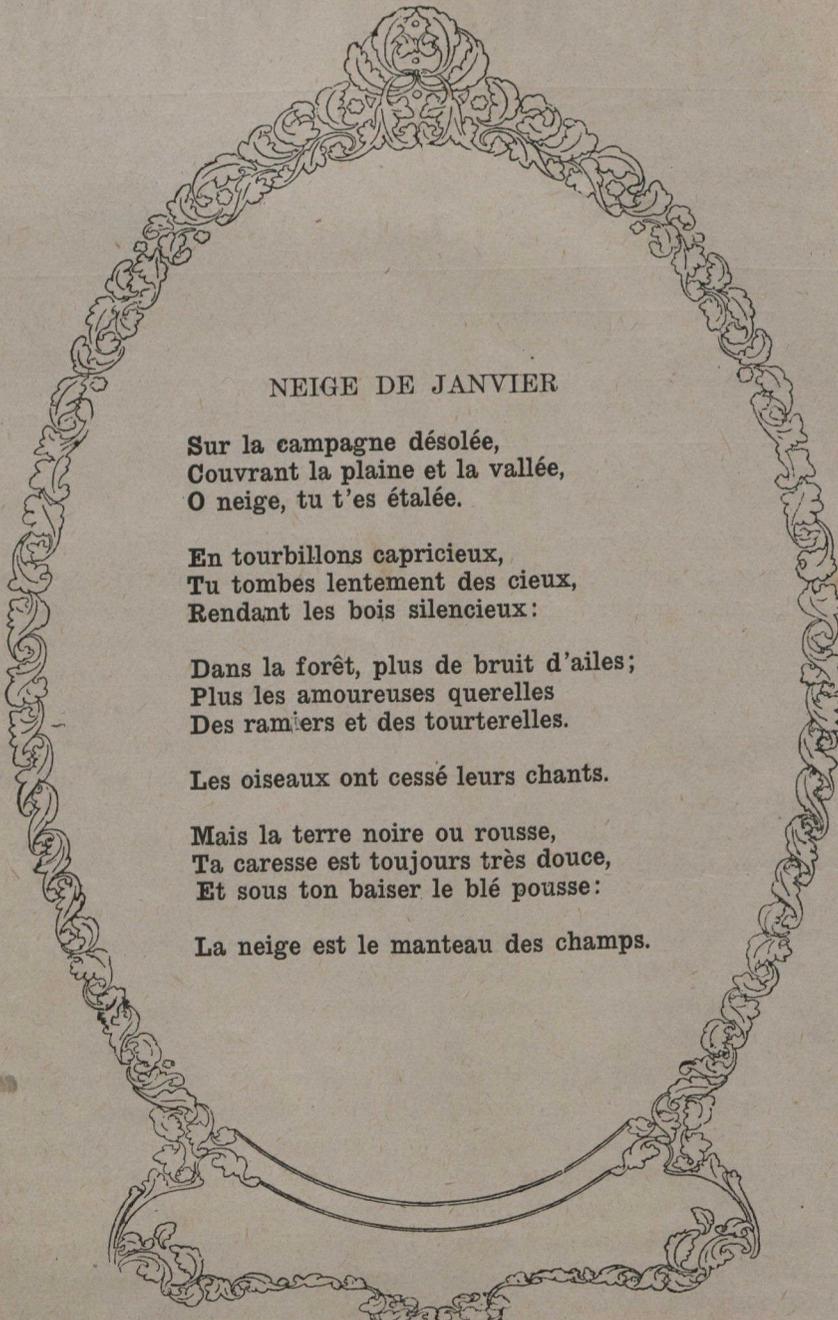
part de rares exceptions il s'accommode mal de la douleur et des regrets or, penser aux jours d'sparus, c'est regretter le peu de joie qu'ils nous ont donnée, pleurer à nouveau les deuils et les chagrins qu'ils nous ont causés et assombrir par là même l'horizon.

On préfère beaucoup envisager un avenir toujours meilleur; on le désire tellement que l'on finit par y croire et pour aider à sa réalisation, on recherche dans la partie du coeur et de la mémoire réservée aux vieilles formules de souhaits de nouvel an celles qui nous paraissent les plus complètes et les plus affectueuses.

Touchant usage. S'il n'a pas le pouvoir de changer la destinée, il nous permet tout au moins de l'espérer favorable, car il nous console de ses avatars et nous procure la douce satisfaction qui naît de la sympathie. Cela suffit largement à en justifier la tradition.

Tradition à laquelle je ne voudrais pas manquer et c'est avec le plus grand plaisir que j'offre, au nom de la **Revue Populaire** et au mien, les meilleurs vœux de nouvel an à tous nos amis, lectrices et lecteurs si nombreux déjà et qui le seront certainement plus encore pour la sixième année de notre Magazine que nous commençons avec ce numéro.

Roger Francoeur.



NEIGE DE JANVIER

Sur la campagne désolée,
Couvrant la plaine et la vallée,
O neige, tu t'es étalée.

En tourbillons capricieux,
Tu tombes lentement des cieux,
Rendant les bois silencieux :

Dans la forêt, plus de bruit d'ailes ;
Plus les amoureuses querelles
Des ramiers et des tourterelles.

Les oiseaux ont cessé leurs chants.

Mais la terre noire ou rousse,
Ta caresse est toujours très douce,
Et sous ton baiser le blé pousse :

La neige est le manteau des champs.



EN PALESTINE

— o —

Les Mines de Magharah

— o —

Situation des mines.—Exploitations datant de 6 à 7,000 ans.—Description du centre minier de Magharah.—Ce qu'était la vie des mineurs dans l'Antiquité.—Serabit el-Khadim: les temples, les mines.—Composition des expéditions que les rois d'Égypte y envoyaient.

L Y A, dans la péninsule du Sinaï, des mines qui très probablement com-antiquité sont uniques au monde. Ce sont celles de Magharah, de Serabit-el-Khadim et du Ouady Nash.

Pour ainsi dire, dès les débuts de l'histoire des Égyptiens pharoniques, ceux-ci tirèrent, de cette partie de leur empire, du cuivre, des turquoises et de l'hématites.

Ces exploitations avaient-elles été travaillées antérieurement à ces souverains? il y a de fortes présomptions pour le croire, mais nous ne savons cependant rien de certain à ce sujet. dans tous les cas, les rochers, tantôt dans un des endroits, tantôt dans l'autre, portaient ou portent encore des inscriptions des pharaons des cinquième et sixième dynasties

du moyen empire, et du nouvel empire jusqu'à la vingtième dynastie, époque à laquelle les mines du Sinaï semblent avoir été définitivement abandonnées (de mille à douze cents ans avant Jésus-Christ).

Le travail ne paraît pas y avoir été continu, on croit qu'il fut interrompu à Ouady Magharah, de la sixième à la douzième dynastie et sous la domination des pasteurs sur l'Égypte.

A Serabit el-Khadim, l'époque la plus prospère doit avoir été celle de la douzième dynastie.

La quantité de cuivre extraite, même pendant la période où l'activité était la plus grande, ne devait pas dépasser quelques tonnes annuellement.

Magharah est à une courte distance de la mer Rouge, une très petite journée de marche au pas lent des chameaux.

Après avoir quitté la plage depuis une heure environ, on s'engage dans une vallée bordée à droite et à gauche de hautes parois rocheuses aux colorations puissantes; cette première vallée mène à d'au-

tres, le Ouady Shellal, le Ouady Sidr, toutes aussi sauvages, toutes aussi merveilleuses de tonalités éclatantes que la première.

Dans le fond de ces sortes de grandes coulées, on trouve de temps en temps, au milieu du sable et des pierres, une maigre végétation. Là c'est un seyal, variété d'acacia, arbre au Sinaï, mais qui partout ailleurs serait plutôt un arbrisseau; les Israélites, dit la Bible, construisirent avec son bois l'Arche d'alliance.

Plus loin ce sont des touffes de tarfa qui viennent ralentir l'allure, en tentant les chapeaux faméliques; du retem, de la myrrhe et quelques autres buissons espacés embaument l'air.

La caractéristique des couloirs déserts de la péninsule sinaïtique sont les parfums exquis que répandent les plantes, le silence à peu près complet et l'absence de vie, d'animation, par suite du manque d'oiseaux.

Vers trois heures de l'après-midi on arrive enfin au Ouady Magharah; le sable en suspension dans l'air est presque tombé; la gorge, sur un des flancs de laquelle sont les mines, se développe, large d'une centaine de verges, longue de cinq à six cents. Les grès y sont jaunes, rouges, verdâtres, sombres presque noirs, différemment calcinés par le soleil implacable suivant l'exposition; toutes ces pentes plus ou moins abruptes, souvent à pic, présentent un extraordinaire aspect chaotique.

Les entrées des antiques galeries sont situées sur le côté nord-ouest de la vallée, à une quarantaine de mètres au-dessus de son fond, à l'affleurement des bancs les plus riches. Quand la roche est friable, l'entrée est étroite; au contraire, si elle présente de la sécurité, l'entrée est large,

soutenue seulement de place en place par des piliers laissés par les mineurs.

Les marques des outils qui ont servi à creuser les galeries sont encore visibles comme au premier jour.

Ce qui frappe le plus vivement, quand on pénètre dans les galeries, c'est le peu d'élévation des plafonds et en beaucoup d'endroits l'excessive étroitesse des passages. Dans la plupart des cas les ouvriers qui y étaient employés devaient ramper pour circuler, et travailler couchés sur le côté ou sur le dos; l'air y est lourd, étouffant, on éprouve un sentiment de pesanteur indéfinissable: du reste nous savons par les récits des auteurs anciens, que la vie dans les mines était un véritable enfer.

Les malheureux esclaves, criminel, condamnés, prisonniers de guerre, chargés de chaînes, travaillaient jour et nuit sans relâche, privés de tout espoir de fuir, sous la garde de soldats étrangers, parlant des langues différentes de l'idiome du pays, afin qu'ils ne puissent être gagnés ni par des promesses, ni par des prières.

«La roche qui renferme l'or étant très compacte, on la rendait cassante à l'aide d'un grand feu et on la travaille ensuite à la main.

Lorsque le minerai devenu ainsi friable est susceptible de céder à un feu modéré, des milliers de ces misérables le brisaient avec des outils de fer, qui servent à tailler les pierres; celui qui reconnaissait la veine d'or se plaçait à la tête des ouvriers et leur désignait l'endroit à fouiller.

Ils travaillaient ainsi sans relâche sous les yeux d'un surveillant cruel qui les accablait de coups. Des enfants, encore très jeunes, pénétraient dans les galeries jusque dans les cavités des roches, ra-



Carte de l'Arabie et de la Palestine.

massant péniblement les fragments de minerai détachés et les portant au dehors, à l'entrée des travaux.

“Tout le monde était saisi de commiseration à l'aspect de ces infortunés qui se livraient à ces travaux pénibles sans avoir autour du corps la moindre étoffe cachant leur nudité. On ne faisait grâce ni à l'infirme, ni à la femme malade, ni à l'estropié, ni au vieillard débile, on les forçait tous au travail à coups redoublés jusqu'à ce que, épuisés de fatigue, ils expirent à la peine.

Au Sinaï l'existence ne devait être



Anciennes inscriptions dans les temples de Magharah

guère moins rigoureuse, ce n'est donc pas sans une certaine émotion devant cette nature si rude, ayant servi de cadre à tant de souffrances humaines, que l'on passe le doigt dans les traces frêles des outils, traces vieilles peut-être de si xou sept mille ans; l'ouvrier qui les a imprimées dans les grès semble presque un contemporain et il n'en paraît que plus pitoyable, comme pour tout ce dont nous sommes les témoins.

Juste en face des exploitations, sur

l'autre versant de la vallée, et dominant les pentes verticales hautes de 800 pieds, il y a un petit plateau, autrefois fortifié, et sur ce plateau on rencontre les restes de l'ancien village des mineurs et de leurs gardiens.

On y voit des ruines de maisons basses, construites de grosses pierres brutes, placées les unes sur les autres sans ciment: le sol est jonché d'outils de silex, de fragments de verre et de poterie.

On voit parfois des Bédouins venus des montagnes environnantes pour y rechercher des turquoises, sans empressement du reste, car ils préfèrent tenir secrets les lieux de trouvailles. Ils vendent quelques rognons d'une couleur brune, rougeâtre foncée, contenant de ces pierres, qui toutes sont de très basse qualité.

La turquoise du Sinaï, surtout celle de la région nord, a la réputation de perdre rapidement sa couleur.

A Ouady Magharah les mines sont situées à flanc de coteau d'un vallon profondément encaissé que rien ne désigne spécialement à l'attention, au milieu de beaucoup d'autres vallées à peu près identiques et qui sont toutes d'une nature tourmentée au possible; à Serabit el-Khadim au contraire les exploitations sont sur un plateau.

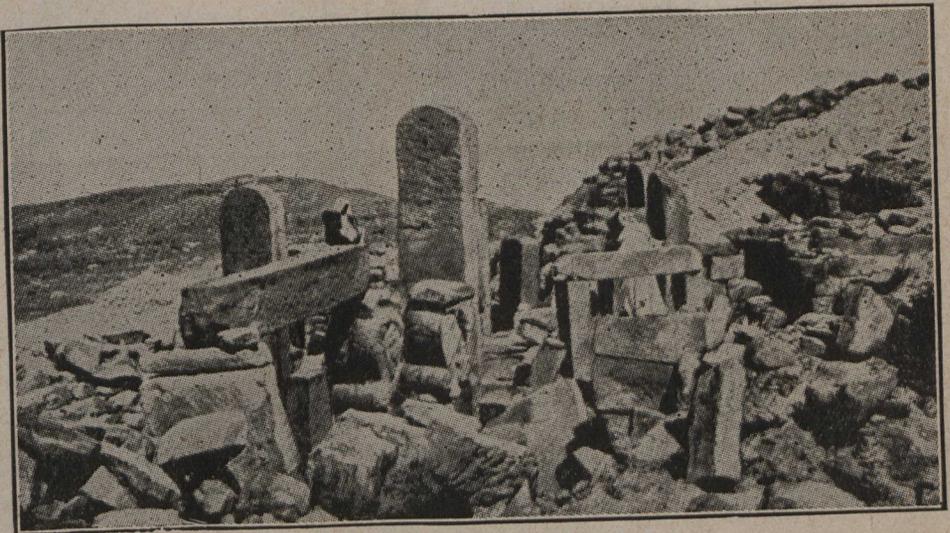
On ne peut s'empêcher d'être surpris des connaissances géologiques des prospecteurs d'il y a sept mille ans et peut-être plus, qui amorcèrent les travaux pour la première fois.

A Serabit el-Khadim les galeries n'ont guère été touchées depuis l'Antiquité, et elles sont à peu près dans l'état que peuvent présenter des travaux très bien conservés, mais abandonnés depuis une trentaine de siècles et visités de temps en temps par quelques rares Bédouins.

Quant aux temples ils sont dans un délabrement complet: les colonnes, les chapiteaux, les pierres des murs ont été tellement bouleversés et gisent à terre dans une telle confusion qu'il est bien difficile de se former une idée exacte sur ce que devaient être ces monuments. Il est possible cependant de nettement distinguer un petit sanctuaire creusé dans le roc; au dire des égyptologues il serait le plus ancien et remonterait à la douzième dynastie.

coiffée d'un globe appuyé de deux cornes de vache.

"C'est peut-être du roi Pépi (6e dynastie) que date la consécration du district des mines à la déesse Hathor; nous savons qu'il avait pour cette divinité une vénération toute spéciale, il rebâtit en entier son temple à Dendrah, il ajouta dans ses titres celui de fils d'Hathor; ce sont là des indices qui ne sont pas sans valeur et qui viennent à l'appui de ce fait qu'il est le premier Pharaon représenté, adressant



Les ruines des temples de Magharah.

On y voit une chapelle rectangulaire qu'un gros pilier soutient. A gauche se trouve une salle non couverte et au fond de celle-ci une niche semi-circulaire, puis sensiblement en avant, des assises de granit, des piliers, des cours, des salles, peut-être des chambres, mais comme je viens de le signaler plus haut, il est presque impossible d'en restituer le plan primitif.

De nombreuses colonnes indiquent que ces sanctuaires étaient dédiés à Hathor, déesse du Mafek, figurée par une femme

ses hommages à cette déesse en sa qualité de dame du Mafek.

Le nom de Mafek ou de Mawek demande une explication; il a été diversement interprété par les égyptologues, les uns pensent qu'il désignait simplement la turquoise et les pierres de couleur verte comme l'émeraude, la malachite; les autres étendent cette dénomination au cuivre brut et à toutes les combinaisons naturelles des sels de cuivre.

Des temples, la vue s'étendant autour

de nous est désolée, mais grandiose: c'est le désert sous toutes ses formes, sous tous ses aspects.

Vers le Midi ce sont les centaines, les milliers de pics, de pointes, d'arêtes du massif du Sinaï proprement dit. Là tous les tons des violets et des mauves sont représentés.

Le ciel transparent est traversé de gros nuages demi-sphériques, signes de beau temps, mais qui en se projetant sur le sol marquent ces terres mortes, et cependant infiniment lumineuses, de larges taches errantes, sombres comme les taches d'une peau de panthère.

Aucun aspect de mer ne donne un tel sentiment de l'espace: au large, en effet, le cercle de l'horizon est très limité, mais ici, grâce aux montagnes lointaines, devinées quelquefois plutôt qu'aperçues, grâce même à la différence de niveau des parties plates, c'est l'immensité.

Si les nombreuses inscriptions gravées, soit à l'entrée des galeries, soit dans les temples, ne nous renseignent en aucune façon sur les travaux proprement dits des mines, elles nous donnent en revanche de curieuses indications sur la composition des expéditions qui sous les différents rois se rendirent dans la région du Mafek, elles nous fournissent les dates, les noms, les grades ou les titres des personnages qui les dirigeaient et quelquefois les effectifs.

Nous savons, par exemple, que Pépi Ier (environ trois mille cinq cents ans avant Jésus-Christ) l'an 18 de son règne, y envoya une troupe assez nombreuse, commandée par deux généraux et accompagnée de trois capitaines de vaisseau et de quelques fonctionnaires civils.

Son successeur Pépi II dirigea aussi des expéditions vers le pays des mines, et

dans la nomenclature de ceux qui en font partie on retrouve des capitaines de vaisseau, ce qui donne à supposer qu'elles avaient emprunté la voie de mer comme étant la plus courte et surtout la moins dangereuse.

Je passe sur beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer pour arriver à une inscription datée de l'an II du règne d'Amenemhat III. elle parle d'une expédition de 734 hommes envoyée à la recherche de cuivre et des turquoises sous la direction du chef du cabinet secret Khent-Khiti-Hotep.



Des sculptures vieilles de plus de cinquante siècles.

Dans la plupart des cas, lorsque le roi est figuré, nous le voyons couronné, sa masse d'armes levée s'appêtant à mettre à mort un prisonnier de guerre appartenant aux tribus guerrières et pillardes qui habitaient la péninsule, telles que les Mentou, les Sati, et les Anou. Ils ont le type sémite très accusé, de longs cheveux, une barbe pointue.

En dehors du très grand intérêt que présente la visite de mines aussi archaï-

ques, trois points frappent le voyageur.

C'est d'abord la sagacité de ceux qui découvrirent les gisements, rien de particulier dans ce pays désertique n'en décelant la présence, comme je l'ai dit plus haut. C'est ensuite la difficulté de croire à l'emploi exclusif d'instruments de silex pour l'exploitation pendant les périodes les plus anciennes.

C'est enfin la fréquence des combats que les Pharaons soutinrent contre les habitants de la péninsule sinaïtique et dont les nombreuses inscriptions nous ont conservé le souvenir, combats dont on peut se demander s'ils n'avaient comme but que la seule possession de mines très pauvres ou, au contraire, la protection des frontières orientales de l'empire.

Voilà autant de questions dont nous aurons peut-être un jour la solution, mais

qui, pour le moment, sont encore pleines d'obscurité.

Autrefois, on ne connaissait que bien peu de chose, pour mieux dire, rien sur l'enfance, la jeunesse de l'humanité, tout paraissait donc très simple : les questions posées étaient rares et les réponses les plus fantastiques satisfaisaient les esprits ; mais maintenant que les découvertes sont scrupuleusement cataloguées, que les inscriptions exhumées du sol viennent en témoignant sur les faits du passé se contrôler les unes les autres, nous nous apercevons que plus les documents se pressent, se multiplient, plus le champ de notre savoir est restreint, qu'il s'agisse soit de dates précises, soit de l'origine des races, des migrations, des usages, de la religion ; en un mot, de tout ce qui a trait à la vie de nos ancêtres.



Dans le Nord de l'Australie

LE KORROBERI

Par Louis Roland

KORROBERI, voilà un mot qui sonne étrangement à l'oreille et qui paraît avoir une vague analogie avec le "Hara-Kiri" japonais.

Détrompez-vous, ami lecteur, si le Hara-Kiri évoque à votre esprit des visions de "self-sacrifice", le Korroberi est tout bonnement un terme qui sert à désigner une danse fort curieuse qui est en honneur dans le Nord de l'Australie.

Ce n'est pas encore demain sans doute que l'on verra danser le Korroberi sur la scène de nos théâtres canadiens et c'est vraiment dommage car il aurait un succès d'originalité certainement supérieur au "cake-walk" ou à la "mattechie" de grotesque mémoire et il serait certainement bien plus moral que nombre de danses dont je ne veux même pas écrire le nom.

Seulement, voilà! si pour fumer une excellente pipe il faut du bon tabac canayen, pour danser le Korroberi, il faut les indigènes eux-mêmes qui en ont la pratique et ceux-ci ne paraissent pas encore disposés à venir se promener sous nos climats.

Les Australiens dont il s'agit n'ont d'ailleurs pas précisément l'allure et l'extérieur d'un gentleman soucieux de son élégance et leur apparition sur nos boulevards pourrait causer une véritable émeute.

Qu'est-ce donc qu'un Australien du Nord?

Ma foi! ce n'est sans doute pas un animal, je ne sais pas plus si c'est véritablement un homme mais c'est peut-être quelque chose entre les deux. en somme rien de très joli.

Leurs cheveux sont noirs, parfois un peu frisés, souvent lisses et leur peau a une couleur qui se rapproche fortement de celles des vieilles bottes sauvages usagées. Le front est fuyant, le nez plat—quelquefois plus large que long—la bouche énorme, les lèvres en bourrelet comme des saucisses, le corps est long et maigre et les pieds longs comme un jour sans pain.

Ce n'est pas tout.

L'Australien est sans doute fort satisfait lui-même de sa conformation physique car il ne prend pas le soin de la vêtir. Un collier en poils de Kangourou et parfois un morceau de métal dans la cloison du nez, voilà pour l'habillement.

On doit y ajouter pourtant les nombreux tatouages qu'ils se font en relief au moyen d'un caillou tranchant ou d'une coquille.

Les tailleurs doivent souvent faire faillite en ces régions...

Si seulement l'Australien était propre; mais la propreté chez eux doit être considérée comme un luxe inutile à en juger par la quantité grouillante de vermine dont ils font l'élevage personnel très attentif... Pouah!

Comment vit ce singulier peuple?

Tant bien que mal et plutôt mal que bien; heureusement qu'ils ne sont pas très difficiles dans le choix de leurs aliments. Ils n'ont, en effet, pour chasser, que de primitifs instruments tels que des massues ou des haches en pierre, des lances dont la pointe est formée d'arêtes de poisson ou des épées en bois...

A excepter cependant le "boomerang" singulière arme de jet dont je parlerai dans un numéro subséquent de la "Revue Populaire".

On conçoit qu'un tel armement ne vaut pas la bonne 303 ou quelque autre cara-

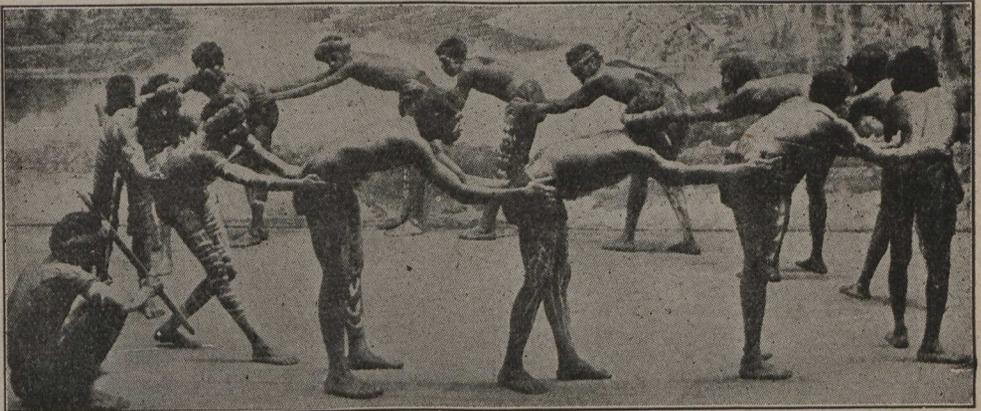
tiales sont réduites à leur plus simple expression.

Quelquefois l'Australien achète sa femme mais, le plus souvent, il se contente de lui saisir le poignet et de l'entraîner avec lui en s'écriant: "Je la prends pour moi."

Or, il arrive de temps à autre que la femme était déjà mariée suivant les mêmes coutumes.

Quand je vous disais, qu'un Australien, c'est pas "du monde"!

Rien d'étonnant donc à ce qu'ils aient des danses aussi distinguées que le Korroberi. Cela se danse en rond avec force



bine de ce genre en usage au Canada et que le produit de la chasse n'est jamais bien fameux.

Aussi lorsque l'Australien n'a pas de kangourou ou bien de serpent à se mettre sous la dent, ce qui arrive fréquemment, il se contente sans difficulté de fourmis noires, d'insectes divers, de feuilles et... même de l'élevage personnel dont j'ai parlé plus haut. N'insistons pas...

Malgré cela, notre indigène prend la vie en philosophe content de son sort quelquefois même aussi il prend la femme de son voisin car, là-bas, les cérémonies nup-

contorsions et grimaces au son d'un primitif instrument musical composé d'une massue en bois sonore sur laquelle on frappe avec un bâton.

Il n'y a pas à craindre de fausses notes mais ça n'est guère varié comme musique et lorsqu'on pense que la grande fête du Korroberi dure parfois six semaines, il y a de quoi devenir malade rien que d'y songer.

C'est plus que jamais l'occasion de répéter le proverbe: "Chaque pays chaque moeurs" mais si les Australiens du Nord changeaient un peu les leurs, ce ne serait sûrement pas à leur désavantage.



Bonne année aux lecteurs



Aux Epoques Lointaines

Un monstre de jadis

AVEC son groin cornu, ou mieux bis-cornu, ses formes trapues et massives enveloppées des lourds replis d'une cuirasse toute hérissée de bosses et de verrues, le Rhinocéros est de tous les mammifères existants celui qui, par la bizarrerie de sa monstrueuse silhouette, et mieux encore que l'Eléphant, semble perpétuer jusqu'à notre époque la faune formidablement étrange des premiers âges de la Terre; il a vraiment l'aspect d'un monstre antédiluvien.

On a voulu voir en lui le descendant de la fameuse et fabuleuse "Licorne" sur laquelle il a été tant controversé depuis des siècles.

"Ctésias, qui fut médecin à la cour d'Artaxerxès Memnon, dit M. Trouëssart, écrit qu'il y a dans l'Inde des Anes sauvages grands comme des chevaux ou plus grands encore: ils ont au front une corne longue d'un coudée.

On en fait des vases à boire, et ceux qui s'en servent ne sont sujets ni aux convulsions, ni à l'épilepsie, ni à être empoisonnés, pourvu qu'avant de prendre du poison, ou après en avoir pris, ils boivent dans ces vases de l'eau, du vin ou toute autre liqueur.

Ctésias écrivait vers 410 avant Jésus-Christ, et ce passage est très probablement la première mention qui soit faite, chez les Grecs, du Rhinocéros unicolore et de l'usage qu'on faisait de ses cornes...

"Un voyageur arabe, Ouahab, qui publia, en 1851 de notre ère, le récit de son expédition en Chine, est plus explicite encore. "De toutes les merveilles de l'Inde, nulle ne me parut plus remarquable que le fameux "Kardandan" ou "Unicolore" qui n'a au front qu'une corne marquée d'une tache ronde avec l'image d'un homme... Des images d'hommes, de paons, de poissons ornent ces cornes.

Les Chinois en parent leurs ceintures qui valent quelquefois deux cents à trois cents pièces d'or tout au plus, parce que le prix s'élève en proportion de la beauté des images." Ceci nous apprend que l'on sculptait la corne de Rhinocéros et qu'on en faisait des objets variés.

Le voyageur arabe eut-il vraiment la naïveté de croire que ces sculptures existaient naturellement sur les cornes de l'animal, ou bien n'y a-t-il dans ce passage qu'un léger contresens du traducteur? C'est ce qu'il est difficile de décider...

Quoiqu'il en soit, il est hors de doute

que dans les premiers âges de notre globe terrestre, il y eut des animaux étranges, d'une taille colossale et dont l'aspect aujourd'hui nous ferait frémir.

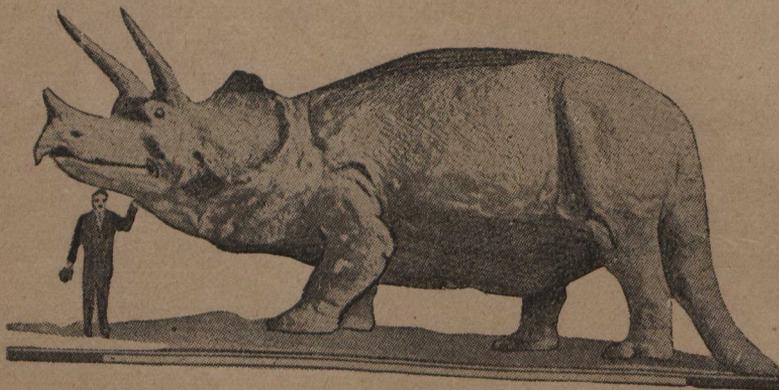
Celui que nous représentons et que les savants ont pu reconstituer en l'affublant —comme toujours— d'un nom presque impossible à prononcer, est un des plus extraordinaires qui aient été

Par comparaison avec l'homme qui se

tient au-dessous de sa formidable mâchoire, on peut juger des dimensions qu'avait le monstre.

Ce n'était pas précisément un petit oiseau à mettre en cage cet animal fantastique désigné aujourd'hui sous le nom de Triceratops Prorsus.

Heureusement que toute cette espèce-là est disparue pour toujours.



ROMAN COMPLET

La Famille de la Marjolaine

Par Aimé Giron

CHAPIRE PREMIER

Les trois vocations des fils de la Marjolaine

Il ne faut pas avoir étudié beaucoup la géographie pour savoir qu'au centre de la France se trouve un département auquel un beau fleuve, la Loire, donne son nom. De plus, le nom de son chef-lieu, Saint-Etienne, évoque subitement dans la pensée un sol tout noir, hérissé de longues cheminées noires, de basses usines noires, de hauts échafaudages noirs, où tout tourne, où tous fume, avec des bruits extraordinaires et des flammes bizarres, — car c'est le pays du charbon.

Ne vous imaginez cependant pas que les feuilles et les gazons, que les fleurs et les fruits y soient couleur d'encre ou de suie.

A quelque cent mètres même de la ville, en remontant le fleuve, les coins charmants se succèdent avec des prairies vertes, des maisonnettes blanches aux toits parfaitement rouges et des eaux délicieusement bleues.

C'est dans un de ces coins si frais et si riants que je vous conduis du bout de ma plume. La Loire arrive là, tortueuse, pas



Le château de la Marjolaine

plus large qu'une grande route, mais encaissée entre des rochers que revêtent des pins et des chênes, courts, trapus et rugueux, en vrais montagnards qu'ils sont.

Or, sur un de ces rochers depuis un temps immémorial perchait un vieux château dont le parc descendait en casse-cou jusqu'au bord du fleuve. Puis, à l'extrémité, béait une grotte très obscure. Partout, dans ce parc singulier, entre les fentes de la roche s'arrondissaient, comme des artichauts sauvages, les jolies joubarbes-araignées qui se voilent d'un délicat tissu de fils blancs. Partout, sur les pentes, poussait, verdoyait, foisonnait une plante qui ne demande ni grands soins ni grosse chaleur, l'odorante marjolaine. Est-ce la marjolaine qui avait donné son nom au château? Il se pourrait bien. Quoiqu'il en soit, le château, la famille, le parc, s'appelaient le château de la Marjolaine, la famille de la Marjolaine, le parc de la Marjolaine.

La grotte, elle-même, n'était connue dans le pays loin à la ronde que sous cette dénomination: "La grotte de la fée Marjolaine". En effet, une tradition, aussi extraordinaire que séculaire, affirmait qu'une certaine fée Marjolaine avait toujours protégé le manoir et ses gens. Le fait est que les armoiries portaient une sorte d'être moitié femme, moitié fleur, sur un semis de marjolainés. Quant à la grotte, personne au château ou aux alentours n'y eût mis le pied, défendue qu'elle était et par la peur et par les ronces.

La fée ne protégeait pas tant que cela cependant le château et la famille. Non, car le château était diablement délabré et la famille joliment ruinée. Du reste, manoir modeste et sans la moindre ressemblance avec le fameux château de Tallard en Dauphiné, où l'on comptait autant de

tours que de mois dans l'année, de portes que de semaines, de fenêtres que de jours et de marches d'escalier que d'heures.

Quant à la famille,—de très petits mais de très honnêtes bobereaux de province, comme la crécerelle par rapport à l'aigle dans la classe des oiseaux de chasse,—elle avait pour chef, au moment où commence cette histoire, M. le chevalier de la Marjolaine, veuf et père, et dont l'unique frère s'était expatrié, voici bien quelque vingt ans, pour aller tenter la fortune on ne savait où,—dans les Pays-Bas, assurait-on,—mais qui, depuis, n'avait jamais donné signe de vie.

C'est à peu près à cette époque et en hiver que le chevalier perdit sa femme. Le chevalier avait eu beau parler à la chevalière du printemps, de la marjolaine, la pauvre femme n'avait attendu ni le printemps ni la marjolaine et était morte. Elle avait laissé à son mari trois garçons en bas âge,—et, le père, les trois fils et un vieux domestique étaient les cinq âmes qui peuplaient le château. Trois enfants et un serviteur, c'était tout; et c'était beaucoup, si ce n'était même trop pour les ressources du bon chevalier de la Marjolaine.

Les trois fils se nommaient Jean, Pierre, Etienne. Trois noms assez vulgaires, mais très bien portés en haut lieu maintenant. Les frères de la Marjolaine étaient venus au monde à la queue-leu-leu, comme les canards de la Loire quand ils vont à l'eau. M. le chevalier de la Marjolaine, qui prisait beaucoup les bienfaits de l'instruction en général, parce qu'il avait de l'intelligence et du coeur, les prisait plus encore pour ses enfants, et surtout parce qu'il était sans fortune. C'est pourquoi il les avait fait instruire de son mieux, dans ce but épuisant ses dernières ressources et

faisant flèche de tout bois. Or, cette ordinaire façon de parler est ici plus vraie que vous ne le pensez, car il avait bien réellement coupé à blanc tous les bois du parc et des terres autour du château. Il n'y restait plus un seul arbre de haute venue, mais, en revanche, trois grands fils de bonne pousse, sortis du collège avec de glorieux diplômes et de robustes appétits. Les diplômes réjouissaient ferme le chevalier, mais l'appétit l'attristait fort.

Nos trois gaillards avaient reçu du ciel des caractères aussi différents que leurs aptitudes. De là, trois vocations.

Jean, l'aimé, était très ferré sur le grec et le latin. Il eût répondu en grec, comme à l'Université de Cambridge, et parlé latin aussi bien que la reine Elisabeth d'Angleterre. Il ne rêvait, ne voyait, ne causait que marine, parce qu'il avait, toute sa jeunesse, canoté sur la Loire. Cela seul avait suffi à lui inspirer l'amour de l'eau,—douce d'abord, salée ensuite.

Pierre, le cadet, très versé dans les mathématiques inférieures et supérieures, vivait hanté par les idées d'aérostation, pour s'être livré, toute son enfance, à la confection de petits ballons en baudruche et au lancement de grands cerfs-volants en papier.

Quant au troisième et dernier, Etienne, flâneur et songeur, on ne lui connaissait de goût ni de préférence pour quoi que ce soit. Il aimait se promener à l'aventure, se vautrer dans l'herbe et regarder dans le ciel, le soleil briller ou la lune luire. Celui-là était paresseux et philosophe, deux très vilaines choses, deux sottises même, il faut le dire franchement, puisque sa philosophie consistait à attendre tout de la protectrice de sa famille, la fée Marjolaine. "Moi, je ne désire rien," répétait-il. Ce en quoi il raisonnait,

à dix-huit ans, comme une pantoufle dans un chaudron.

Nous avons compté un seul vieux domestique parmi les âmes du château de la Marjolaine. Ce serviteur était homme d'âge, selon l'expression du terroir, et il répondait au nom de Blanchard. Singulier et précieux personnage. Précieux, puisqu'à la fois il cuisinait, il jardinait, il servait de maître d'hôtel à table et de valet de chambre au chevalier. Singulier, en ce que, grâce à une manie de son maître qui haïssait le bavardage et le bruit, il ne parlait et ne répondait que par signes, le chevalier ayant détérré dans sa bibliothèque un vocabulaire monacal des gestes qui servent, en certains couvents, à se faire entendre et comprendre. Par exemple, Blanchard voulait-il savoir, le vendredi, quel poisson désirait manger le chevalier? Il imitait la queue de l'animal en remuant les doigts selon une manière particulière qui en désignait l'espèce. Blanchard avait-il à parler de lait? il se mordait le petit doigt, image de l'enfant qui tète. Pour parler de cerises, il se portait l'index sous l'oeil, ce qui indiquait très clairement la queue du fruit, et ainsi de suite.

Ceci lu et su, nous allons commencer l'histoire véridique quoiqu'un peu invraisemblable, amusante quoique scientifique, l'histoire des trois jeunes messieurs de la Marjolaine.

CHAPITRE II

Ou le Chevalier ne se ruine point en part d'héritage

Superbes, robustes, diplômés, qu'allaient faire les trois frères de la Marjolaine, Jean, Pierre, Etienne? Voilà ce que l'on

se chuchotait à la ronde. Voilà ce que demandait fort souvent à lui-même le vieux chevalier. Oui, qu'allaient-ils et, surtout, que pouvaient-ils faire? Entrer dans la marine, s'occuper d'aérostation, flâner sempiternellement, selon leurs aptitudes et leurs vocations, c'était fort bien; mais, à tout cela il fallait de la fortune. Or, j'ai dit que le pauvre chevalier avait épuisé toutes ses ressources.

Et cependant, en sa qualité d'homme raisonnable et de père vraiment père, M. de la Marjolaine n'entendait pas que ses fils restassent oisifs. Non, l'oisiveté est d'abord et toujours une très mauvaise conseillère. De plus., comment nourrir éternellement et convenablement trois grands gaillards, affamés comme des loups, quand, réduit à un dénuement inquiétant, il ne se connaissait que juste, tout juste, très juste de quoi sustenter sa personne et son domestique? Son devoir de père était rempli, son rôle de caissier était fini. Il avait donné à ses enfants, par l'instruction, un instrument de travail. Le moment était venu pour eux de s'en servir. Il faut ajouter, ici, que le chevalier était encore fort entêté et peu commode, et celui-là eût été bien mal avisé qui eût essayé de résister à ce qu'il avait une fois décidé et arrêté.

Sur un coup de sonnette, le vieux factotum muet et dévoué entra dans la chambre de son maître où tout se rencontrait, de la graine d'épinards à la poudre de chasse. Blanchard était un gros homme glabre, aussi rond que court, et coiffé d'une calotte noire de sacristain, sorte d'éteignoir sur le sommet du crâne.

"Blanchard, mon ami, tu vas chercher au bord de l'eau, sur la montagne, dans l'herbe, Jean, Pierre, Etienne, mes trois désœuvrés. Dis-leur que je "veux" leur

parler immédiatement. J'ai dit "immédiatement". Va."

Le vieux serviteur ferma la main et déploya l'index, ce qui signifiait en langage conventuel: "J'obéis." Puis, s'inclinant, il sortit.

Une heure après seulement, au bout de laquelle le chevalier avait eu le temps de s'impatienter et de ruminer tout son souï, les trois grands garçons se présentaient dans le pandemonium du chevalier. Il les reçut, drapé d'une antique robe de chambre à ramages énormes, à demi couché au fond d'un vaste fauteuil à haut dossier. Jean, Pierre et Etienne se rangèrent devant lui, tête nue, bouche closé. Il ne faisait jamais bien bon en présence du chevalier, et le silence est le commencement du respect et de la crainte.

Le chevalier croisa les bras sur sa robuste poitrine, tousso trois fois, cracha une, et tint à ses fils à peu près ce discours:

"Messieurs de la Marjolaine,

"Vous êtes en bel âge et en bon point. Vous avez des dents magnifiques et un appétit superbe. Avec de telles dispositions, vous eussiez bientôt dévoré le demeurant devenu très maigre du patrimoine des la Marjolaine. Vous vivez à pot et à feu dans le château de nos ancêtres, rentrant pour manger et dormir, sortant pour digérer et vagabonder, avec régularité, habitude, quiétude, sans soucis comme sans ambitions...

—Mon père, hasarda Jean avec une pointe de gaieté, votre château a tout à fait l'air ainsi d'un de ces bateaux à canards des fleuves chinois, d'où les volatiles descendent et où ils remontent sans y voir plus loin que leur bec ni désirer

voir au delà.

—Monsieur, votre comparaison aquatique et chinoise me confirme que vous rêvez toujours les océans et les pays exotiques. Sachez qu'il ne me reste au monde que mes terres en friche, les rochers du parc, les quatre murs du manoir, et je ne compte absolument pas, je vous le confesse, sur la protection de la fée Marjolaine pour mettre des gigots à la broche et vous nourrir à bagnauder.

—Les fées, mon père, sont passées de mode, risqua Pierre à son tour; et vous avez raison. La féerie aujourd'hui, c'est ce réseau entrecroisé de rails qui couvre l'Europe d'une vaste toile d'araignée le long de laquelle courent à la vapeur les géantes et bruyantes araignées de fer; c'est l'aérostation qui...

—Vous avez encore la tête pleine de ballons, vous, Monsieur, interrompit le chevalier, et voilà qui ne me déplaît point en ce moment; j'ai beaucoup réfléchi, et j'ai pris pour vous des résolutions. Il doit vous souvenir de certain conte du temps jadis où un meunier dans ma situation, sauf qu'il était mort, n'avait laissé, pour unique héritage à ses trois fils, qu'un moulin, un âne et un chat. Moi, Dieu merci, je me porte à merveille! Mais j'ai songé que le monde appartenait à tous, aussi bien à moi qu'aux autres, avec ses quatre éléments: la terre, l'air, le feu et l'eau. Je vous les partage donc, comme faisait le meunier de son petit bien. Seulement, n'ayant que trois fils, nous laisserons le feu à qui voudra le prendre.

Jean, Pierre, Etienne ouvrirent sur leur père de grands yeux ahuris. Ils auraient même poussé des exclamations s'ils eussent osé. Le pauvre homme devenait-il fou ou se moquait-il d'eux? Lui,—sans divaguer plus que cela et sans se moquer

en rien,—continua imperturbablement: "Il nous reste donc en libre disposition, la terre, l'air et l'eau. Toi, Jean, tu prendras l'eau puisque tu as des ambitions maritimes, et souviens-toi que, par l'eau et dans l'eau, le chat du meunier fit la fortune de son jeune maître."

Jean se serait jeté au cou de son père si,—avec l'eau,—il lui eût été aussi donné de quoi aller dessus, c'est-à-dire une bourse ou un navire. Mais, bah! son coeur tout de même se gonfla de joie comme de vent une voile.

"A toi, Pierre, je donne l'air, scientifiquement—un bel élément à peu près inconnu et qui n'a pas encore beaucoup trop servi. Tu parles toujours de construire des ballons dirigeables? C'est donc bien là ton affaire. Le fils du meunier enfourcha son âne et s'en alla chercher fortune. Au lieu de monter sur un bât de roussin, tu monteras dans une nacelle de ballon. C'est suivre un autre chemin tout simplement."

Pierre eut la tentation d'embrasser les genoux de son père. Mais, comme à lui non plus le père ne donnait pas davantage les moyens d'acheter ou de fabriquer un aérostat, il réprima la tentation, se sentant néanmoins enlever joyeusement dans les espaces de ses rêves,—âme, projets, espoirs et tout.

"Etienne aura la terre, le plancher des vaches. C'est plus solide qu'une coquille de noix ou un oeuf de papier et, à la labourer ou à la fouiller, il est facile de devenir vite riche et très riche. Le moulin du meunier,—dans le conte, — n'était point le lot le plus mauvais. Toutefois, un moulin ne rend tout seul ni farine ni argent."

Etienne n'eut ni la tentation de Pierre ni l'élan de Jean. Labourer et fouiller la

terre, lui, le bayeur aux nues et aux grues? Au moment même où son père lui administrait sa part de conseils, il regardait une mouche qui faisait zin-zin et battait de la tête contre les vitres.

—Voilà, mes chers enfants, continua le chevalier de la Marjolaine. Vous êtes libres maintenant de vous créer,—avec la terre, l'air et l'eau,—des situations, de vous conquérir des patrimoines; quand on est intelligent, laborieux et honnête, on le peut, on le veut, et on le doit! Tirez-vous d'affaire désormais et tout seuls. Vous m'avez compris?

—Moi, très bien, répondit Jean. La mer, il n'y a que cela, je ne vois que cela et je n'ambitionnais pas autre chose. Je suis un la Marjolaine, mon père, je vous le prouverai. Comme une barque qui a déployé toute sa voile, je mets dehors toutes mes espérances pour voguer dans la vie. Les espérances sont des voiles. Permettez-moi seulement, Monsieur, d'emporter votre bénédiction et une valise. Blanchard? tu descendras la valise.

La valise, parce qu'il n'y en avait jamais eu qu'une au château. Il faut ici dire que le vieux serviteur était entré et resté là avec ses jeunes maîtres, attendant les ordres du chevalier. Blanchard, en réponse à Jean, leva un peu la main et la remua de telle sorte que la partie extérieure fut en haut, ce qui était le signe non équivoqué de l'affirmation.

—Comme mon frère, dit Pierre à son tour, je suis satisfait. Si la fortune m'y aide, vous verrez, mon père, que je vous ferai honneur. Je ne vous demande, moi, que l'autorisation d'emporter nos gants de famille en drap vert sur lesquels se trouve brodé en fils d'or l'écusson des la Marjolaine. Ce qui distingue le gentilhomme du prolétaire, ce sont les gants.

Je prie donc Blanchard de les aller chercher.”

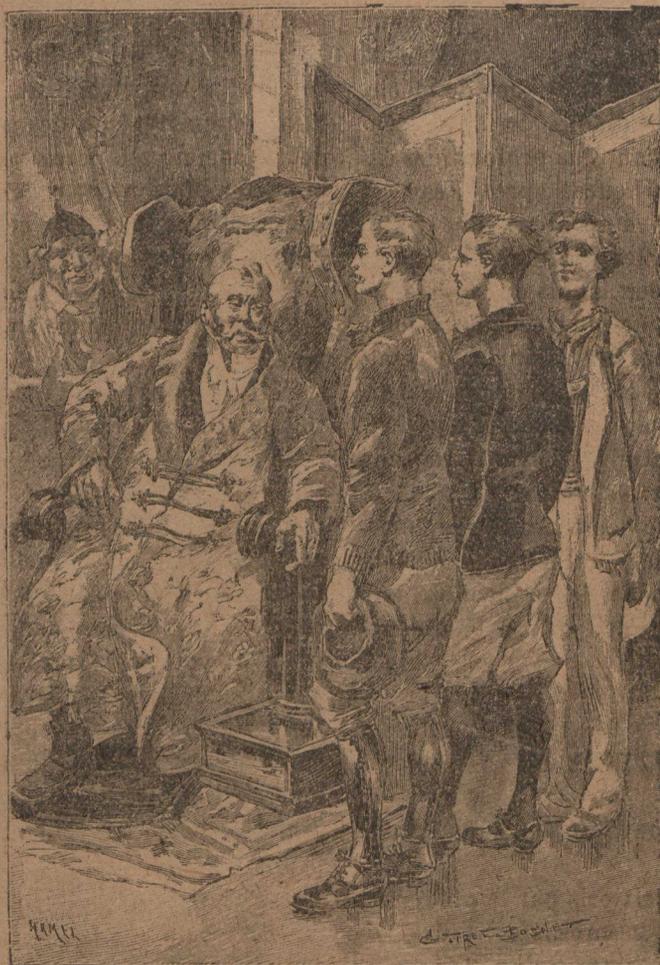
Blanchard essuya ses lèvres avec le doigt. — “Comment! tu ignores où ils sont? Dans la crédence aux parchemins, je crois.

—Moi, dit Etienne, je reste ici, puisque la terre est partout, à moins, mon père, que vous me jetiez sur la grande route par la porte ou, dans la Loire, par la fenêtre. Vous avez besoin de l'un de vos fils, pour vous donner des soins si vous tombiez malade, ne fût-ce même que pour vous parler quelquefois, puisque Blanchard n'a que la permission de gesticuler.

—Mais si je veux vivre en hibou, sans être soigné, de personne sans entendre parler qui que ce soit?

—Mon père, c'est en vain que vous tenteriez de me convaincre et de me décider; je ne ferai pas quatre pas hors de la Marjolaine. Je mourrais plutôt, par là, d'inanition, couché dans un champ où l'on m'enterrerait, ce qui serait un moyen encore d'employer ma part d'héritage. Donc, Blanchard, je ne te demande rien que de continuer à faire mon lit et un brin de cuisine.”

Le chevalier, sur ce troisième appel à Blanchard, envoya, d'un mot, le vieux serviteur chercher les gants et la valise, puis il conclut: “Pardonnez-moi la détermination que j'ai prise à votre égard. J'agis à la façon des oiseaux,—et la nature, qui les inspire, sait probablement bien ce qu'elle fait. Quand leurs petits sont grands, le père et la mère les culbutent par-dessus le nid, voulant qu'ils vivent libres une bonne fois et de leur seule industrie, sans autre héritage aussi que la terre, l'air et l'eau. Maintenant, un conseil et un présent. Pour le conseil: Défilez-vous des faux pigeons posés en vedette sur les



Le chevalier réunit ses fils pour leur donner ses conseils

toits, afin d'attirer les vrais, c'est-à-dire de ces pièges innocents en apparence qui ne manquent pas à travers le monde. Pour le présent: voici quelques louis qui me restent et que je vous partage avec mes souhaits et mes bénédictions."

Ce pauvre chevalier de la Marjolaine ne se ruinait pas, comme vous le voyez, mais était un bien brave homme tout de même, et ses trois grands diables de fils se sentaient émus jusqu'au plus profond des entrailles. Quelques heures après, Jean et Pierre étaient en route: Jean, une valise à la main; Pierre, les gants verts dans sa poche,—et tous deux munis de la bénédiction paternelle et de quinze pauvres louis chacun. Etienne, lui tout simplement, était retourné s'étendre sur le dos dans la marjolaine, non loin de la grotte de la fée. Là, il écouta bruire la Loire, il regarda passer les oiseaux, se coucher le soleil et se lever la lune, se demandant avec curiosité pourquoi,—dans la langue allemande comme dans celle des Mincopies aux îles Adaman,—le soleil est du féminin et la lune du masculin?

CHAPITRE III

Ce que l'on trouve au fond de l'eau

Jean, l'aîné, avait pris par le plus court pour arriver au plus près, c'est-à-dire suivi la grande route vers Saint-Etienne, le chef-lieu de la Loire et la ville du charbon. Là, il se laissa guider machinalement par ses pieds, tandis que sa tête travaillait à trouver une bonne idée. Ses pieds le conduisirent ainsi, de rue en rue, jusqu'à ce qu'ils heurtèrent un obstacle.

Cet obstacle s'offrit à lui sous la forme d'une sorte de grand coquin, très long,

très maigre, anguleux de partout, des genoux, des coudes, du menton et du nez. Ce grand coquin était planté devant une boutique d'épicier et fouillait du regard un bocal de verre blanc à panse arrondie, dans l'eau duquel nageaient de sveltes petits poissons rouges, tandis qu'au fond, de mignonnes grenouilles vertes, assises sur leur séant, avalaient consciencieusement, régulièrement, des gorgées de liquide. L'homme sec paraissait absorbé dans la contemplation de toutes ces petites bêtes. Son costume était celui d'un photographe ou d'un marchand de courroies.

Ce fut de cette contemplation que le tira Jean de la Marjolaine en le heurtant du pied.

—«Hé, là, vous! maugréa-t-il. On n'accoste pas sans crier gare!

—Pardon, Monsieur, répondit avec courtoisie le pauvre garçon. Je suis tellement préoccupé de petites idées noires qui évoluent dans ma cervelle, comme vous le semblez, vous-même, des petits poissons rouges qui frétille dans ce bocal!

—Ah! vous avez des idées noires, vous aussi, jeune homme? Moi, j'en suis plein jusqu'au bord et je cherchais quelques consolations philosophiques dans la couleur et la gaieté de ces heureux cyprins. J'ai été, jusqu'ici, tellement ballotté par la vie!

—Ah! vous avez été ballotté? fit Jean.

—Et vous?

—Moi, pas encore. Mais ça commence aujourd'hui.

—Bah! Conte-moi cela. Je suis philosophe et photographe après avoir été marin. Vous me voyez donc trois fois homme d'expérience et de conseils.

—Quoi! Vous avez été marin? Monsieur, mes compliments. Certes, oui, je vais vous conter qui je suis, et ce qui me han-

te. Quant à vous dire où je vais, je n'en sais, ma foi, rien."

Jean de la Marjolaine défila donc toute son histoire qui n'était pas bien longue, comme vous savez. L'ex-marin, philosophe et photographe, l'écoutait,—mains dans les poches et sourcil froncé,—toujours devant l'épicier, toujours en face du bocal. Quand Jean eut mis un point final au bout de son récit, comme il est d'usage: "Cornebief! jeune homme! Vous n'avez pas encore embarqué. Moi, j'étais matelot dans la mer du Nord et pêcheur de morues,—un poisson très vorace en mer et excellent en brandade.—Tombé malade, laissé dans un port, guéri à l'hôpital, mais sans le sou, je me fis apprenti photographe, puis, un beau jour, maître photographe pour gagner de quoi revenir en Hollande, mon pays natal ou à Ostende, ma ville de choix. Je ne suis qu'à Saint-Etienne en France, cependant, de photographies en photographies, j'espère bien à la fin me rapatrier. En passant dans cette rue, ce bocal m'a rappelé ma chère mer du Nord; ces aquatiques, mes vieilles bonnes morues, et voilà pourquoi vous m'avez heurté en pleine extase.

—Dans ce cas, Monsieur, je vous prie d'agréer une seconde fois mes excuses. Mais il me vient une idée. savez que je prétends vivre de la mer, et en mer. Comment? je l'ignore. En attendant, j'avais songé à la Méditerranée...

—La Méditerranée? interrompit dédaigneusement l'ex-pêcheur de morues. Un tas de petites vagues qui s'amuse à sautiller comme un troupeau de petites brebis. Je la méprise. Parlez-moi de la mer du Nord.

—C'est d'elle que je veux précisément vous parler. Ce que vous m'en avez dit me séduit et me tente. Vous m'avez l'air

d'un solide et brave homme. Je possède quinze louis pour toute fortune. Si vous voulez, nous partons pour Ostende et, là, nous verrons ce que, vous et moi, pourrions bien faire pour devenir riches.

—Quoi! Monsieur! Vous me rapatrieriez immédiatement?

—Immédiatement.

—Grand coeur! bon coeur! Je m'attache à vous, moi, Florant Maës. Il me faut trois heures pour sangler mes reins et lever l'ancre. Je vous invite à dîner et nous prenons le train. Ah! vous aimer la mer et les marins tant que ça... Monsieur... Monsieur?... Au fait, comment s'appelle mon ange sauveur et conducteur?

—Jean de la Marjolaine.

—Joli nom! Hé bien, monsieur Jean de la Marjolaine, vent arrière et à Dieu vat!

Le surlendemain, Jean de la Marjolaine et Florant Maës débarquaient à Ostende.

C'est une confortable et riante ville, en la saison des bains de mer, que la ville neuve d'Ostende, avec son éternel-va-et-vient de baigneurs et de baigneuses en toilette, avec son fourmillement bleu et rose d'enfants dans le sable, avec sa longue, longue, et large, large jetée, et sa rangée de cages peintes, si coquettes, si variées, si gaies. Et sa plage au sable doré si fin et si uni, où la mer du Nord prend une voix de berceuse et des manchettes de blanche écume!

Mais, à côté de la ville nouvelle, l'ancienne ville noire, sombre, populeuse, sentant fort le varech et le poisson, a, pour promenade et pour perspective, l'estacade aux grosses poutres lavées par la vague bondissante, ses bateaux de pêche aux lourdes voiles teintes de rouge-brun et sa vraie mer du Nord alors grondant monotone dans un monotone infini.

idée fixe, et de son appareil muni d'un scaphandre.

Quelle était donc cette idée et pourquoi cette machine compliquée? Vous allez l'apprendre, Jean de la Marjolaine s'était mis en tête de faire pour l'Océan ce que l'on avait fait pour le firmament et, de même qu'on a photographié les étoiles, les planètes, la Voie lactée dans les espaces, de photographier, à son tour, les poissons, les coquillages, les plantes marines dans les abîmes. Voilà où le bocal d'un épicier l'avait amené. Les plus belles inventions n'ont, très souvent, du reste, un point de départ ni plus haut ni plus noble.

Quant à la machine: un scaphandre pour séjourner et respirer sous l'eau, une chambre noire spéciale pour saisir les poissons au passage, un tonneau surmonté d'une lampe particulière pour éclairer au fond et tout autour, il fallait imaginer, chercher, trouver et combiner tout cela. Or, Jean avait soigneusement d'abord étudié ce qui existait déjà; il avait laborieusement ensuite ajouté de son cru, et se trouvait, dès lors, parfaitement outillé, qu'il ne s'en tenait plus aux expériences, mais opérait aujourd'hui et au moment même, avec un sang-froid et une fermeté rares. Il plongeait en effet,—appareil, scaphandre et tout,—dans les gouffres noirs de la mer du Nord, non loin du Dogger-Bank, pendant que son équipage, sous la direction du capitaine Maës, crochetait les morues avec une philosophique placidité.

Nous allons, en imagination, descendre avec lui, le spectacle en vaut la peine. Suivons-le donc. Il s'enfonce, il disparaît, il descend, et la lumière ne lui arrive plus qu'affaiblie. Il plonge et entre dans un crépuscule d'un rouge sinistre; il descend, et se trouve en pleines ténèbres, phospho-

rescentes parfois. Enfin, il a touché pied et le voilà au fond de la mer du Nord avec une centaine de mètres d'eau au-dessus de la tête. C'est un poids, je vous assure, et quel silence et quelle solitude! Jean est vêtu de caoutchouc, coiffé d'un casque fermé comme celui d'un chevalier du moyen âge et qu'éclaire un oeil énorme en cristal et qu'un tube fournit d'air, avec des chaussures à semelles de plomb et une charge de plomb sur les épaules pour l'entraîner et le maintenir. De sa ceinture part une étroite et longue échelle de corde qui l'a descendu et qui le remontera.

Une chambre noire est attachée sur sa poitrine, et c'est là dedans que—tac-tac-tac—il saisira, sur autant de plaques, les poissons à la promenade ou les fleurs à domicile. Il a, derrière lui, au bout de cordes et de tuyaux, un tonneau rempli d'oxygène pour alimenter, sous une cloche de verre, une mèche allumée à laquelle une poire en caoutchouc envoie de la poudre de magnésium. Chaque fois qu'une soufflée de cette poudre arrive sur la mèche, elle prend feu et produit un éclair. Il ne faut qu'un de ces éclairs pour fixer tout un paysage sur une plaque.

Et, allez donc! Flic-tac, flic-tac, flic-tac, faisait Jean de la Marjolaine, et, chaque fois, c'était un cliché qu'il obtenait et emmagasinait dans sa boîte. Quelles vues merveilleuses! Quelles bêtes extravagantes!

Voici une immense prairie d'herbes veloutées où se prélassent de grès crabes, ainsi que de bons villageois dans leurs domaines. Imprudents qui ne voient pas, là, tout près entre les rochers, ces énormes poulpes d'un mètre de tour dont les bras visqueux armés de ventouses vont s'allonger, et les appréhender, et les ligoter, et les sucer! Voilà des écoliers et des écolière-

res étourdis qui font l'école buissonnière, —mulets et dorades,—croquant, au vol, de petits insectes comme des mûres ou des groseilles. Ici, quelques congres paresseux et lourds digèrent lentement, semblables à d'épais gloutons après dîner; là "des perroquets de mer" et des bars se rencontrent et se saluent, se chuchotant à l'oreille des choses étonnantes. Ce monsieur si singulièrement vêtu, qui tient une machine carrée à la main, qui s'appuie à une autre machine ronde, leur paraît si drôle chaque fois qu'ils l'entrevoient dans un éclair, sortir de l'ombre, rentrer dans l'ombre! Il les intrigue fort. Aussi, curieux, l'entourent-ils, le dévisagent-ils, sans avoir peur. Jean, lui, ne s'en émeut ni ne s'en occupe. Un requin arrive et repart, *flic-tac, flic-tac, flic-tac!*

Quelles plantes excentriques! quelles fleurs splendides! Une anémone de mer se déploie, rose pâle, toute mélancolique et toute langoureuse, voilà qu'elle meurt soudain en donnant le jour à une minuscule anémone tout aussi pâle et tout aussi rose. A côté, c'est l'aleyone, qui rappelle une main aux petits doigts et qui porte un joli nom: "la main de Dieu", car elle guérit, dit-on, de cruelles maladies. Une forêt de petits arbres nains,—l'isis,—va et vient sous le passage d'une vague invisible, comme nos forêts de la terre sous un souffle de brise. et, d'une branche à l'autre, la frêle plumaria enroule sa spirale ainsi que fait une vigne de vigne, pour se soutenir, et ressemble à une grande résille. Puis, des lianes, des gorgones, des corallines, et mille et mille autres plantes se déploient en éventails, se découpent en dentelles, se groupent en bouquets, s'arrondissent en corbeilles, s'enfilent en aigrettes, se frisent en panaches. Tout cela serait bien fantastique si ce n'était

vrai. Chaque fois que Jean de la Marjolaine remontait des profondeurs de la mer, il rapportait donc nombre de photographies. Toujours quelque paysage nouveau, quelques plantes bizarres, quelques poissons ou quelques crustacés inconnus et biscornus.

Aujourd'hui, comme il avait employé toutes ses plaques, il donna le signal et, aussitôt, l'échelle remonta sa personne et son appareil, tandis qu'au bout des cordes le tonneau à oxygène et à lampe venait après. Il revit enfin la bonne lumière du jour, un peu terne, parce que le ciel était un peu gris, mais combien douce aux prunelles fatiguées derrière l'énorme oeillette de cristal!

CHAPITRE IV

Dans le ventre d'une morue

L'exploration sous-marine de Jean de la Marjolaine avait duré une heure environ, pendant que Florant Maës dirigeait la pêche à la morue. C'est un vrai drame que cette pêche, un drame en trois actes.

Premier acte.—Les bateaux quittent le dogre et s'en éloignent de quelques centaines de mètres. Dans chaque bateau s'échelonnent des hommes, taciturnes, patibulaires, qui font des gestes suspects et préparent des choses sinistres. Ce sont les traîtres. Chacun de ces traîtres est muni de deux lignes comme de deux armes perfides. Ces armes portent, au bout d'un long fil trempant sournoisement dans l'eau, un crochet sur lequel un malheureux petit poisson d'amorce agonise et se tortille. Les traîtres mettent les deux mains à leur noire besogne et tendent ainsi à l'innocence des morues un appât à droite et un appât à gauche. Voilà posés

les fils de l'intrigue et de la ligne.

Deuxième acte.—L'intrigue va se nouer. Les morues, au dos verdâtre et au ventre argenté, sont d'excellentes et sérieuses mères de famille pondant, chacune, dix millions d'oeufs à peu près, si bien qu'il leur est impossible—vous en conviendrez,—de savoir au juste le nombre de leurs enfants. Mais la jeune maman morue obéit, hélas! à une fatale passion: la gloutonnerie. C'est pourquoi elle se jette sur ce qu'elle aperçoit, et elle l'engloutit. Aussi trouve-t-on dans son ventre un peu de tout, jusqu'à des morceaux de bois, jusqu'à des chaussettes de matelot. Seulement, il faut, pour qu'elles happent, que cela remue, et c'est où nos traîtres les attendent. Ils secouent donc une ligne ici et une ligne là. Presque aussitôt une morue avale l'hameçon à gauche et une morue s'enferme le palais à droite. Les infortunés périssent ainsi par où elles ont péché, et par quoi on les pêche. Le drame en est arrivé à son point palpitant.

Troisième acte.—Celui du dénouement, et qui est toujours sanglant; où il meurt beaucoup de monde sur le théâtre, pour arriver à la scène capitale, finale et morale.

La victime, tombée entre les mains de son traître, n'aurait qu'à parler? Aussi celui-ci lui coupe-t-il prestement la langue qu'il jette dans un tonneau, ne devant toucher le prix de ses crimes que sur le nombre de langues présentées au capitaine, son maître. Pauvre innocente que son imprudence a perdue! On s'est assuré de son silence, et maintenant il faut qu'elle meure.

Autour d'une table, trois bourreaux sont assis, armés de grands cotueaux. La morue, épouvantée, a des frissons dans l'arête, des convulsions dans la queue;

elle écarquille, d'angoisse, ses gros yeux à fleur de tête. Elle n'échappera pas, car l'assassin numéro 1 porte le premier coup à la gorge et sépare presque la tête du corps. Il passe alors la victime à son complice qui achève de la décapiter, lui ouvre le ventre, en extrait les entrailles et précipite le foie dans un baril; c'est horrible. Le troisième assassin, féroce jusqu'au raffinement, fend la morue du haut en bas et en retire l'arête. Ce n'est pas tout; le maître brigand s'acharne après eux sur le cadavre de ses victimes, et il a trois modes d'acharnement à son service. Ou il sale le cadavre, et c'est la "morue verte"; ou il l'expose à de nombreux soleils et c'est la "morue sèche"; ou il la suspend au-dessus d'une flamme étouffée et voilà la "morue fumée". Le drame est terminé; la gourmandise et la voracité sont punies.

C'est précisément au second acte, que sur le pont de "la Marjolaine", Jean émergea des flots de la mer, pareil à un dieu mythologique, couvert d'algues et de petits crustacés qui l'avaient pris, là-bas, pour un rocher convenable à une halte ou à leur établissement.

Quand le bateau des expériences l'eut ramené au dogre et qu'il monta, ruisselant d'eau, sur le tillac, le deuxième bourreau était en train d'éventrer une énorme morue. La pauvre bête n'eut que le temps de tourner l'oeil et ce fut tout. L'impassible boucher, d'une main brutale, fouillait dans cette blessure béante d'où il tirait pêle-mêle un tas de choses bizarres que la malheureuse avait englouties. Tout à coup, il aperçut je ne sais quel peloton de couleur verte: "Tiens! exclama-t-il, qu'a-t-elle donc avalé tout de go, celle-ci?" Et il prit et éleva le petit paquet rond entre le pouce et l'index. Jean se débar-

rassait en ce moment de son casque à oeil de cyclope. Sur cette exclamation du pêcheur, il dressa la tête et ne poussa qu'un cri :

“Hein?”

Puis, se précipitant sur l'informe peloton vert, et le saisissant à pleine main, la stupéfaction, l'hésitation, l'émotion, la désolation se succédèrent sur sa face devenue blême tout à coup.

“Mais ce sont eux!” interjecta-t-il en dévisageant ses hommes qui ouvraient des prunelles et des bouches de morues prises à l'hameçon.

Oui, c'étaient bien les gants verts emportés par son frère Pierre, les gants de famille, les gants de la Marjolaine. Vous jugez s'il y avait de quoi pousser le : Hein? et vous vous imaginez le tourbillon de suppositions qui s'agitèrent dans la pauvre cervelle de Jean. “Ah çà! murmurait-il, est-ce que le cadet a passé par ici? Est-ce qu'il se serait noyé? Est-ce que cette vorace bête l'aurait mangé? Est-ce que d'un la Marjolaine il ne resterait pas autre chose?” C'était bien, vous le voyez, un tourbillon de suppositions avec points d'interrogation et tournées de coeur. Jean, l'ainé, aimait beaucoup Pierre, son cadet. Donc, après cette première minute de stupeur, les angoisses se mirent de la partie. Quelle étrange et cruelle énigme!

Les trois exécuteurs des basses oeuvres de la pêche s'étaient repenchés sur leur besogne, n'en ayant point appris davantage et n'osant interroger le patron. Jean, lui tout pensif, essuya les gants qu'il avait déployés; et, très ému, les reploya soigneusement; puis, fort inquiet, il les glissa dans sa poche, acheva de dépouiller son armure de scaphandrier, et s'en alla

à la recherche du capitaine Florant Maës, afin de lui tout conter.

Il finit par trouver le Hollandais qui présidait au débarquement d'un bateau. Jean n'eut pas plus tôt entamé son récit qu'un coup de vent subit avec un formidable ronflement, prit le dogre par le travers et le coucha par bâbord presque au ras des flots. Patatras! tous les hommes par terre et toutes les morues à la mer! Les pêcheurs se ramassèrent. Quant aux morues, bonsoir! Le capitaine commença à jurer des “cornebief” à beugler des ordres, à serrer les poings, à grincer des dents, à frapper du pied. Les matelots ne se firent pas répéter de courir aux manoeuvres. “En voilà une brusque et une soignée! C'est du joli!”

Au coup de vent tombé d'en haut, une sautée de lames riposte d'en bas, et la mer se démonte. Elle se balançait par masses comme pour prendre son élan, puis, tout à coup, elle jaillissait en montagne dans les airs et plongeait en vallée dans l'abîme. Le dogre, sans voiles maintenant, et qui ne ressemblait plus qu'à une carcasse de cétaqué, suivait la vague dans les hauteurs et dans les profondeurs. Tout craquait du pauvre bâtiment et les oeuvres mortes sous l'eau et les oeuvres vives hors de l'eau. Il avait l'air de se désarticuler, de se déboîter, à chaque montée et à chaque descente. Le flot le couvrait d'éclaboussures et, ballotté comme il l'était, on eût dit qu'il se secouait à la façon d'un chien mouillé. Le vent soufflait brutal; la mer bondissait folle. Joignez à ce branle-bas un ciel subitement devenu noir, bas, lourd.

“Le couvercle qui s'abaisse sur la grande marmite au bouillon!” grogna un vieux pêcheur.

Le capitaine Maës jurait et beuglait

toujours. Ses hommes, en souci de leur peau plus que du dogre, obéissaient aveuglément. Jean de la Marjolaine, dans ce désastre qui menaçait pourtant sa fortune et sa vie, ne songeait qu'à ses photographies et à son appareil.

Il était descendu, en trois sauts, jusqu'à sa cabine, s'était bouclé dans le dos la caisse aux clichés et sur la poitrine sa chambre noire. "Ou tout sauver ou mourir avec," se disait-il. Il remonta donc sur le pont, ainsi équipé, et, s'arrimant des deux bras au petit mât d'arrière, il envoya quelques mots, dans la tempête, à Florant Maës qui lui répondit par trois jurons.

Mais il n'eut tout de même pas le temps, l'endiablé capitaine, d'en lâcher un quatrième, car le vent, le flot, y allèrent ensemble d'un formidable effort et, soudain,—on ne sait pourquoi, on ne sait comment,—dans un sens dessus dessous épouvantable, dans un vacarme effroyable, le dogre "la Marjolaine" se trouva les mâts en bas et la carène en l'air. Quelque chose comme un énorme dos de baleine. Le navire avait chaviré. Que s'était-il donc passé? Voici: on était dans les parages du Dogger Bank, un vaste banc de sable,—ainsi que je vous l'ai dit, — mais qui commence de loin à se former au fond de l'eau d'où il monte insensiblement, si bien qu'il existe déjà, et depuis longtemps, dans la mer avant de se montrer à la surface. Or, c'est sur cet escarpement sous-marin que "la Marjolaine", dans les ténèbres, sous la double poussée du vent et de la lame, avait insensiblement atterri du flanc, et chaviré. Alors, dans le sable elle était restée enfoncée, engagée, retenue, la quille à fleur d'eau.

Après une telle culbute, les pauvres matelots et les pauvres pêcheurs, on le pen-

se bien, avaient été tous vidés dans la mer. Pauvres gens! Braves gens! qui, pour gagner leur vie, allaient trouver la mort, à quelque cent lieues de leur petite maison, de leur doux foyer et de leur chère famille, hélas!

Qu'étaient devenus Jean de la Marjolaine et Florant Maës? Seront-ils noyés ou mangés comme les autres? On pourrait et devrait le croire. Ils ne se sauveraient que par un miracle. Le miracle eut lieu sans doute, car, deux minutes après le chavirement du dogre, deux espèces de grosses anguilles noires rampaient sur la coque du navire échoué. Ces deux noires anguilles étaient le capitaine et le patron. Le premier avait tout simplement nagé quelques brasses vers la plate-forme de salut; c'était bien le mot. Le second,—qui, depuis son enfance, faisait le poisson dans la Loire,—n'avait pas eu de peine à revenir sur l'eau. La boîte aux clichés et la chambre photographique l'y avaient aidé.

Quoi qu'il en soit, rampant l'un et l'autre sur la quille ruisselante et glissante, ils se rencontrèrent presque en même temps au point le plus élevé de sa courbe et se reconnurent aussitôt.

CHAPITRE V

En tête à tête sur une coque de dogre

"—Tiens! C'est vous, monsieur de la Marjolaine?"

—Oui, bien moi; et vous voilà, Maës? Je m'en félicite pour vous et pour moi.

—D'autant qu'il y avait à parier une cruche d'eau contre une tonne d'arack, qu'avec ce brigand de vent, cette gueuse de mer, nous étions flambés aussi: car tout

a péri, les gens, la pêche, le chargement, le dogre, la fortune, tout enfin et d'un seul coup.

—Je plains mes pauvres matelots, mais je me console du reste, répondit M. de la Marjolaine en usant de muscles et de prudence pour s'asseoir sur la carène, puisque j'ai sauvé ce qui seul me tenait au coeur! On recommencera.

—Recommencer? Merci! Pour recommencer, il faut d'abord se tirer d'ici et je ne vois pas trop...

—Moi, je ne vois rien du tout, présentement. Il fait noir comme dans ma chambre noire quand...

—Aux cinq cent mille diables, votre dada! En ce moment, j'en aimerais mieux un autre.

—N'évoquez pas tant de diables que cela, capitaine Maës! Deux suffiraient à nous emporter, vous et moi. Mais qu'allons-nous devenir et qu'allons-nous faire?

—Attendre le jour d'abord. Nous verrons après... et clair. Ce chien de Dogger-Bank le bien nommé est encore loin. On peut espérer cependant qu'un dogre, moins enguignonné que le nôtre, passera à portée de voix ou de vue. Seulement, jusque-là que pourrions-nous bien manger et boire?

—Vous ne pensez qu'à cette double et bestiale fonction, Maës!

—Elle est utile et nécessaire, la double fonction; urgente même. Je meurs de faim et de soif. Combien, monsieur de la Marjolaine, un homme sobre et robuste peut-il rester de jours sans manger? conclut le Hollandais en se retournant du ventre sur le dos, la coque du navire étant fort dure.

—Cela dépend. Deux ou trois jours. Quatre, c'est beaucoup; cinq, c'est trop.

—Mais je suis mort d'avance, moi, alors!

—Nous pouvons faire traîner la chose en longueur, en dévorant le caoutchouc de nos brételles, le cuir de nos bottes...

—Après vous, s'il en reste. Ah! ce bocal de poissons rouges à la devanture d'une épicerie, à Saint-Etienne, me coûte cher décidément. C'était l'urne du destin, et mon sort mijotait là-dedans; car, enfin, si je ne me fusse pas planté devant lui, je ne vous aurais pas rencontré; si je ne vous avais pas suivi, je n'aurais pas pêché la morue sur votre dogre, et, si je n'avais pas été sur votre maudit dogre, je me serais trouvé sur un autre...

—Ce qui eût été peut-être pis, s'il eût sombré à pic. Au mien vous devez encore de pouvoir reposer vos côtes...

—Que me rompent les siennes! interrompt en soupirant le malheureux capitaine dans un nouvel effort pour se remettre sur le ventre.

—Vous raisonnez, continua Jean qui soupira à son tour et parvint à s'installer sur les deux genoux, vous raisonnez comme un péripatéticien, sauf que ce genre de philosophes conversait, discutait, en marchant. Puisque nous avons quelque philosophie, c'est à elle qu'il faut demander...

—Laissez-moi donc la paix avec votre philosophie et demandez-lui qu'elle nous tire d'ici."

Le reste de la nuit et le lendemain tout le jour, le capitaine Maës et Jean de la Marjolaine continuèrent à deviser sur ce ton, mourants de faim, de soif, de fatigue, de sommeil, d'angoisses, n'ayant d'autre laternative que de se mettre des reins sur l'abdomen et de l'abdomen sur les reins. Quand vint la seconde nuit, ils sentirent qu'ils ne tiendraient pas longtemps à ce

régime et ils commencèrent à dialoguer moins. Si le capitaine se décidait à ouvrir la bouche, c'était pour se plaindre de la vie, de la mer, de la destinée, etc. Jean de la Marjolaine, lui, ne prenait la parole que pour essayer de consoler son compagnon, l'apaiser dans ses révoltes, le calmer dans ses rangs et, au bout du compte, lui faire la recommandation de l'âme et le préparer à un monde meilleur. Mais, à cette recommandation et à cette préparation, le loup de mer ne voulait point entendre.

Le second jour, au matin, le soleil s'était levé comme de coutume radieux et brûlant.

— « Pour nous narguer ! grogna sarcastiquement le capitaine.

— Pour nous sécher plutôt ! murmura Jean avec une résignation attendrie. Mais qu'aperçoit-on là-haut, dans le ciel ?

Maës renversa la tête et aperçut, en effet, quelque chose de blanc qui semblait planer immobile sous l'azur :

— « Quelque goëland, sans doute, un brigand qui flaire déjà nos cadavres et attend l'heure d'en déjeuner. Heureux animal ! car, à moins que l'un de nous deux se décide à manger l'autre... » ajouta le Hollandais d'une voix sinistre.

Jean de la Marjolaine commença à avoir peur cette fois et frissonna.

— « Servir de pâture aux oiseaux de mer, se hâta-t-il de dire pour détourner les perversités cannibalesques de son interlocuteur, n'a rien de réjouissant en effet. Cependant... »

— « Cependant, quoi ? interrompit le sauvage capitaine dont la prunelle flambait et dont les longues dents semblaient s'aguiser entre ses deux lèvres.

Jean crut prudent de ne rien répondre pour ne point précipiter le dénouement

horrible qu'il prévoyait maintenant. Il se contenta de regarder en l'air le goëland dont, tout bien pesé, il préférerait le bec. Un singulier goëland tout de même ! Il descendait, c'était clair ; toutefois, à mesure qu'il descendait, il ne rappelait d'un oiseau que les ailes. Il ressemblait plutôt à un poisson dont la tête et la queue effilées seraient unies par un ventre à jour. Sous lui, au lieu de nageoires, pendaient des pattes grêles qui tenaient une proie, un mouton peut-être. « Bizarre volatile ! » répétait Jean de la Marjolaine. Maës le considérait sans souffler mot. Mais, possédant la vue perçante des gens de mer, et pointant son regard là-haut, il s'écria tout à coup : « Cornebief ! ce goëland est un ballon ».

— Un ballon ? fit Jean qui soudain se raccrocha à cette assertion folle comme, dans les moments désespérés, on se raccroche follement à quoi que ce soit.

— Pas encore pour une barque ! Mais, un ballon ? jeta avec dépit et dédain le malheureux Hollandais.

— Une barque dans les airs ! Vous seriez bien avancé, capitaine, répliqua, avec un ton dolent et un sourire amer, Jean de la Marjolaine.

— Cornebief ! Si je n'avais tous les délires, je jurerais que ce ballon ne traîne pas, avec lui, une nacelle d'osier, mais une vraie barque. » Et le capitaine tourna le dos à ce mirage cruel.

Non, il n'avait pas le délire tant que cela, Florant Maës. Ce ballon qui descendait toujours, semblait avoir remplacé, en effet, au bout de ses agrès, par le panier habituel, une sorte de barquette. On la distinguait même parfaitement à cette heure. Elle avait jusqu'ici caché la nacelle au-dessous de laquelle elle flottait suspendue. Un ballon bien original ! Ori-

ginal ou non, un ballon au-dessus de la mer du Nord, c'était invraisemblable, et réel cependant; on apercevait déjà fort bien l'aéronaute dans sa crobeille, braquant même sur eux une longue-vue. Jean en avisa le capitaine. Celui-ci, abasourdi, se décida à reprendre sa posture sur le dos et à diriger ses yeux vers le ciel. Alors la joie le fit gesticuler éperdument, au risque de glisser et de se noyer, tout de bon cette fois:

“C'est le salut! le salut! le salut!” chantait-il à tue-tête.

“Ah! ouïche, le salut!” riposa amèrement Jean en branlant la tête.

Le ballon s'abaissait toujours. Bientôt, il ne fut pas plus haut en l'air qu'un véritable goëland. Enfin, il se trouva à une portée où la vue ne trompe pas, où la voix peut atteindre. Jean en croira-t-il ses yeux néanmoins? Dans l'aéronaute, il vient de reconnaître son frère Pierre. Est-ce possible? Non, il est fou.—“Pierre? put-il crier cependant, Pierre? est-ce toi? —Oui, c'est moi. Et toi? Est-ce bien toi? —Hélas! —Bonjour alors! Comment vas-tu? —Couci-couça, tu le vois. Et toi?”

—Moi, très bien. En voilà une rencontre, une surprise, une chance!

—N'est-ce pas? Mais d'où diable viens-tu et où diable vas-tu?

—Ni du diable ni au diable. L'aérostation dirigeable, progressive, perfectionnée, tout bonnement; je te conterai cela...

—Je ne demande pas mieux, s'il y a moyen. Tu sais que j'ai retrouvé tes gants dans le ventre d'une morue et je renonçais à m'expliquer...

—Dans le ventre d'une morue? Franchement, un romancier seul... C'est simple cependant... Mais attends que j'immobilise ma machine.”

Pierre faisait manoeuvrer ses poulies,

descendre des contrepoids.

“Oui, c'est simple, reprit-il. Dans la traversée de Hollande en Jutland, je les laissai tomber, non loin du Dogger-Bank, et une morue a cru sans doute à quelque mollusque.—C'est égal, bravo et merci pour mes gants! Et maintenant, je reviens de Jutland en Hollande, machine en arrière.

—Alors tu vas et viens ainsi, comme tu veux, où tu veux, par-dessus les continents, les océans?

—Une bagatelle. Rien de plus facile. Bon! me voici à l'arrêt et je stoppe. Nous allons, à cette heure, nous occuper de toi.

Le capitaine Maës avait été tellement ahuri par l'arrivée du ballon, la rencontre absurde des deux frères, leur conversation si tranquille, qu'il n'avait pu dire un mot. A plat ventre et la tête en l'air, il écoutait hébété. Cependant, au: “Nous allons, à cette heure, nous occuper de toi”, le capitaine retrouva la voix et la parole:

“Oui, tirez-nous d'ici, et vite, cornet-bief! cria-t-il.

—Le capitaine de mon dogre, que je te présente seul, dit Jean, le reste de l'équipage étant noyé.

—J'arrive bien alors comme le “Deus ex machina”, le Dieu de la machine!

—Tout à fait et à temps. Depuis deux nuits et un jour, nous n'avons ni mangé, ni bu, ni dormi, ni séché. Tu vas nous prendre?

—Tous deux? impossible. Je n'ai point l'espace et le gaz suffisants. Je ne puis prendre qu'un voyageur et j'en demande pardon à Monsieur, ce sera toi, bien entendu. Mais...

—Comment! Vous m'abandonneriez ici? hurla, avec un accent d'indignation et de désespoir, le capitaine.

—N'ayez pas peur, Maës, intervint aussitôt Jean de la Marjolaine. Nous avons navigué, souffert, travaillée ensemble; hé bien! nous mourrons ensemble.

—Tu serais fou à ce point? gronda Pierre. Toutefois, j'ai dit: "Mais..." et, vous ne m'avez pas laissé achever.

—Mais quoi, alors?

—Mais, depuis cinq ans, je poursuis un perfectionnement aéronautique que je tiens. Oui, j'ai inventé quelque chose...

—Comme moi, alors.

—Ballon à double "échappement" avec nacelle et barquette pour voler dans les airs ou voguer sur les mers. Qu'au large mon aérostat crève ou chute, mon petit bateau s'établit sur l'eau, et ma baudruche, tranchée, s'en va, loque inutile, cocon vidé, tandis que l'aéronaute, devenu marin, flotte, cingle et se sauve. Hein? Est-ce assez trouvé? Est-ce assez pratique?

—C'est superbe! exclama le Hollandais qui voyait poindre, dans cette invention, une lueur d'espoir et de salut.

—Je dois avouer, cependant, continua Pierre, que l'occasion d'expérimenter mon petit bateau m'a manqué jusqu'ici. Mais tous les calculs, toutes les probabilités sont pour lui. Donc, j'embarque l'un des deux. Capitaine, vous ne voudriez pas que ce fût vous, voyons?

—Cornebief! songea Florant Maës. D'un ballon en l'air ou d'un batelet en mer, lequel promet le mieux d'atterrir quelque part sain et sauf? Dans les deux cas, le salut est douteux.

—Comme il y a une chance à courir, intervint résolument Jean, je prétends que le sort en décide. Je m'en voudrais, toute ma vie, de faire tort de sa part de chance à mon brave Maës. Nous allons, lui et moi, tirer à la courte paille, la voie

aérienne ou la voie liquide.

—Tu es fou à lier de tergiverser en telle occurrence! La coque de ton dogre s'agite singulièrement. Elle m'a tout l'air de vouloir enfin sombrer.



Enfin le Hollandais ne distingua plus qu'un point blanc.

—Tant pis et à la courte paille! recommença l'entêté et généreux Jean de la Marjolaine. Ce sera bientôt décidé.

Il s'était mis à deux genoux sur la quille, et le capitaine comme lui.

—“Ou prendre la paille?” fit le Hollandais. Il n’y en a d’autre ici, j’imagine, que dans l’œil du prochain.

—C’est pourtant vrai! répondit Jean en riant. Hé bien, un des gants de la Marjolaine, pile ou face. Face, le côté du blason, c’est la barquette; pile, c’est le ballon.”

Pierre haussait les épaules: “Mais dépêche-toi donc, animal, et ne va pas, surtout, jeter mon gant à la mer.”

Jean avait déplié les gants et il en fit sauter un avec précaution à la hauteur de son nez. “Pile! cria le capitaine.” Le gant retomba.

—C’est face. Mon pauvre Maës, le bateau t’échoit bien. Allons! Hop! Séparons-nous et adieu!

—Non, au revoir, cornebief! En attendant, que mangerai-je et que boirai-je? Voici deux jours que...

—Et voilà, interrompit Pierre, en transbordant un jambon dans la barquette, une jarre de Bourgogne et une miche de quatre livres.

—Humph! souffla le capitaine en envoyant sur les victuailles, là-haut, les yeux dévorants d’un Israélite sur la manne au désert.

—Nous en avons autant pour nous, Jean. Je ne m’embarque jamais sans double biscuit. Mais, débarrasse-toi le ventre et le dos de tes boîtes à marmottes. Je ne puis te prendre avec ce bagage de Savoyard,—des “impedimenta”, comme disait César.

—Oh!!! exclama Jeanne atterré. Ma chambre noire à combinaisons? Mes clichés sous-marins?

—Il le faut ou je ne répons ni de ta vie ni de la mienne.

—Ah!!! ponctua Jean sur un autre ton,

et il abandonna à la mer la chambre et les clichés.

—Et, maintenant, attention! le bateau descend au bout d’une échelle de corde. La barque touche l’eau. As-tu un couteau? Tu coupes l’échelle au pied et remontes par les échelons. Quant au capitaine, qu’il embarque de son mieux!”

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. En un clin d’œil, la barquette toucha l’eau; en deux coups de couteau l’échelle fut tranchée. En six échelons, Jean gagna la nacelle du ballon, tandis que Maës se laissait glisser dans la barque. Celle-ci avait, au fond, une étroite petite voile roulée autour d’un mât lilliputien et deux rames mignonnes.

Des poulies tournèrent, des mouffes coulèrent, des contre-poids remontèrent, puis le ballon s’enleva,—nacelle, carcasse, aéronautes et tout.

Le capitaine Florant Maës et Jean de la Marjolaine échangèrent des signaux assez longtemps. Enfin le Hollandais ne distingua plus qu’un point blanc dans les nuées; c’était le ballon qui montait toujours. Les deux frères crurent entrevoir aussi un point blanc sur l’infini de la mer; c’était la voile blanche de la barquette qui se perdait à l’horizon.

CHAPITRE VI

Ce qui peut arriver dans les airs

Le ballon montait toujours, jusqu’à ce qu’il plût à Pierre de la Marjolaine de l’arrêter dans son ascension et de lui donner la direction voulue. La direction voulue était la Hollande, on le sait, puisque l’aéronaute revenait de Jutland. Pour cela, il consultait une boussole et établissait des calculs.

Jean éprouva, tout d’abord, une sen-

sation nouvelle et désagréable. Se sentir flotter comme une plume au vent, se voir pris, à un kilomètre en l'air, dans des filets comme une araignée dans sa toile au bout de la patte d'un oiseau; n'apercevoir sous ses pieds que l'espace, sur sa tête que l'espace. Il n'en eût pas fallu tant pour éprouver des angoisses au coeur et des vertiges au cerveau. Il faut dire aussi que les lassitudes, les transes, les insomnies, compliquées de faim et de soif, avaient préparé Jean de la Marjolaine à cette sensation pénible du vide partout, dans l'estomac, sous le crâne et autour de soi; il jeta enfin les yeux sur la machine. Un coup d'oeil lui suffit pour embraser l'ensemble et le détail. Vous savez, par expérience certainement, tout ce que l'on peut voir dans un coup d'oeil; et ce qu'il vit, le voici sommairement:

Le ballon n'avait plus la forme ordinaire des ballons, c'est-à-dire celle d'une gigantesque poire, la queue en bas; plus même celle du poisson volant tel qu'il lui était apparu à seconde vue dans les airs, mais les apparences d'un énorme cigare à plat, coupé en deux et les deux bouts réunis par des tubes à gaz. Ces deux moitiés du gros cigare étaient en baudruche et cerclées comme deux futailles. Un filet recouvrait le tout, descendant accrocher la nacelle par ses cordelettes pendantes. Au milieu de l'appareil, à droite et à gauche, deux longues ailes de libellules, — ces ailes battant à volonté en avant ou en arrière pour monter ou pour plonger, grâce à une boîte chargée d'électricité. Au milieu de cet échafaudage, des roues, des poulies, des moufles, des poids, des contrepoids.

Voilà ce que vit Jean ou ce qu'il crut voir dans le coup d'oeil dont j'ai parlé. Il y avait bien aussi, pliée au fond de la

nacelle, la fameuse échelle qui servait à retenir la barquette en l'air et à la descendre à flot, mais je ne vous la rappelle qu'en passant.

Quand les deux frères se trouvèrent face à face et presque nez à nez à cette hauteur dans une sorte de panier à linge, ils se regardèrent. Jean s'étonna que Pierre ne fût pas brûlé plus que cela, après avoir cinq ans sans doute voyagé si près du soleil. Pierre, au contraire, trouva Jean tanné par la mer, comme une voile de bateau hollandais. "Hé bien! commença Pierre en consultant sa boussole et donnant aux deux longues ailes une direction maintenant, il paraît que ton élément ne t'a pas merveilleusement réussi, car sans moi..."

—Pardon, il m'avait réussi suffisamment pour que je puisse avoir à moi un navire et un équipage de pêcheurs. Je rêvais pourtant davantage. Imagine-toi une découverte superbe, des expériences magnifiques déjà... Je te conterai tout cela; en attendant et pour Dieu! offre-moi à manger. Je suis un requin à jeun et je tombe d'inanition.

—Au fait, c'est vrai, mon pauvre Jean. Si je compte bien, voici quarante-huit heures que tu vis de l'air de la mer. Attends!"

Ce disant, Pierre se courba sur un petit coffre d'osier qui servait de banc à la nacelle. Il en tira une seconde niche, un second jambon, une seconde jarre de bourgogne, et déposa le tout au fond du panier où Jean venait de s'acroupir.

"As-tu un couteau? fit Jean. Le mien est tombé à la mer, après avoir coupé l'échelle.

—Oui, un couteau et même une cuillère que je porte toujours dans ma poche, comme un vrai Lapon.

—Passe-moi le couteau. Je vais mettre les morceaux doubles. Ils passeront. Tiens-moi compagnie, si tu veux.

—Certes, oui! L'air et le vide vous creusent l'estomac d'une façon!.."

Les deux frères attaquèrent la niche, entamèrent le jambon et accolèrent la jarre, tandis que le ballon filait comme un cerf-volant et virait des ailes comme un moulin à vent. La bouche pleine, ils continuèrent la conversation, ne s'arrêtant de parler que pour avaler et Jean, lui, avalait même bien plus qu'il ne parlait. "Et, alors, put-il dire en tranchant pour la septième fois dans le jambon, alors ton élément, l'air, celui que notre père... et, à propos, en as-tu des nouvelles, de notre père? Voilà trois ans que je n'ai reçu de lui une panse d'A.

—Moi, je ne lui ai jamais écrit. Je ne voulais lui donner signe de vie qu'après le succès. Du reste, si robuste de tempérament et soigné par le méticuleux Blanchard, il doit résister assez pour nous enterrer tous les deux et même tous les trois, Etienne devant mourir, lui, de paresse et de graisse.

—L'air ne t'a donc pas enrichi?

—Pas encore, bien que je sois sur le chemin de la fortune...

—A deux ou trois mille mètres en l'air, interrompit Jean, qui,—essayant de sourire, la bouche engorgée, — ne fit qu'une diabolique grimace.

—Oui, puisque je peux à volonté monter à la limite extrême du possible et de l'air respirable...

—Et te casser le cou. Mais, tu vas me narrer tes aventures. Et, d'abord, où allons-nous?

—Je crois te l'avoir dit. Je reviens de Jutlnad et nous retournont en Hollande.

—Tu aurais alors réellement trouvé la direction des ballons?

—Mange... et tu sauras tout. Je dois commencer par le commencement. Tends-moi la jarre."

Ce que fit Jean en mastiquant et ruminant toujours. Pierre y but à même; puis reprit la parole: "Tu te rappelles comment notre père, le chevalier, à la façon des jeunes oiseaux nous culbuta par-dessus le nid. Je partis, devant moi, et remontai la Loire. En cheminant sans trop savoir où j'allais et ce que je ferais, une idée m'illumine. Si je me dirigeais sur la Hollande? Oui, et va pour la Hollande! Pourquoi choisir ce pays plutôt qu'un autre? Parce que c'est le pays du vent, des moulins à vent, et que, depuis ma passion d'enfant pour les cerf-volants, je poursuis l'aérostation. J'avais besoin de vent pour mes expériences...

—Comme moi, de la mer pour les miennes, interrompit, d'une voix étranglée par une énorme bouchée de sandwich, Jean de la Marjolaine.

—Parfaitement. Comme toi et comme les autres qui cherchent quelque chose dans l'air ou dans l'eau. Le Progrès...

—Je t'arrête. Le Progrès, je suis bien prêt d'en revenir. Il commence à déposer le monde joliment. Regarde où il va se nicher? Tiens, en pleine mer du Nord, celle que nous avons l'honneur de traverser, un ascenseur vous monte sur l'île d'Helgoland,—oui, sur l'île d'Helgoland; oui, un ascenseur, comme la loge d'un concierge dans une mansarde d'hôtel.

—Et tu trouves cela si bête et si désagréable?...

—Tends-moi le jambon et continue. Tu cherchais donc...?

—La direction des ballons; elle est à

la mode, et tout le monde la pioche, cette direction. Moi, j'en avais la passion, la vocation. Seulement, il ne me fallait pas du vent, il me fallait de l'argent...

—A qui le dis-tu? lança mélancoliquement Jean de la Marjolaine.

—Les quinze louis paternels, inutile d'en parler. Ils n'ont fait parler d'eux, du reste, que quinze jours à peine. Donc, je devais me procurer des ressources par un moyen quelconque, mais honnête. Ce moyen-là, je finis par le découvrir.

—Et c'était?... Un coup de bourgogne, s'il te plaît, je crois que j'aurais trop mangé si je ne buvais pas plus encore."

Jean colla ses deux lèvres arrondies en O majuscules au goulot de la jarre et laissa le vin couler tant qu'il voulut, pendant que Pierre répondait: "C'était de donner, en plein air, des séances d'aérotation.

—Bah! poussa Jean en ne laissant passer entre ses lèvres et le goulot que cette interjection due à la surprise.

—Oui, je lançai d'abord de petits ballons de rien du tout, coloris ou lumineux, sans nacelle, sans aéroplane, mais avec un lapin dans une bourriche. Le ballon finissait par tomber et le lapin s'assommait... Bon! ça ne faisait rien et ça faisait quelque argent. Grâce à cet argent, je confectionnai un nouveau ballon plus gros, et je risquai un animal plus volumineux, un animal peu sympathique pour ne pas alarmer la sensibilité des spectatrices: un petit cochon par exemple; j'ajoutais quelques pétards. On riait, on s'amusait. Chaque fois, j'empochais une bonne recette. De ballonnets en ballons et de ballons en aérostats; de lapins en marcassins et de marcassins en veaux, car j'en arrivai à enlever un veau, je finis par...

—Un gentilhomme! interrompit, avec un dédian gros de reproches, le fils aîné de la Marjolaine.

—Et c'est justement ma qualité de gentilhomme qui m'a servi le plus, grâce à mes gants verts qu'entre parenthèses tu vas me rendre, car j'y tiens par tradition et orgueil de famille, comme par reconnaissance.

—Les voici, dit Jean en les tirant de sa vareuse. Brrr, à présent que j'ai mangé, je m'aperçois que je gèle. Jusqu'ici la faim avait étouffé le froid. Nous sommes terriblement haut sous le firmament et, depuis deux jours, je vis dans une sorte de carapace humide.

—Voici un imperméable d'aéronaute. Dans un moment, tu vas suer comme sous une cloche. C'est malsain en diable, mais c'est chaud."

Pierre, tout en jetant sur les épaules de Jean l'imperméable, reprit:

"Oui, je ne donnais jamais une ascension sans être ganté de mes fameux gants verts. Ce détail de toilette sauvait mon amour-propre et m'attirait les respects. On apercevait l'écusson en fils d'or, et les respects se changeaient en attendrissements. "C'est un gentilhomme pauvre," disait-on. Il n'en fallait pas davantage pour desserrer les coeurs et les escarellés, en dépit des ballons brûlés ou crevés et des lapins ou des veaux assommés.

—Tu as toujours été le malin de la famille, toi! fit Jean qui s'était emmaillotté dans l'imperméable et blotti au fond de la nacelle, continue; tu m'intéresses.

—Quand j'avais gagné quelque argent, je disparaissais du pavé. Plus de représentations, plus d'ascensions. Je m'enfermais dans ma chambrette. J'y rentrais mes cornes d'escargot et je réfléchissais, je calculais. Je n'en sortais que mysté-

rieusement pour des essais. Quand j'avais épuisé mes ressources, je me remontrai et recommençais, toujours ganté, à attirer le public. A mesure que j'avancais dans mes recherches, mes représentations étaient plus sérieuses, plus attrayantes, plus courues. A présent, on ne jetait plus des sous dans ma piste foraine; on prenait des billets à la porte d'une arène. Tout vint alors à la fois, les curieux, les idées et la découverte. Je renonçai définitivement au public, et le moment est prochain où je vendrai mon brevet, où je serai de l'Académie des Sciences, coiffé de lauriers et couvert d'or. Par exemple, tout celui que j'avais est représenté par mon "orthoptère".

—Ton "orthoptère"?

—Oui, l'aérostat, dans lequel je t'ai sauvé et tu navigues; dans lequel tu as mangé et bu si bien et au fond duquel tu es couché.

—Ah! c'est ça, ton orthoptère! Pourquoi "orthoptère"?

—Parce qu'en science le nom est presque le succès, surtout quand le nom vient du grec comme celui-ci: "orthos", droit; "pteron", nageoire. Mon ballon est horizontal, c'est vrai, et les nageoires sont des ailes, c'est encore vrai; mais le nom est grec.

—Quand je te dis que tu as toujours été le plus malin!

—Je dois t'avouer aussi que tout l'or employé à construire mon orthoptère ne m'appartient pas. J'ai des actionnaires.

—Bah! Il y en a donc encore après qu'on en a tant attrapé, trompé, plumé...?

—Oui, encore, et d'autant que l'affaire est plus extraordinaire. On prend des poissons avec des cuillères qui tournent, pourquoi ne prendrait-on pas de bonnes gens avec des promesses qui reluisent?

—Alors, tu as des actionnaires et tu as fait des promesses?

—Certainement. Et j'ai même tenu beaucoup plus que je n'avais promis. D'abord, je dirige mon ballon. Et puis, j'y ai ajouté ma barquette de sauvetage. Que dis-tu de ma barquette? Voilà qui, pour le coup, est génial, hein?

—Pour ça, oui. Et c'est Maës qui en a fait son profit!

—Et tu vas comprendre l'importance de l'invention. Les eaux recouvrent, tu le sais ou tu ne le sais pas, les trois quarts de notre globe?

—C'est possible et c'est... ennuyeux.

—Tu as dit le mot, c'est même de ce mot que je suis parti et sur lui que repose l'utilité de ma barquette. Si tu as les trois quarts de notre planète en liquide, là-bas, les trois quarts en l'air, par conséquent, te sont interdits sous peine de noyade.

—Je comprends! Je comprends! se mit à crier Jean, comme Archimède criait: J'ai trouvé! j'ai trouvé! en sortant du bain, sans autre chose que la solution de son problème dans la tête.

—Tu comprends que les aéronautes, entraînés en mer, se moqueront pas mal maintenant que leur ballon menace de se dégonfler, de brûler, de se déchirer. Ils déroulent l'échelle, mettent la barquette à l'eau, coupent les attaches et voguent la galère! Ce n'était pas plus difficile que ça,—tu l'as vu.

—En effet. Ainsi tu vas, sans frayeur et sans erreur, de Hollande en Jutland et du Jutland en Hollande, et "vice versa"?

—Oui, et sans "verser", souligna l'aéronaute Pierre dans un grand éclat de rire.

—Comment peux-tu plaisanter et rire à une telle altitude et dans une telle ma-

chine? Il faut que tu sois bien sûr...

—Bien sûr, bien sûr, interrompit Pierre redevenu subitement sérieux, je ne suis pas plus sûr que cela. Qui, ici-bas ou ici-haut, est jamais sûr de quelque chose? Tout peut amener une catastrophe: un point de couture qui se lâche, une fissure qui se produit, la baudruche qui éclate, un courant supérieur qui brusquement vous culbute, une étincelle électrique dans un nuage qui enflamme le ballon ou vous foudroie vous-même, un filet qui se rompt, une aile qui casse, un...

—Assez! assez! ton énumération suffit pour me faire blanchir les cheveux. Quoi! notre vie tient à un fil, à un souffle, à une étincelle, et tu n'es pas plus certain que cela?

—Pas plus que toi sur ton dogre, bien gréé, bien calfaté, je suppose, et qui cependant a fait naufrage.

—Et tu n'as plus de barquette à ton ballon, malheureux! la barquette de salut.

—Tiens, c'est vrai, je l'avais oublié.

—C'est du joli. Ah! le capitaine de morues! S'il s'était noyé tout bonnement, comme les autres, ou si je ne l'avais même jamais rencontré!

—Tu divagues, mon ami, et tu tournes à la férocité.

—Il m'a bien reproché, lui, le bocal de l'épicier, le bocal des petits poissons rouges et des grenouilles, à Saint-Etienne!

—Quel bocal?

—C'est toute une histoire que je te servirai plus tard, si... Pas plus sûr que cela? Il fallait le dire là-bas. J'aurais choisi la barquette où je me serais décidé à mourir avec mon dogre. C'eût été une mort moins terrible, moins compliquée, presque naturelle, à la bonne franquette.

—Ta, ta, ta! Voilà ta cervelle en campa-

gne. Mon orthoptère est aussi solide que peut l'être un ballon. C'est vrai, semblable à la barque de César, il porte toute ma fortune et même l'argent de mes actionnaires. Mais il se nomme d'un nom de fée, la fée de la famille, et en souvenir du pays: "La Marjolaine".

—Tiens, comme mon dogre, alors?

—Comme ton dogre, et cela lui portera bonheur.

—Alors, pas comme à mon dogre. A propos, peux-tu me dire pourquoi j'ai trouvé tes gants dans le ventre d'une morue?

—C'est bien simple avec toi! releva Jean plein d'amertume.

—Quand je suis parti pour le Jutland d'où je reviens, il faisait froid et je m'étais ganté; une manoeuvre réclame mes dix doigts, j'ôte mes gants. En les pliant suivant l'usage, paf! ils m'échappent. Vraisemblablement passe alors en mer une de ces voraces morues qui ingurgitent tout. Mais, je crois t'avoir déjà conté cela?

—Peut-être bien. Enfin, tu es au moins, toi, rentré en possession de tes gants.

—Quand je ne t'aurais rencontré et sauvé que pour cela!

—Merci! tu es d'un égoïsme, d'un sec... d'un raide... comme les fils et les tuyaux de ta machine. Pour le moment, qu'elle aille bien où tu veux et fasse bien ce que tu veux, c'est l'essentiel.

—Ah! ça, oui, par exemple. Est-ce que tu en douterais? La preuve, c'est que je descends, je monte, je file vers le nord, je rétrograde vers le sud, je coupe sur l'est, je recoupe sur l'ouest, aux quatre vents, et avec cela que je m'en moque des quatre vents!

—Heureux gaillard! Le chevalier, notre père, a eu une fière idée, après la tienne,

le jour où il nous a mis à la porte.

—Je ne lui en ai jamais voulu. Aujourd'hui, je l'en remercie du haut du firmament. J'ai conquis l'éther, j'ai maté Boree, j'ascensionne dans la gloire, et ma fortune est faite...

—Et celle de tes actionnaires aussi?

—Naturellement.

—Comme la mienne avec mes photographies sous-marines, et tu m'as fait jeter mes clichés! Mais je recommencerai. En attendant et à mon tour, je vais te dire l'idée étonnante, originale, neuve, extraordinaire, exceptionnelle, merveilleuse..."

CHAPITRE VII

Qu'on ne s'accroche pas toujours où l'on veut

Jean de La Marjolaine n'en était qu'à son sixième adjectif enthousiaste et superlatif quand le ballon, tout à coup, s'engagea dans un courant supérieur aussi inattendu qu'imprévu. Va te promener! et il y allait, se promener, avec une vitesse, une impétuosité, une démente, pointes baissées, ailes affolées, titubant, bondissant, se trémoussant, et se laissant emporter l'on ne savait où de l'espace. Ah! monsieur Pierre se moquait des quatre vents? Un seul se chargeait de le démentir, et tout de suite, et d'importance. Jean, et Pierre lui-même, n'avaient eu que le temps de s'asseoir aux deux bouts de la nacelle et de s'accrocher désespérément à son bordage. On ne secoue pas autrement un panier à salade, avec la salade dedans. Pierre était bouleversé, Jean était terrifié. Celui-ci se sentant déjà la tête et le cœur à l'envers, pris de vertiges et de hoquets, craignant d'avoir à rendre à la fois, l'âme et le jambon. Il commençait à broyer

du noir, à penser du saugrenu: S'ils allaient heurter un nuage de grêle! S'ils allaient percer une nuée de foudre? Cet état mental l'inquiétait, sans parler de la course échevelée que faisait l'orthoptère, comme un simple et vulgaire ballon. Quand le pauvre garçon put voir juste, dans une éclaircie de raison, et retrouver la voix: "Mais, butor! cria-t-il, dirige-le donc, puisque tu peux le diriger.

—Oui, je le puis... quand il veut obéir, gémit-il.

Ah! bien, oui, obéir. Pierre gisait, au fond de la nacelle, effondré dans ses rêves, dans ses ambitions, dans ses orgueils. Il continua: "Et ma machine ne suit plus aucune direction. Une si belle machine, si bien calculée, si bien combinée, si bien confectionnée! Elle va où et comme le vent la pousse. Quelle humiliation! quelle déception! quelle aberration! C'est fini, je suis ruiné, je suis écrasé, je suis anéanti, je suis mort.

—Et les actionnaires?

—Ce que je m'en soucie, de mes actionnaires en ce moment!

—Et ton invention et tes certitudes?

—C'est à recommencer! Pour cette fois, je ne donerais pas une guigne de ma direction et de mes actions, et même de nous deux par-dessus le marché.

—Tu vois bien! Pourquoi alors ne m'as-tu pas laissé noyer?

—Sois tranquille; tu te noieras tout de même."

Je ne sais ce que Jean allait répondre et aurait répondu. Mais le ballon, ballotté et secoué plus que jamais, chassait à droite, chassait à gauche, se couchait, se redressait, se débattait. Les deux malheureux voyageurs se raidissaient des deux pieds, se cramponnaient des deux mains,

et le tout allait comme le vent,—c'est bien le mot et le cas.

Où se trouvaient-ils maintenant dans l'espace? Plus près de la lune que de la terre? Saisis par cet infernal courant, où étaient-ils emportés? où iraient-ils échouer et se briser? Ils n'avaient vu, de leur vie, feuille morte ou plume d'oiseau entraînée avec une telle furie par les brutales rafales d'automne. Les deux frères se faisaient toutes ces réflexions et ces comparaisons sans se les communiquer, car, pour parler, ils étaient trop bouleversés par la peur et avaient le cœur trop malade! "Il faudrait pourtant bien savoir où nous sommes!" songea Jean, et, sans détacher un seul des dix crampons dont il se retenait à la nacelle, il se retourna, se releva, s'agenouilla comme il put, et risqua le nez et les yeux dans le gouffre par-dessus sa frêle coque de jonc.

Plus de mer du Nord. Jean crut l'apercevoir derrière, lointaine, incertaine, semblable à un bout de mare verte. Bon! le courant, par bonheur, souffle dans la direction voulue. Jean respira. Du moins, il ne se noierait pas. C'eût été, en vérité, éminemment triste et bête d'échapper une première fois à l'eau pour y retomber une seconde. Il ne leur restait toutefois que la perspective d'arriver à terre en bouillie ou en charpie et, pensait Jean dans sa fièvre d'effroi: "Si nous pouvions nous entendre à travers cette bourrasque, il serait intéressant de discuter lequel vaut le mieux ou le moins, se noyer ou s'assommer?"

—Que vois-tu? lui cria du fond de la nacelle le malheureux Pierre, que la ruine de ses espérances et de ses labours rendait presque insensible au sentiment du danger.

—Nous avons laissé la mer derrière

nous et j'entrevois, sous nos pieds, comme d'immenses plaines. S'il y a par là, des montagnes, je ne les distingue pas plus que la fourmi ne distingue des verrues sur un dos d'éléphant.

—Ce doit être des plaines, en effet. Si je pouvais seulement établir un calcul en latitude et longitude, je te dirais sans doute que nous flottons sur les plaines de la Belgique.

—Tu appelles cela flotter, toi? merci! Filer vaudrait mieux et ce serait encore là un verbe trop doux. Ah! oui, nous filons!"

Et c'était bien réellement au-dessus des plaines belges que le courant les chassait. Elles paraissaient superbes, ces plaines, et même,—chose étrange!—on pouvait distinguer vaguement de longues processions d'arbres entre les deux rangées desquels s'en allait, comme un interminable et tortueux ruban d'étain, un canal sans doute? Est-ce que l'orthoptère s'abaisserait par hasard? Si, de fortune, le courant de vent obliquait? Le fait est que le sol apparaît semblable à un immense damier divisé en cases irrégulières dont les unes sont vertes et les autres sont jaunes. On dirait même des pions d'échiquier plantés ici et là, oui, des clochers et des beffrois apparemment d'où montent imperceptiblement comme des tintements de cloches et des bourdonnements de carillons. Jean de la Marjolaine assurerait presque qu'il entend des aboiements de chiens. Moi, je jurerais que les sonneries et les abois ne sont, en réalité, que des tintements d'oreilles et des battements de pouls.

Quoi qu'il en soit, ils filaient toujours, et muets maintenant: Jean, craignant plus que jamais pour sa peau; Pierre, pour sa découverte et pour son orthoptère. Cependant l'ingénieuse machine était moins se-

couée. Elle semblait même reprendre petit à petit l'aplomb d'un honnête ballon. Que se passait-il? Le sait-on dans ces inconnues et mystérieuses régions de l'air?

L'aéronaute profita de cette accalmie pour se remettre sur pied et regarder à sa machine. Il commença par les deux longues ailes de libellules. Elles n'obéissaient plus et étaient faussées. Il auscultâ le propulseur; pas la moindre apparence d'électricité; il ne fonctionnait plus. Les mouffes, les poulies, les roues, ni ne jouaient, ni ne tournaient et flottaient immobiles. Les cordages se croisaient, se mêlaient, enchevêtrés, embrouillés. Enfin tout l'orthoptère était détraqué, disloqué, cassé. Un vrai désastre. On eût enfoncé dans le cœur de l'aéronaute, comme dans une pelote, une poignée d'aiguilles, qu'il n'en eût pas ressenti plus de mal. Seuls, les deux bouts de baudruche gonflés par le gaz et l'armature avec les tuyaux qui les reliaient et les faisaient communiquer, n'avaient reçu aucune avarie. Heureusement, ou, pour le coup et depuis longtemps, les deux frères eussent rendu leur âme à Dieu. N'importe, le dommage était tel que Pierre plaignit son sort dans un retour d'amertume, et même ses actionnaires, tellement il avait du cœur et de la probité. Pendant ces douloureuses constatations, l'aérostat continuait sa route, je devrais dire sa course. Et les plaines belges se déroulaient et les villes belges fuyaient comme les verres d'une lanterne magique à vapeur.

Voici Bruges, Pierre la reconnaît et la nomme. Oui, il la reconnaît aux canaux qui la hachent en petites îles, à ses pignons qui la festonnent en marches d'escalier ou qui s'effilent en mitres d'évêque, aux tours de ses églises. Il distingue fort bien le beffroi de la ville avec la nuée ha-

bituelle de corbeaux noirs qui volent autour de la pointe, pareils à un essaim d'abeilles autour de sa ruche. On entend même, mais si peu, son carillon qui sonne l'heure et l'accompagne de je ne sais quel air naïf et gai, résonnant, sautillant, dont l'âme et les oreilles sont délicieusement charmées.

— Tu sais, Jean, que carillon a quarante-huit cloches et que...

— Je m'en moque pas mal, interrompit Jean avec un timbre et une humeur de dogue. Ce qu'ils doivent, là-bas, dresser le nez et écarquiller les yeux, à nous regarder passer dans notre panier à cornichons!

Décidément, ils descendaient, quoique lancés et balancés toujours, moins brutalement toutefois. Ils étaient évidemment sortis de ce diable de courant supérieur. Pierre reprit courage. On pouvait espérer une chute raisonnable et ne se rompre que peu de chose. Pierre communiqua ses espérances à Jean. Cette perspective leur parut presque riante, d'en être quitte pour un bras, une jambe, ou une côte.

L'aérostat possédait une ancre au bout d'une très longue corde; Pierre la jetterait quand le ballon aurait atteint la zone des arbres et des toits. Mais, pour cela, il fallait descendre davantage. Descendre est l'A B C de l'aérostation. C'est pourquoi, Pierre commença à faire manoeuvrer discrètement une soupape sournoise. Les deux réservoirs en baudruche bien gonflés, bien confiants, ne se doutaient pas du mauvais tour qu'on leur jouait. Le fait est qu'ils se sentirent tout à coup pris d'un malaise sourd, et ils maigriront soudain échappé par la soupape. La machine s'abaissa dans une couche d'air inférieure où elle resta et se maintint, filant toujours ;

décidément, le vent régnait en Belgique, ce soir-là, Jean et Pierre pouvaient le constater rien qu'à voir la cime des arbres se pencher du même côté sous le même souffle, attendant qu'il eût passé pour se redresser.

—“Jetteras-tu ton ancre, à la fin? exclama Jean auquel il tardait fort maintenant de toucher terre.

—Ma corde est trop courte, et le ballon trop haut encore.” Les deux raisons étaient bonnes; Jean s'en contenta. Eussent-elles été mauvaises, c'eût été tout de même. Seulement, et prudemment, Pierre pesa derechef sur la soupape. Il fallait sortir de nouvelles forces à l'orthoptère, mais sans violence, sous peine de tomber comme une pierre et de s'émietter comme verre. Les deux poumons sentirent que le gaz hydrogène leur manquait et qu'il leur entraît dans les cavités, je ne sais quel air humide, lourd, grossier. Ils se dégonflèrent un peu plus, et, déjà, l'amaigrissement leur faisait aux flancs des vides et des rides. Le ballon se laissa, dès lors, choir d'une centaine de mètres, à la suite d'une nouvelle angoisse inexplicable.

—“Eh bien? demanda Jean avec quelque fièvre.

—Rien à faire encore. L'ancre n'accrocherait au passage que du brouillard ou des oiseaux.

—Nous n'atterrirons donc jamais?

—Patience! J'y mets des précautions, pour conserver de mon orthoptère le plus possible et mes deux jambes.

—Et remonter à nouveau sur ton dada?

—Tu l'as dit. Je suis un patient, moi, un persévérant, un entêté...

—Laisse-moi tranquille, et que le diable t'emporte!

—Pas de voeu impie et inutile! Ce qui nous emporte, toi et moi, à cette heure,

c'est le vent qui persiste à souffler.”

En effet, le vent régnait, violent, dans les régions basses comme dans les hautes. Et le ballon accélérât sa course, mais par soubresauts, selon que les rafales le brusquaient. Pierre crut opportun de faire jouer une troisième soupape. Cette fois, le ballon défaillant, flasque, n'avait plus l'aspect que d'une longue loque éplorée, froissée, fripée, s'en allant, d'ici, de là, sans résistance et sans grâce.

—“C'est le moment de lâcher ton crochet! jeta avec épouvante Jean qui se sentait des vertiges et des nausées à rendre gorge.

—Que veux-tu qu'il accroche? Une girouette de tour ou un paratonnerre de clocher? Nous serions bien plantés, là-haut, à cheval sur un coq ou embrochés par une aiguille! Encore un coup de soupape et, après, attention, ce ne va être ni drôle ni commode avec les arbres, les toits...”

Et tout en parlant, Pierre avait donné le coup de soupape et le ballon descendit comme une étoile de fusée. Les réservoirs jumeaux de l'orthoptère n'avaient plus dans le ventre que juste assez de gaz pour se soutenir un peu au-dessus des pignons ou des peupliers.

Il était temps d'aviser. Pierre risqua l'ancre par-dessus la nacelle et laissa couler la corde, qui s'allongeait, s'allongeait. Là-bas, l'ancre n'avait plus que la grosseur d'un hameçon à prendre des goujons. Pierre en taquina les sommets de logis, les cimes d'arbres—mais elle ne voulait mordre ni aux uns ni aux autres. Et le ballon filait, jetant maintenant l'émoi dans les populations. Les femmes dans les rues du village, les paysans, sur leur bêche, aux champs, regardaient passer l'extravagante machine. Les enfants se mettaient à courir au-dessous. En courant, ils exaspé-

raient les chiens, dont les abois effrayaient des bandes poules et d'oies qui s'enfuyaient en caquetant et en cacardant.

Le ballon s'éloignait. Cependant Pierre, aux aguets, aperçut un ormeau bien feuillu, bien branchu. C'était un port à saisir au vol. Il dirigea donc adroitement son ancre qui s'engagea en pleine ramure. Hélas! elle en ressortit aussitôt, traversant le feuillage sans s'y accrocher, mais non sans imprimer au ballon des secousses terribles et l'inclinant de telle sorte que les deux aéronautes faillirent glisser de leur nacelle comme deux poissons d'un panier de marée. Ils en furent quittes pour deux interjections et pour la peur. L'orthoptère repartit de plus belle, rasant des bosquets, rasant des combles. C'est pour le coup que Jean regretta la mer et les mornes; c'est pour le coup que Pierre se sentit écrasé, ne sachant que dire et ne sachant plus que faire. L'un et l'autre, dans leur for intérieur, s'adressèrent à leurs patrons, à l'armée des saints du Paradis, et jusqu'à la fée Marjolaine. Tous restèrent sourds. Le ballon n'en semblait, au contraire, que filer plus vite, et l'ancre ne voulait décidément mordre nulle part.

Finira-t-elle par s'accrocher? finiront-ils par s'arrêter? Nous le verrons bientôt. Espérons toujours, mais repartons derrière.

Le ballon volait donc en plaine. Tout à coup se dressa un joli cottage de bois et à un seul étage, découpé à la scie dans ses arêtes et entouré de trois coquets moulins à vent dont les ailes se débattaient sous ce diable de grand vent, comme trois énormes hannetons debout qui se demèneraient des quatre pattes. Les trois moulins,—de même taille,—n'avaient de plus l'un que l'autre, ni un bardeau sur leur tête con-

que, ni une volige sur leur torse carré, ni un échelon dans leurs ailes. Du reste, très élégamment pris dans leurs proportions, très agréablement crampés sur leur pied en maçonnerie,—au sommet d'une butte. La maisonnette avait un aspect des plus confortables et, fort avenante avec cela elle souriait par ses fenêtres bien larges, bien propres, bien luisantes.

Evidemment les trois moulins travaillaient pour le cottage autour duquel s'étendaient de beaux jardins spacieux et,—au-delà,—de vastes champs, enclos d'un mur au crépi très blanc.

Ce petit domaine avait si bon air,—même du haut d'un ballon,—que les deux aéronautes le remarquèrent, tandis que la machine s'en allait, traînant son ancre à la remorque. Les choses ont leur malice, si bien que l'ancre toute seule s'engagea dans le chaperon en bois de la maisonnette. Sous l'effort puissant du ballon en fuite, un déchirement épouvantable se produisit là-bas. Tout ce que cette ancre put emporter de la toiture, elle l'emporta, et le joli petit cottage se trouva décoiffé soudain comme un pot de confiture auquel on enlèverait son couvercle.

Dans le pot, il y avait des confitures, c'est-à-dire trois jeunes filles qui cousaient brodaient autour d'un guéridon et qui,—de là-haut et à première vue,—paraissaient charmantes et mêmes jolies. Une servante leur tenait compagnie. Tout ce monde-là fut si effrayé du bruit, des plâtras, et du reste, que les jeunes filles prirent leur volée comme des colombes effarouchées, tandis que la servante poussait sur place les cris d'une paonne que l'on plume vive. Mais l'ancre avait, par bonheur, mordu une seconde fois et aussitôt sur une grosse poutre qui, elle, résista victorieusement au choc et au tirage. Dans le

ballon, Pierre avait prévu la catastrophe cinq secondes avant qu'elle se produisit. "Tiens ferme et tiens bon! avait-il crié à Jean, ou, cette fois, nous sommes morts!"

Si Jean, comme Pierre, s'accrocha à la nacelle, vous le pensez. Le ballon, deux fois brutalement tiré par le chaperon et par la poutre, s'était deux fois à demi couché et avait deux fois bondi. La double secousse avait été si brusque et si violente que, tout désespérément accrochés qu'ils fussent, les deux frères sautèrent en l'air comme deux grenouilles sous un tour de potte et descendirent à jambes et bras rebondaine pour tomber, pile, dans les ailes des moulins à vent, et de là, face, par terre. Ah! les malheureux!

Y ent-il des ailes rompues chez les uns et des pattes cassées chez les autres? Je n'en sais encore rien et ne puis vous en dire plus long dans ce chapitre. Les ailes de toile continuèrent pourtant à tourner en l'air; mais les deux aéronautes restaient sur le sol sans mouvement. Quant au ballon, il flottait dégonflé et nonchalant au-dessus de la maisonnette.

CHAPITRE VIII

D'une paire de gants verts écussonnés
d'or

Jean et Pierre étaient-ils morts? on le serait à moins. Je dois tout de suite répondre "non"; ils n'étaient qu'évanouis, — par exemple, contusionnés, bossués, meurtris d'importance.

Vous vous imaginez bien que lorsqu'un accident arrive sous votre toit, ou sur votre toit, ou à cause de votre toit, on ne s'immobilise ni dans sa quiétude ni dans son fauteuil; mais que l'on commence par se tirer aussitôt de là et que l'on finit par

aller voir au plus vite. C'est ce que fit, d'effroi et de curiosité, tout le personnel du cottage. La première dans la cour fut la servante, qui poussait des cris de brûlée, cette fois; à la suite, survinrent les trois demoiselles, s'empressant, se lamentant, quoique n'ayant aucun mal; puis, enfin, s'y précipita en arrière-garde un



Les trois jeunes filles coururent et se penchèrent sur eux.

grand monsieur large et robuste, qui grondait fort et ferme.

Les trois demoiselles, très gentilles toujours de près comme de loin, — je tiens à le répéter, — les trois demoiselles coururent aux deux jeunes gens et se penchèrent sur leurs cadavres, car elles étaient bien persuadées qu'elles avaient simplement des cadavres sous les yeux. Elles se répandaient donc en petits gloussements

de désolation. — remarquant toutefois combien ils étaient jeunes, distingués, jolis garçons même, bien que leur mise fût singulière et dans un état lamentable.

Cet examen et ces remarques ne se prolongèrent pas, car le grand monsieur en colère fut là presque en même temps, et il gesticulait, à lui tout seul, comme les ailes des trois moulins ensemble, et il grondait plus fort que le vent dans leurs carcasses de toile. "Par Dieu! c'est du beau! tempêtait-il... avec leur satanée machine!... S'ils croient s'en tirer comme cela, en faisant les morts?..."

Les trois soeurs levèrent sur leur père un regard suppliant, c'était là évidemment le père des trois demoiselles. L'une était brune, l'autre blonde et la troisième châtaine; à peu près de même taille et charmantes; à dix-huit, dix-sept et seize ans, on l'est toujours. La brune, qui était l'aînée, fit face tout de suite au déchaînement paternel: "Ah! père, auriez-vous le coeur de les laisser, là, à quatre pas de votre porte, dans cet état! Ils y mourraient, s'ils ne sont déjà morts, hélas!

—S'ils sont morts, on les enterrera, grommelait le gros homme; s'ils ne le sont pas... Ah! s'ils ne le sont pas!..

—Bon petit père, interrompit la blonde. Il faut les porter dans la grande chambre, les soigner, les sauver. Ils ont l'air si bien, regardez, et voyez comme ils sont défaits! Bien sûr, ils ont quelque chose de cassé.

—Ils sont... ceci, ils ont... cela..., riposta le père; voilà qui ne vous regarde point. Mais, certes, oui, je les recevrai, je les soignerai, et je les garderai!

—Ça, c'est bien, père, exclama la blonde.

—C'est même très bien, surenchérit la châtaine avec une petite voix de flûte.

—Je n'ai nul besoin de votre approba-

tion, Mesdemoiselles. Si je prétends me comporter de la sorte avec ces jolis messieurs, ce n'est ni par commisération, ni par charité, simplement pour qu'ils paient les dommages. Il serait commode aux gens de briser impunément les toitures d'autrui, sous prétexte de science, d'aérostation, de ballon, de billevesées!

—Quoi! papa, flûta de nouveau la châtaine, vous seriez si dur?

—Et si avare? ajouta la blonde.

—Soyez bon et généreux, père! survint la brune à la rescousse.

—Voici, encore une fois, qui ne vous regarde point! et je vais envoyer des garçons meuniers pour les monter d'abord dans la grande chambre. Ce sont mes gages et je m'en assure. Véronique les frictionnera (il paraît que la servante s'appelait Véronique). Quant à vous, je vous interdis de les voir, de leur parler, de demeurer là et de vous en occuper davantage."

Véronique, qui était bavarde, commença à défilier un chapelet d'exclamations, de questions, d'exhortations. Son maître eut bientôt fait de la rappeler au silence et de la remettre à sa place. Les trois soeurs durent réintégrer le logis, et deux garçons meuniers enlevèrent aussitôt Pierre et Jean comme deux sacs de farine. Ni durant ni après ce dialogue de famille, les aéronautes n'avaient donné signe de vie. Sur les deux lits de la grande chambre ils n'en avaient pas donné plus et, déjà, toute la meunerie sur le toit travaillait à débayer, à ajuster, à rapiécer. Dans le Belge, il y a de la fourmi.

Jean et Pierre, étendus sur le dos, restaient inanimés, à croire qu'ils faisaient les morts, comme l'avait insinué le gros bougon de père. Mais Véronique employa, pour les tirer de leur évanouisse-

ment, un arsenal de pots à l'eau et de flacons d'odeurs. L'eau, les extraits, les sels, le vinaigre des quatre voleurs, tout y passa.

Les deux frères finirent par se rendre à des inondations et des aspersiones si répétées, si aromatiques, si convaincantes. Pendant ce temps, les trois soeurs, derrière la porte, écoutaient, l'oreille contre le battant, ou regardaient par la serrure. C'est mal évidemment; mais la pitié les excuse.

Enfin, Pierre et Jean avaient repris leurs sens, ouvert les yeux et recouvert la parole.

—Pierre? appela Jean. As-tu quelque chose de rompu ou de détraqué?

—Non, mon cher frère. Et toi?

—Je ne crois pas.

—Nous sommes alors bien vivants?

—Il paraît."

Ils aperçurent alors la servante qui joignait les mains, mais n'entendirent pas les gros soupirs de satisfaction qu'on étouffait derrière la porte.

"Décidément, murmura Jean, j'aimais mieux le dogre et les morues.

—Et savoir ce qui subsiste de mon orthoptère!" laissa mélancoliquement échapper Pierre.

Véronique considéra les deux jeunes gens avec épouvante. Bien sûr, ils avaient le délire! "Ils ont perdu l'esprit, hélas!" chuchota-t-on derrière la porte.

"Dans quel état sont mes projets, mon propulseur, mes ailes? continua l'aéronaute avec un découragement navrant.

—Et, moi, mes pauvres membres? J'ai d'abord les bras tout bleus. Etre bleu dans une maison où il y a trois demoiselles!—Oh! les côtes!

—As-tu eu le temps de t'apercevoir, comme moi, qu'elles sont ravissantes.—

Oh! les reins!"

Les trois soeurs prêtèrent une oreille plus attentive et retirèrent leur souffle.

"Oui; mais je n'ai eu que le temps, dit Jean. Il y a même une brune que...

—Chut! lança Véronique.

—Moi, je préfère la blonde qui..."

Un second "chut!" de Véronique, interrompit Pierre.

"Alors, notre frère Etienne opterait pour la châtaine, certainement, si... Aïe!"

La châtaine, la blonde et la brune ne crurent pas utile d'en entendre davantage et elles décampèrent, rouges comme trois petits coquelicots. Bien leur avait pris de fuir, car le père montait l'escalier, et, avant d'avoir pu interroger le gros homme, aux sourcils hargneux, au front orageux. "Cela va donc mieux, mes gaillards! débuta-t-il avec la ronflante brusquerie d'une trombe. Et vous voilà revenus à la vie. Bien! car il ne faut pas, lorsqu'on a fait du dégât chez le voisin...

— Comment, Monsieur! interrompit Jean; ce n'est donc point par compassion pure que vous nous avez recueillis!...

—Compassion pure! interrompit le monsieur à son tour. Non, ma foi! Vous possédez un ballon; vous devez donc avoir quelque part des meubles, des immeubles, une famille, une fortune, des rentes, des titres, des bijoux, de l'argenterie...

—Peuh! fit Pierre.

—Vous êtes donc commissaire-priseur? lança ironiquement Jean. Je vous croyais meunier à vent.

—Est-ce que vous vous moqueriez de moi? exclama le gros homme. Quand on casse, on paie, et voilà! Commissaire-priseur?... Meunier?... Je suis gentilhomme, Messieurs!

—Qui ne l'est peu ou prou par le temps qui court? continua Jean.

—Où, gentilhomme et gentilhomme français, quoique depuis vingt ans j'habite les environs d'Ostende.

—Oh! Français! releva Jean avec un sourire, un ton et un geste de doute. Seriez-vous si désobligeant, si intéressé, si...? Allons donc!

—Comment allons donc! Je vous le prouverai, papiers en main.

—Hé bien! nous aussi, nous sommes gentilshommes français; là! intervint Pierre que la perspective de payer le toit agaçait.

—Ces braves messieurs parlaient de morues, savez-vous?" glissa Véronique qui crut devoir faire cette révélation.

Le maître fut reconnaissant à sa domestique de lui fournir un élément dans le débat.

"Gentilhomme? releva-t-il alors en haussant les épaules. Un ballon!... Des morues!

"Tu peux aller à tes affaires, Véronique."

Véronique alla à ses affaires.

"Monsieur, répondit Pierre horriblement vexé, le ballon n'a rien qui déshonore, et la morue est respectable. Oui, Monsieur, nous sommes de vrais gentilshommes et je vous le prouverai à mon tour, non pièces en mains, mais gants en mains."

Et Pierre, se soulevant, plongeait fiévreusement les doigts dans la poche de son pantalon d'où il retira les fameux gants verts, écussonnés d'or.

A cette vue, le gros homme devint subitement écarlate et placide. Il se troubla, baïbutia, se confondit aussitôt en excuses, mit toute sa maison, ses garçons et lui, à la disposition des deux frères, s'enquérant de plus si leurs lits étaient bons, s'ils avaient faim, et coetera, et pêle-mê-

le; il finit par sortir, confus et confondu.

"Hein! jeta triomphalement à Jean son frère Pierre. As-tu vu l'effet foudroyant produit par nos armoiries sur ce meunier? car enfin on est meunier avec trois moulins à vent. Ai-jé assez bien fait de les emporter du château? Jugez-en, et quel malheur pour nous s'ils étaient restés dans le ventre de ta morue!

—En effet, le pauvre homme en a été littéralement terrassé! répondit Jean dans un éclat de rire. C'est singulier. Peut-être la fée familiale, la fée Marjolaine, les a-t-elle enchantés!"

On frappa discrètement et Véronique reparut, respectueuse, obséquieuse, sous l'inspiration de nouveaux ordres évidemment. Elle commença à bavarder, ce qui — par opposition, — remémora aux deux frères le mutisme de Blanchard. En fin de compte, Véronique venait s'informer de ces messieurs, s'ils se lèveraient ou s'ils désiraient être servis dans leurs lits; s'ils préféreraient, au contraire descendre pour dîner? et elle ajoutait qu'on lui avait commandé des choses succulentes et que son maître montait de la cave ses vins de gala.

Pierre jeta à son frère un nouveau regard de triomphe, en agitant les gants verts qu'il était en train de reposer avec une lente et noble majesté.

"Nous sommes heureux, Véronique, — puisqu'on vous appelle Véronique, — de voir votre maître revenu pour nous à de meilleurs sentiments. Rapportez-lui que nous en sommes flattés, touchés, reconnaissants, et que nous descendrons."

Soudain, une petite voix aimable et douce s'éleva derrière la porte, la voix de l'une des trois soeurs. Était-ce la brune, la blonde, ou la châtaine!

"Père envoie à ces messieurs des ves-

tons, des gilets et tout. S'ils sont trop longs, trop larges et peu élégants, il s'en excuse; je les dépose là, sur la banquette du palier, où Véronique peut les prendre."

Et l'on entendit de menus pas pressés qui s'éloignaient. Devaient-ils être petits les pieds de la châtaine, de la blonde ou de la brune! Véronique alla prendre les vêtements; puis se retira après avoir montré le cabinet de toilette, et dit qu'on servirait quand ces messieurs le voudraient. Ils n'avaient qu'à sonner.

"Hein! recommença Pierre. Quel chapitre à écrire: "De l'influence de la noblesse française sur l'apprivoisement des ours belges!" Et Pierre rit de tout son coeur, en se levant,—non sans toutefois pousser quelques "aïe!" Car il était moulu comme un simple manant, tout de même.

"Si la vie n'est pas rose, elle a bien quelque bleu..."

—Comme les nôtres! Aïe! interrompit Pierre. Revêtons les dépouilles de notre vaincu. Elles sont un peu avantageuses, en effet, mais propres. Sachons être à la hauteur des circonstances.

—Les hauteurs, c'est ton affaire."

Jean et Pierre, après avoir largement usé du cabinet de toilette, se parfumèrent, s'introduisirent dans les gilets, les vestons et tout, puis sonnèrent.

"As-tu faim, Pierre!

—Je mangerais mon orthoptère. Et toi, Jean?

—Moi, je dévorerais mon dogre."

Véronique avait répondu au coup de sonnette et elle précéda les deux hôtes jusqu'à la salle à manger, où les attendaient le père et ses trois filles. Toujours pas de mère. Elle devait être absente ou morte. Les trois soeurs s'étaient mises en frais de toilette. Timides, muettes, toute-

fois le nez à l'évent et les yeux en l'air. Vrai, elles étaient charmantes: la brune plus que la blonde, la blonde plus que la brune, et la châtaine autant que les deux autres. Elles se sentaient interdites devant ce couple de jeunes étrangers aux culottes un peu longues et aux vestons trop larges, mais fort bien de leur personne.

Le père, lui, était rayonnant. Il reportait complaisamment les yeux de ses trois filles aux deux jeunes gens, si bien que Jean se dit: "C'est peut-être là un finaud de père en quête de maris et qui saute sur deux épouseurs tombés du ciel, et c'est deux fois le cas des frères de la Marjolaine? Merci!"

Oui, il rayonnait, le père, aussi paternel et empressé maintenant qu'il avait été brutal et rogue, il y a deux heures. Quelle métamorphose! Les trois demoiselles, elles-mêmes, ne reconnaissaient plus l'auteur de leurs jours. Hum! songea Pierre, ce changement à vue me déplaît et ne m'annonce rien de bon. Avons-nous affaire à Cartouche ou à Harpagon? Nous croit-il riches et complotte-t-il de nous couper la bourse ou de nous compter triple la coiffe de son cottage?"

En attendant, on se salua des deux parts avec des sourires et des grâces réciproques.

"Mes jeunes amis, commença le gros homme en arrondissant le dos et leur tendant la main, soyez les bienvenus sous mon toit (qu'entre parenthèse ils avaient démantibulé). Chez moi vous êtes chez vous.

—Comment! malgré le dégât et les dommages-intérêts? ne put s'empêcher de répondre Jean.

—Oublions l'accident, et une maussaderie, mes chers enfants. (Il les traitait

de "ses chers enfants"! Je bénis, au contraire, le Ciel."

Il bénissait le Ciel à présent. C'était à n'y rien comprendre. Et les deux ballonniers et les trois demoiselles s'entre-regardaient ahuris.

"Puisque vous voilà si aimable pour nous, Monsieur, pour nous qui nous sommes présentés chez vous aussi brusquement, aussi incongrument, aussi brutalement, par les combles, devez-vous encore savoir qui vous avez reçus. Je m'appelle Jean; voici mon frère cadet, Pierre, et il reste au château de la famille un frère plus jeune, Etienne, enfin notre père, le chevalier. Nous sommes Français, Stéphanois, et notre nom est: de la Marjolaine.

—Quoi! comme nous? exclama la brune qui faillit choir de surprise.

—Tiens! comme nous? ponctua la blonde d'un geste charmant.

—Oh! comme nous, comme nous!" répéta la châtaine en battant des mains.

Le père n'en laissa pas dire davantage et il tomba carrément dans les bras de ses neveux. Oui, le blason sur les gants verts lui avait tout révélé. Il les connaissait, ces gants-là, lui aussi. Et voilà pourquoi son subit radoucissement, sa sortie confuse, et sa singulière métamorphose.

"Je suis votre oncle! éclata-t-il entre deux baisers retentissants appliqués l'un à droite, l'autre à gauche.

—Hein! Vous êtes notre oncle? interjectèrent en duo Pierre et Jean. Mais, alors, alors, ce sont... là... nos cousines?

—Parfaitement."

Les deux cousins, sur cet adverbe, se précipitèrent à la fois, lèvres tendues, vers la brune, la blonde et la châtaine, qui y passèrent. Ils auraient même, dans leur joie, embrassé jusqu'à Véronique. Ravis,

les petits coquelicots rouges étaient devenus soudain trois flambantes pivoinés. C'était donc là le frère de leur père, "le la Marjolaine, parti depuis vingt ans, pour les Pays-Bas, croyait-on? —Oui bien. Il s'était arrêté en chemin, près d'Ostende, où il avait épousé une orpheline belge propriétaire de ce petit cottage et terres attenantes.

Mme de la Marjolaine mourut trop tôt, laissant à son mari trois filles en bas-âge avec la vieille et babillarde Véronique. Tout cela fut révélé par l'oncle en quelques tours de langue et Jean et Pierre surent encore presque aussitôt que la cousine brune s'appelait Jeanne; la cousine blonde, Pierrette; la cousine châtaine, Stéphanie, comme les trois cousins: Jean, Pierre, Etienne. Rien que de très naturel. Les trois neveux étaient déjà nés au départ de l'oncle, qui avait ainsi baptisé ses filles en souvenir de la famille et du pays natal.

On se mit joyeusement à table. Parmi les choses succulentes commandées à Véronique se trouvaient des crabes sur le point de muer qu'on avait fait mourir dans du lait pour adoucir leur chair, ainsi que cela se pratique chez le pape et les cardinaux. Quant aux vins de gala, ils étaient français, c'est tout dire. L'oncle acheva de conter son histoire. En somme, il n'était pas très riche; et, comme pour trois filles, il fallait trois dots, il s'était imaginé de faire construire les trois moulins à vent. Chacune avait donc le sien. L'un moulait du seigle; l'autre, du froment; le troisième des légumes secs. Depuis quinze ans, leur produit se capitalisait au profit des trois soeurs et ils étaient gouvernés par un vieux meunier qui avait des rides du haut en bas de la figure, des rides pleines de farines de toute sorte.

L'oncle, pendant le repas, dit trois choses fort sensées :

“J'étais dans le pays du travail et des moulins à vent! Je me suis fait meunier.”

“Si j'ai de la farine sur mes armoiries, je n'en suis pas moins de la Marjolaine.”

“Du reste, mes neveux, — qu'on soit meunier, aérostatier ou pêcheur de morues, — on porte son coeur comme un blason, et tout est là.”

Il faut ajouter que Jean et Pierre avaient eu le temps, entre le premier service et le second, de raconter leurs aventures personnelles. Quand on se leva de table, cousines et cousins semblaient se connaître depuis qu'ils étaient au monde, et Jean disait galamment à Jeanne qu'elle était brune parce qu'elle était reine et maîtresse du moulin au seigle. Pierre crut qu'il était poli d'assurer à Pierrette que, son moulin moulant du froment, elle ne pouvait être que blanche et blonde. Et comme Stéphanie semblait jalouse :

“Notre plus jeune frère, risqua Jean, trouvera adorables, je vous assure, la farine bise et vos cheveux.”

CHAPITRE IX

Comment l'on devient riche et comment

l'on est heureux

Pendant les odyssées de Jean et de Pierre de la Marjolaine, qu'avait fait Etienne, le troisième frère? Oui, qu'avait-il fait et que faisait-il? Rien en apparence. Il avait refusé, on le sait, de quitter le vieux château. Il avait renoncé à exploiter sa part d'héritage, la terre, ou du moins d'aller lui demander ailleurs ce

qu'elle lui offrait au bord de la Loire. Il y trouvait, en effet, des sentiers et, pour flâner, de l'herbe pour s'étendre, songer et dormir. Dormir surtout, — depuis le départ de ses frères, — le singulier garçon, tout le long du jour, n'avait pas fait autre chose.

C'est qu'en réalité il dormait très peu la nuit, si même il dormait.

Que diable, en effet, l'obligeait à sortir subrepticement du château, tout le monde couché, et à s'en aller, mystérieusement, dans la grotte de la fée Marjolaine, où, grâce aux broussailles et à la superstition, personne n'entrait jamais? il se glissait sous la roche pour n'en ressortir qu'à l'aube. Ni le chevalier ni Blanchard ne l'avaient jamais surpris et, croyait-il, ne se doutaient même point de ses escapades nocturnes. Hum! Blanchard voyait beaucoup, s'il ne causait guère: “Jamais tel paresseux,” tempêtait le chevalier.

Le vieux et silencieux Blanchard répondait, par l'extrémité de l'index posé sur ses lèvres, que le pauvre garçon était mou, c'est vrai! Il faisait plusieurs fois et avec le pouce un signe de croix devant sa bouche en branlant la tête, pour signifier encore que les sermons seraient inutiles. Puis il s'empressait d'agiter la main, ajoutant ainsi qu'il en serait comme si l'on chantait.

“Cependant, Etienne, éclata enfin le père un jour, je ne puis continuer à nourrir ta fainéantise tandis que tes frères... Hélas! tes pauvres frères! Tes malheureux frères! car nous n'en avons aucune nouvelle. Que seront-ils devenus?”

— Qui sait? répondit Etienne; et, précisément, pourquoi vouloir vous priver du seul fils qui vous restera peut-être, et en qui réside le dernier espoir et la postérité des la Marjolaine?

—Me résoudre à croire Jean et Pierre perdus à tout jamais? Non, j'aurais trop à me reprocher. Ma conscience est parfois assez bourrelée. S'il leur était survenu quelque accident? S'ils étaient morts de misère?

—Bah! mon père. Ne craignez rien. Ils sont jeunes, robustes, intelligents, actifs, laborieux...

—Mais, toi, toi, pourquoi n'es-tu pas, aussi, actif et laborieux?

—Oh! moi, c'est différent. Ils étaient ambitieux avec cela, et je ne le suis point du tout. Si la fortune doit venir, que la fée de la famille s'en charge. Elle serait bien coupable d'abandonner un de la Marjolaine!"

Avec cela, ce cher Etienne croyait avoir tout dit. Le chevalier, désarçonné, découragé, se contentait, au fond de son vaste fauteuil, de lever les yeux vers le ciel, et c'est alors qu'il regrettait ses deux autres fils, qu'il faisait des "mea culpa", et redoublait de "confiteor". Où les prendre? à qui écrire? Et le moyen de courir à leur recherche en mer ou en l'air, si tant est qu'ils y fussent allés! Le pauvre vieillard en était arrivé à de poignantes désolations, quand, un matin, certain étranger frappa à la porte du château, l'un aussi délabré que l'autre, c'est-à-dire à peu près complètement tous deux.

Que voulait-il? que demandait-il? une aumône sans doute? Non, M. de la Marjolaine. Lequel? le père ou le fils?

"Le fils!"

Etienne, appelé, se présenta.

"Ce n'est pas vous, M. de la Marjolaine?"

—Si; mais encore?

—C'est que j'en ai connu deux: le premier, en dogre, le second, en ballon.

—Quoi! vous auriez connu Jean et Pierre?

—Oui. Dans tous les cas, puisqu'ils ne sont pas ici, c'est qu'ils sont morts.

—Ne dites donc pas de bêtises. Attendez, on va chercher mon père, monsieur le chevalier, et vous nous raconterez tout ce que vous savez.

—Cornebief! Ce serait dommage tout de même."

A ce juron, vous avez reconnu l'étranger. Le chevalier hâta ses vieilles jambes et rejoignit Florent Maës à la cuisine, où on l'avait installé devant une croûte de fromage, un quignon de pain et un fond de bouteille. Ce n'était pas brillant, hélas!

Le chevalier s'assit. Il interrogea, questionna, s'informa. Le Hollandais conta longuement, afin de manger et de boire son souf, car il semblait en proie à une faim de naufragé. "Conclusion: lui, avait eu la bonne chance d'être aperçu et recueilli dans sa barquette par un pêcheur du Dogger-Bank." Le malheureux père faillit mourir de douleur, cet animal de Maës ayant ajouté, comme il l'avait fait avec Etienne: "S'ils ne sont pas revenus, c'est qu'ils sont morts!"

"Bah! disait toujours Etienne, et vous ne comptez donc pour rien la fée Marjolaine, père? Ce n'est pas possible.

—Pas possible! pas possible! répliquait et répétait le chevalier. Tu le prends doucement. Ce n'est pas toi qui aurais ainsi exposé ta vie pour te tirer d'affaire!"

Le chevalier soupira, et leva une fois de plus les yeux vers le ciel.

On garda à coucher l'ex-capitaine. Le malheureux n'eût, du reste, su où giter. Ensuite, il pourrait parler encore de Jean, puisqu'il avait vécu et lutté cinq ans avec lui! Il en parla donc tout le

soir: "Et ce qu'il était ingénieux, le patron de "la Marjolaine", disait-il! comme un singe des Indes qui, pour pêcher les crabes, insinue sa queue dans des fentes de rocher.

"Et cela ne lui a pourtant servi à rien d'avoir tant d'esprit, poursuivait maître Maës. Chavirer et tout perdre. Je m'étais assez recommandé pourtant au patron des marins bretons, saint Brandon d'Irlande, qui avait fait une traversée si mouvementée sur l'Atlantique et des miracles si extraordinaires!" Florant Maës n'avait pas toutefois la mine d'un homme qui invoque saint Brandon ni quelque saint que ce soit.

La nuit venue, les trois lumières habituelles du château s'éteignirent dans son énorme masse noire. Le chevalier s'était enfin assoupi; Blanchard dormait; le Hollandais ronflait. Seul, Etienne veillait, car il n'était ni dans son lit ni même dans sa chambre. Comme à l'ordinaire, par une petite porte bien soigneusement huilée, il était sorti du château et s'était perdu dans le parc. Aucun bruit dehors que le murmure des feuillées à la brise et le bruissement de la Loire, là-bas.

Il pouvait bien déjà être onze heures, heure que ni horloge, ni pendule n'avait sonnée à la Marjolaine, car tous les cadrans détraqués ne marquaient plus rien depuis des années. Il était donc onze heures tout de même, quand, dans les ténèbres et les silences de la nuit, un roulement se fit entendre. C'était comme un orage sourd en route vers le château de La Marjolaine, un orage de voitures, qui tout à coup, s'arrêta devant la maîtresse porte. La maîtresse porte, fermée d'un vaste double battant verroulé que constellaient des clous rouillés, avait conservé son antique heurtoir, une salamandre de fer prise par

la queue et qui, la tête en bas, frappait de la mâchoire sur une rondelle.

Ce fantastique heurtoir retentit soudain, réveillant des échos partout, et à l'extérieur et à l'intérieur. On eût dit les marteaux d'invisibles forgerons se répondant à travers la nuit. Mais les coups précipités et vigoureux de la salamandre n'éveillaient personne dans la vaste ruine morte. Alors, une grand vacrame de voix, de rires, de fouets, d'appels, se mêla aux insistances nouvelles et réitérées de la Salamandre.

Enfin, on entendit un craquement de châssis, puis, une voix robuste cria dans l'obscurité, semblant sortir d'une barbacane:

"Qui va là?" C'était le verbe impératif et la basse profonde du chevalier de la Marjolaine. Un contralto joyeux répondit d'en bas: "L'Eau et l'Air, père." Une exclamation partit de la barbacane: "Mes enfants!"

Le chevalier, sans perdre une minute à chausser et endosser n'importe quoi, sans prendre le temps d'allumer le moindre rat de cave, descendait à tâtons le grand colimaçon qui desservait la mesure seigneuriale. Bientôt un grincement de clef, le gémissement d'un panneau,—et un fantôme blanc apparut vaguement dans les ténèbres.

Devant lui, sept ou huit ombres d'hommes, de femmes, se mouvaient autour d'une énorme voiture qui offrait la silhouette d'une roulotte de saltimbanques. Heureusement, pour lui comme pour tous, le chevalier était descendu sans lumière et le ciel était sans lune! Il n'eut même pas le temps de cette réflexion, car il fut entouré, embrassé, étouffé d'ici, bousculé de là, par un tas de gens et il se sentait des larmes dans les yeux, des larmes dans la

gorge, au coeur, partout : "Ah ! mes chers fils, mes pauvres fils ! balbutiait-il. Vous revoici donc enfin ! Mais vous étiez partis deux et vous revenez je ne sais combien. Qu'y a-t-il ?

— Il y a, dit une bonne voix émue, qu'ils te ramènent un frère et des nièces.

— Comment ! C'est toi, cadet ?

Jamais le chevalier de la Marjolaine n'avait appelé son frère autrement.

"Oui, c'est moi. Mais, pour Dieu, rentrons ; nous nous expliquerons à l'abri, à l'aise, et à la chandelle. Marche, je connais les êtres.

— Prends garde à la rampe qui ne tient plus guère.

— Attention, Mesdemoiselles, et suivez-moi."

On monta en monôme et avec précaution. Le chevalier alla d'abord chausser ses pantoufles et endosser sa robe de chambre. Puis, il racla trois, quatre, cinq allumettes avant de pouvoir mettre le feu à la mèche d'une misérable chandelle. Le cadet avait bien deviné qu'elle en était toujours au suif dans le château de ses pères.

À la lueur terne de ce lumignon que l'humidité faisait charbonner et grésiller, on se regarda, on se reconnut. On se reconnaît toujours, quand on sait déjà qui l'on est. Le pauvre chevalier était maigre et pâle ; le cadet, au contraire, rebondi et rouge. L'un avait vécu de privations, hélas ! comme une pauvre vieille araignée dans une antique armure du moyen âge ; l'autre, d'abondance, dans ses moulins flamands, comme un gros coq en pâte.

Tout le monde s'embrassa d'abord pêle-mêle. On n'en finissait plus. Et ce fut en pleine effusion que parut le vieux Blanchard enfin réveillé et qui, comprenant à demi, gesticulait à tort et à travers. Mais

il jeta des yeux effarés sur un personnage resté dans l'ombre et en qui il flairait une ennemie, Véronique. Oui, Véronique était aussi du voyage. Les trois soeurs considéraient avec étonnement, avec curiosité, ce vieux grand monsieur qui était leur oncle. Son âge, son visage, leur en imposaient. Elles furent ensuite de l'oeil dans cette grande salle où il y avait de tout. Puis, leurs petits nez relevés se fronçaient à l'odeur du moisi de l'humidité, et de l'enferme. Chacun s'interrogeait, chacun se répondait. En quelques mots, on se fut presque tout dit, quitte à y revenir par le menu plus tard.

"Mais, je ne vois pas Etienne ? dit Jean.

— En effet, répondit le chevalier, Blanchard ? Va le prévenir. Comment n'a-t-il rien entendu ?

Blanchard jeta sur son maître un regard consterné, prit un air contrit, puis mit sous son pouce l'extrémité du doigt médium et le fit rebondir.

"Ah ! mon Dieu ! Le pauvre homme est-il muet ? murmura Véronique avec une pitié réelle. Quel malheur !

— Comment ! Il n'y est pas ? exclama le chevalier qui avait compris le signe de Blanchard. Mais, où est-il donc ?

Dans la grotte de la fée Marjolaine sans doute, crut devoir répondre en langage naturel cette fois le vieux serviteur qui, le sournois ! — et comme je le craignais, — avait surpris les habitudes nocturnes de son jeune maître.

— Dans cette grotte et à cette heure ! punctua le chevalier ahuri. Qu'y peut-il bien faire ?

Blanchard s'essuya les lèvres avec le doigt.

"Tu n'en sais rien ? C'est trop fort.

— Je descends l'y chercher, dit Pierre. Le pare n'est pas si grand.

—Nous irons tous! cria le bon oncle de la Marjolaine.

—Oui, oui, nous irons tous!” caquetèrent les trois cousines en battant des mains et en sautant de plaisir.

Voilà qui les amusait de courir, la nuit, dans un parc inconnu, de voir la grotte d'une fée, de pénétrer dans un mystère et d'y surprendre un nouveau cousin. Stéphanie surtout en mourait d'envie.

Le chevalier ne s'opposa pas à cette fantaisie. Il aurait permis tout ce que l'on eût voulu, tellement il était heureux. Ils descendirent en procession par les sentiers escarpés, précédés de Blanchard et de Véronique qui portaient deux falots, dans lesquels venaient se fondre tous les derniers bouts de chandelle du château.

Jeanne et Pierrette avaient saisi le bras de Jean et de Pierre. Stéphanie, elle, voulut marcher seule, et elle suivait les deux couples derrière le chevalier et son frère. Le cadet connaissait le parc comme la poche de sa première culotte. Il l'avait assez parcouru du haut en bas quand il était enfant! On approchait de la grotte. “La reconnais-tu, cadet?” S'il la reconnaissait? il s'y était quelquefois risqué en son jeune temps, mais pas trop loin cependant. Ce nom de Grotte de la fée Marjolaine inspirait aux trois soeurs un je ne sais quoi de très agréablement singulier et elles se sentaient un léger petit frisson dans le dos.

On était arrivé à l'entrée suffisamment défendue par des broussailles et l'on s'arrêta. Là, le chevalier et son frère exprimèrent leur stupéfaction par deux gestes; Pierre et Jean échangèrent un regard interrogateur et inquiet; les trois jeunes filles frémirent jusqu'à la pointe des cheveux; Blanchard et Véronique, eux, faillirent lâcher les falots. C'est qu'ils enten-

daient des coups sourds et réguliers retentir très loin sous terre.

“S'il est là, murmura M. de la Marjolaine d'une voix altérée, encore une fois que peut-il bien y faire et la nuit? De la sorcellerie ou de la fausse monnaie?”

Personne ne répondit—et voilà qui paraissait, à tout le monde, étrange et louche, en effet. Stéphanie avait presque peur et elle semblait désolée. Il fallait en finir cependant. Le chevalier quitta donc le bras de son frère et écarta légèrement la broussaille. Alors, de sa voix la plus retentissante, il cria: “Etienne? Etienne?”

Les coups sourds cessèrent aussitôt; l'on entendit le pas lourd d'un homme et l'on entrevit une petite lueur d'or.

Dans cette lueur au seuil de la grotte et à travers les ronces écartées, on aperçut une sorte de spectre, noir des pieds à la tête. Imaginez-vous un ramoneur qui sortirait d'une cheminée; figurez-vous un fabricant d'encre qui serait tombé dans ses cuves. C'était bien Etienne. Ni son père, ni Blanchard, ni ses frères n'en pouvaient douter. A cette apparition, des cris de frayeur et des éclats de rire partirent à la fois. Rire du côté des hommes, frayeur du côté des femmes. Mais ni femmes ni hommes ne comprenaient goutte à la couleur du jeune homme. Lui, devant cette nombreuse compagnie, avait franchi le rideau des broussailles, décontenancé, embarrassé, vexé même. Le chevalier, en quelques mots impatients et très brefs, le mit au courant de ce qu'il ignorait. Puis, il lui demanda à brûle-pourpoint quelle était cette tenue et ce qu'il perpétrait, là-dedans, à pareille heure?

“Je suis en tenue de travail, répondit-il avec un sourire. Père, vous m'avez donné la terre comme part d'héritage et j'y cherche fortune, moi aussi.

—Hein! Explique-toi?

—La terre était ici comme ailleurs, père, et voilà pourquoi je suis resté près de vous, seul et vieux. J'avais confiance en la fée Marjolaine, vous le savez, et je n'ai pas eu tort. Mais revenons au château où je vous apprendrai le reste, quand je me serai débarbouillé. Il me tarde d'embrasser mes frères, mon oncle, et mes trois cousines.

—Et c'est moi qui suis Stéphanie en grec, ou en latin, il paraît, comme vous êtes Etienne, en français, mon cousin, dit la châtaine en s'avançant avec la hardiesse d'une ingénue et simple petite Belge.

—J'en suis ravi, Stéphanie.

—Et vous me donnerez le bras à moi, puisque Jean le donne à Jeanne et Pierre à Pierrette?

—Avec plaisir, ma cousine, mais demain, lorsque je ne serai plus noir et ne vous ferai plus peur.

—Mais vous ne me faites pas peur du tout. Au contraire."

On s'empressa de remonter au château. Le chevalier, abasourdi, se demandait s'il rêvait et que diable Etienne pouvait bien avoir à démêler avec la terre, dans cette grotte? Etienne s'absenta une demi-heure. Quand il se remontra, il était aussi blanc et joli garçon que ses frères. Je ne voudrais pas parier qu'il ne revint de la Loire. Cette fois, on l'embrassa et il embrassa tout le monde, même son père. Il dut alors s'expliquer vite. Il lisait dans les regards tant de curiosité et d'impatience!

Un beau matin de flânerie et de songerie dans le parc, l'idée lui était venue d'explorer enfin cette grotte de la Fée, si bien défendue par les broussailles épineuses et par sa mauvaise réputation. Au

bout de quelques mètres, il avait cru remarquer que sa cavité était plutôt une galerie de mains d'hommes qu'une grotte naturelle. Il avait marché cinquante mètres encore et avait aperçu, dans la paroi de terre qui la fermait, quelques affreux singularités, dans lesquels il avait aussitôt reconnu des veines de charbon. Voilà qui ne l'avait point étonné, puisque tout le sous-sol du pays n'est qu'une houillère. Jadis, certainement, on avait commencé une galerie au fond de la grotte et exploité cinquante ou soixante mètres en avant. Puis on avait tout abandonné. A quelle époque? Les la Marjolaine n'en savaient eux-mêmes rien, et Etienne ne s'expliquait pas cet abandon, car les veines se révélaient superbes. Le charbon était brillant, d'un beau noir, collant au feu, dégageant beaucoup de flamme et de chaleur, résidu de végétaux gigantesques entraînés dans ce bassin par les crues torrentielles des âges primitifs et préparés par les siècles dans les profondeurs mystérieuses de la terre. Alors, le brave Etienne, en réalité plus réfléchi que les autres, s'était rappelé qu'on lui avait adjugé la terre pour sa part d'héritage, il s'était reconnu en réalité ni moins laborieux ni moins ambitieux que ses frères et, sans en parler à personne et se cachant de tous, il s'était mis à l'oeuvre.

La nuit, sournoisement, il poussa la galerie, rangeant le charbon extrait tout du long, en épaisse muraille. Il y avait déjà là une petite fortune. Il sonda, calcula, et conclut que le parc, le château, leurs terres attenantes reposaient sur une belle et bonne mine. Un trésor était donc sous leurs pieds. Pourquoi désormais courir le monde, pêcher la morue ou photographier le fond des mers, inventer, diriger et perfectionner des ballons? La fortune se trou-

vait à portée de leurs mains, la mine du diamant noir, et ce diamant-là valait mieux que l'autre. La fée était décidément une bonne fée et toujours la fée protectrice des la Marjolaine.

L'oncle répondit par une chaude poignée de main; Jean et Pierre jubilaient; les cousines dévoraient des yeux le nouveau cousin Etienne. Le chevalier se leva et alla serrer son fils contre sa poitrine. "C'est encore le plus avisé, le plus fort, et le plus pratique, songeait-il.

—C'est le plus gentil et le plus joli, pensa Stéphanie et, vrai de vrai, celui des trois qui me plaît le mieux!!

—Le charbon était donc ton idée fixe à toi, mon gaillard? lança l'oncle la Marjolaine qui l'admirait, ce neveu-là, et l'avait tutoyé tout de suite, comme il avait fait du reste avec les deux autres.

—Oui, mon oncle. Elle ne me quittait plus ni le jour ni la nuit.

—Décidément, il a encore le plus d'esprit des trois," conclut Stéphanie.

Jean et Pierre n'étaient certes pas jaloux de leur frère; loin de là. C'est égal, Jean n'en revenait pas d'avoir tant couru et tant souffert, pour n'aboutir à rien; Pierre, de son côté, enrageait qu'Etienne, sans bouger de place ni risquer sa vie, eût trouvé la fortune. Il ne craignit pas de le lui dire:

"Oui, certainement, la fortune, répondit celui-ci, et la fortune pour tous." Puis, s'adressant à son oncle, il ajouta, en souriant: "Pour les cousines aussi, dont la châtaine est fort de mon goût, cher oncle.

—Tu n'as pas tort, mon gaillard, et ton goût est sûr."

Entre nous, si la châtaine avait ses préférences, il comprenait aussi qu'elle était la seule disponible, Jean et Pierre ayant

jeté leur dévolu sur la brune et sur la blonde. Il ne fallait pas être grand clerc pour le deviner.

L'oncle narra à son frère la façon providentielle, quoique bizarre, dont Pierre et Jean étaient tombés chez lui. Pierre décrivit ensuite toutes ses expériences de navigation aérienne, avec les ailes, la barquette,—et la culbute. Jean raconta à son tour les pêches à la morue, les photographies sous-marines,—et son naufrage.

"Mais, au fait, dit tout à coup le chevalier, j'eus, ce soir même, de vos nouvelles, et quelles nouvelles! Je vous croyais morts et bien morts, allez.

—Par qui? demanda Jean, et qui diable a pu...?

—Le capitaine de ton dogre.

—Quoi! ce brave Florant Maës? Il est donc sauvé?

—Hein! Tu vois? répondit Pierre flamboyant d'orgueil.

—Mais où est-il? interrogea Jean.

—Au château où il est arrivé dans le délabrement d'un naufragé sorti affamé de son île déserte. Rien ne l'a réveillé, j'en jurerais.

—Il me tarde de le voir, de savoir... Viens-tu, Pierre?

—Si je viens? Songe qu'il est mon expérience première, vivante et convaincante."

Pierre et Jean montèrent dans la mansarde lamentable où le capitaine dormait à poings fermés. Ils eurent peine à le tirer de son insensibilité. Quand Maës, à travers ses lourdes paupières mi-closes, entrevit et reconnut vaguement les deux frères, il crut à des revenants. Mais, lorsque son nom, deux fois répété entre deux éclats de rire, lui eut prouvé qu'il avait bien devant lui, en chair et en os, son patron et l'aéronaute, il sauta à bas du lit

et se livra à des gambades inconsidérées.

La nuit était très avancée. On en eût passé le demeurant à causer, à s'étonner, sans se lasser et sans finir. Il fut convenu qu'on renverrait la suite à demain et qu'on s'irait coucher quelques heures. Le taciturne Blanchard et la bavarde Véronique firent des prodiges pour confectionner des lits, et l'on dédoubla les couchettes et l'on doubla les couchées. Les uns dormirent; les autres, non. Qu'importe! Au réveil et avec le soleil, les idées riantes dans toutes les têtes bourdonnaient, voltigeaient, étincelaient, abeilles, papillons, libellules.

On se retrouva avec bonheur. Les uns voulurent voir et les autres revoir le familial et vieux château de la Marjolaine. Quelle ruine! Quel abandon! Sur certains volets fermés et pourris depuis des années, les arbres écrasaient leurs branches; contre des portes jamais ouvertes maints arbrisseaux avaient poussé, grandi; le long des murs lézardés, les ronces se suspendaient embrouillées, comme pour condamner à jamais les volets, les portes, et retenir les pierres branlantes. De fines mousses vertes même avaient scellé les joints, étoffé les fissures. Quant aux herbes sauvages, aux giroflées, il en bouffait partout où le vent avait jeté une pincée de terre et une graine vagabonde. C'était le château de la destruction et de la désolation!

A déjeuner, on reprit les récits et les projets. On épuisa les premiers; pour les seconds, on en fit tout le long du jour et on en refit les jours suivants. Puisqu'on se retrouvait après des années de séparation, on allait à la fin vivre en famille une bonne fois. Elle est si calme, si douce, si vraie, l'existence au foyer et en commun de ceux que Dieu fit naître sous le

même toit pour s'aimer et s'aider! On n'apprécie toutefois bien ce qu'elle est et ce qu'elle vaut que lorsqu'on a dû vivre loin du pays natal et chez les indifférents. Comme au foyer patriarcal des ancêtres on se serre davantage et l'on se chérit mieux!

Voilà ce qu'éprouva tout de suite la famille de la Marjolaine,—et voici ce qu'au bout d'une semaine, on convint et arrêta:



Etienne dans la mine

Tout d'abord les trois cousins épouseraient les trois cousines: Jean, Jeanne la brune; Pierre, Pierrette la blonde; Etienne, Stéphanie la châtaine. Vous l'aviez pressenti? Du reste, ces unions semblaient écrites au Ciel, puisque les âges respectifs cadraient si bien et que les noms de baptême se ressemblaient. Les trois cou-

sins et les trois cousines étaient ravis. les deux pères, enchantés.

La fortune des futurs se composait de l'antique et solennel château de famille, tout délabré qu'il fût; de la mine de charbon, si riche, assurait Etienne; du mobilier vermoulu, estropié, râpé, comme l'avaient fait l'usage et le temps. Quant à l'argenterie des aïeux, soixante ans de misère et l'éducation des fils en avaient vu la fin. "A l'exemple de Louis XIV ruiné par les prodigalités et les malheurs, ajoutait le chevalier, je l'ai vendue et j'ai dû "me mettre en faïence", selon la pittoresque expression de notre original chroniqueur Saint-Simon."

L'avoir des fiancées et de leur père se composait du joli cottage belge et de ses trois coquets moulins à vent, avec le vaste enclos attenant et aboutissant. Par exemple, on allait tout vendre, là-bas, car la farine brune, la farine blanche et la farine bise avaient, petit à petit, produit trois dots d'une certaine importance. On habiterait tous ensemble la Marjolaine, où il y aurait désormais, grâce à la mine, beaucoup à faire et pour chacun. Les trois moulins d'Ostende seraient remplacés, ici, par une grande usine qui marcherait avec l'eau de la Loire, le vent de la montagne et le charbon de terre, trois puissantes forces industrielles qui permettraient de travailler triple et de gagner le centuple. Les trois frères resteraient ainsi et encore fidèles aux trois éléments de leur prédilection. Jean, Pierre, Etienne, se déclaraient donc très satisfaits, en attendant d'être très heureux.

On agita ensuite le sort de Florant Maës, qui, depuis son arrivée au château, s'y comportait et parlait comme s'il n'eût dû en bouger de sa vie. Jean avait eu le temps d'apprécier sa vigueur, sa fermeté,

sa fidélité, son dévouement. De plus, le pauvre diable était sans famille, sans ressources, sans feu ni lieu. Il pouvait devenir d'une très grande utilité à la mine ou à l'usine, et il ferait un excellent contre-maître. Il fut par conséquent décidé qu'on lui proposerait d'être le factotum de la Marjolaine. Il accepta avec reconnaissance et avec effusion, le tout entrelardé de "cornebief!", qu'il accentuait selon les préceptes de la plus fine rhétorique. Quitter Jean lui avait toujours, du reste, semblé invraisemblable autant qu'impossible.

"Destinée étrange et illogique tout de même! concluait-il. Je me produis l'effet de l'antique et du glorieux navire de l'explorateur Drake dont les débris finirent en simple fauteuil à l'Université d'Oxford. On me l'a conté et je l'ai retenu."

Pour Blanchard,—aucune détermination nouvelle à prendre. Il était si vieux dans la maison et il était si précieux avec son mutisme! Seulement, le chevalier, à l'avenir, lui permettrait de parler comme tout le monde cependant, mais pas autant que Véronique.

Véronique, si ancienne aussi au service du cadet de la Marjolaine, était maintenue dans ses fonctions. Elle remercia, et avec quel débordement de paroles!

"La pauvre fille! Sans nous, elle serait dépaysée partout comme une huître d'Ostende que la drague a arrachée de son parc!" dit l'oncle.

Tout était donc convenu. Il n'y avait plus qu'à se laisser vivre et à goûter le bonheur en famille.

"Et la photographie sous-marine? chuchota Pierre à Jean.

—Que d'autres plus ambitieux cherchent et trouvent! Je ne photographierai désormais, le moment venu, que nos bambins et nos bambines. Et toi? La naviga-

tion et la direction aériennes, l'orthoptère, la barquette?

—Oh! moi, je n'y songe plus et j'y renonce net. On retrouvera bien tout cela sans moi. La France est assez riche d'inventeurs. Quant à Etienne...

—Le temps est passé, interrompit Etienne en souriant, de vivre sur le flanc comme le turbot. Je vais, à mon tour, creuser dans le sein de la terre une de ces vastes cathédrales de charbon souterraines et noires, avec des nefs nombreuses, des piliers massifs, d'immenses voûtes basses, où les pies éternels des braves mineurs chanteront le saint cantique du travail."

Il s'emballait décidément, ce cher Etienne, si heureux de la joie de tous et de la fortune pour tous!

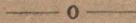
Quelques mots suffiront maintenant à terminer cette histoire: les trois cousins et les trois cousines furent mariés ensemble et à la fois au château de la Marjolaine. Quelques années après, tout le monde était riche, grâce à l'eau, à l'air et à la terre, —la Loire, le vent et la mine. L'aîné et le cadet de la Marjolaine restauraient et remeublaient le château, voyaient le noir charbon se convertir en bon or, l'avenir tourner au rose, et mangeaient fort et buvaient ferme, et dormaient bien, et se portaient à merveille, et vieillissaient sans regret.

Quant aux trois jeunes couples qui s'aimaient comme six, ainsi que dans les Contes de Fées, ils eurent,—avec "raison", à "foison", à "l'unisson,"— des "filles et des garçons".

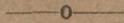




Chez les Peuples Sauvages



Fantaisies de la dernière heure

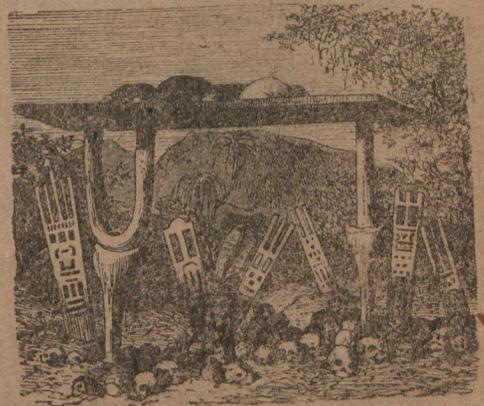


CHEZ les peuples civilisés, les diverses cérémonies mortuaires se ressemblent beaucoup, autant par la manière dont s'opère l'inhumation que par les rites qui l'accompagnent. Il n'en est pas de même chez les races sauvages ou à demi-civilisées, où les funérailles sont parfois extraordinaires et fantasques au delà de tout ce qu'on pourrait imaginer.

Elles varient d'ailleurs extrêmement d'une peuplade à une autre, même très voisines, ainsi qu'on va le voir par les exemples suivants, pris entre beaucoup d'autres et parmi les plus curieux. Il y a toutes les fantaisies possibles depuis le cas où le décédé est traité d'une manière plutôt sommaire, et celui où on lui élève un monument, soigneusement construit et décoré.

La plupart des sépultures montrent que la croyance à la survivance de l'âme est extrêmement répandue, si même elle n'est pas générale. Les sauvages ont même sur la forme et les apparences de cette âme des idées bien particulières, puisque, bien

souvent pendant des années, ils apportent aux défunts des vivres, de la boisson, des flèches pour se défendre et des pipes, toutes bourrées bien entendu, pour se distraire un peu dans l'autre monde.



Une sépulture à Haïti

Quelquefois ils ornent les tombeaux d'objets singuliers, par exemple, des crânes et des objets en bois, grossièrement sculptés, qui rappellent sans doute les vertus du défunt.

Cet article qui, au premier abord, pourrait sembler devoir être triste, sera, au contraire, comme on va le voir, très amusant—par place tout au moins. ou peu s'en faut.



Les Bagas-Forehs, qui habitent la Guinée française, ont des funérailles bien étranges; leur manière de quitter la vie n'est pas banale.

Un homme est-il mort? ses enfants, sa femme ne se lamentent pas, le sentiment qui les anime dans un pareil moment,



Momie australienne

c'est la colère de se voir abandonnés.

On installe le corps contre le mur de la case, on l'assoit sur un tronc d'arbre, on le maintient solidement sur les côtés avec des branches fourchues. Cela fait, on prévient les parents et les amis qui acourent furieux du départ de l'un des leurs.

Lorsque tout le monde est rassemblé, la femme du défunt s'avance et s'adressant à celui qui fut son mari: "Ainsi, c'est en-

tendu, tu me quittes, tu ne veux plus vivre avec moi; d'où te vient cette décision? N'ai-je pas toujours été pour toi une épouse accomplie? Ne t'ai-je pas donné autant d'enfants que tu le désirais? Ton riz et ton poisson n'étaient-ils pas cuits convenablement? As-tu quelque chose à me reprocher? Rien; alors pourquoi t'en vas-tu? Lâche, traître, tu ne partiras pas sans avoir reçu la correction qu'une pareille conduite mérite."

Alors les coups commencent à pleuvoir, jusqu'à ce que l'épouse fatiguée cède la place aux enfants qui, comme leur mère, demandent au père la raison pour laquelle il s'en va, vantent leurs qualités de fils. la soumission dont ils ont toujours fait preuve envers lui et finalement le frappent en l'injuriant.

Aux enfants, les parents et amis succèdent, accablant le malheureux décédé de reproches, de gifles et de coups de poing. Aussitôt le défilé terminé, le cadavre est étendu sur le sol, lavé à grande eau et enterré dans la case à 3 pieds de profondeur. Chaque jour, à l'heure du repas, la famille déposera sur la tombe quelques grains de riz et un peu de vin de palme dans le cas où le disparu aurait idée de venir la retrouver pour prendre sa part du repas.

L'enterrement se passe toujours ainsi. Si c'est la mère ou l'un des enfants qui meurent, les rôles sont intervertis, voilà tout.

Cette habitude d'enterrer dans les cases fait qu'à un moment donné, la place manque. Comme les Bagas-Forehs ne voudraient construire ailleurs et abandonner ainsi leurs morts, ils n'ont d'autre moyen de concilier les choses que de démolir leur habitation en renversant les murs à l'intérieur, ce qui leur fait un soubassement

sur lequel ils édifient une nouvelle demeure. Et là on continuera à enterrer pour démolir à nouveau lorsque la place fera défaut.

On peut voir ainsi des cases surélevées de 12 à 15 pieds au-dessus du sol et où l'on accède par une échelle. C'est une preuve qu'il y a cinq ou six générations de cadavres enfouies dans la hutte au sommet de laquelle la case se trouve perchée.



En Australie, les morts sont traités de bien des manières différentes, qui toutes sont vraiment curieuses.

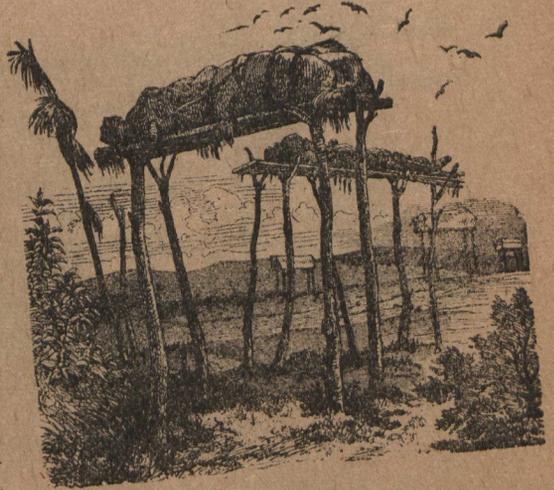
Dans certaines contrées, on enterre le cadavre debout, accroupi ou couché, en ayant soin de l'entourer d'écorce, pour qu'il ne soit pas en contact direct avec le sol. Parfois on élève un tumulus au-dessus de la fosse; d'autres fois on se contente de la recouvrir d'une faible épaisseur de terre, mais alors on la bouche avec des bâtons pour que le mort n'en puisse pas sortir. La peur des revenants est telle que, dans certaines localités, on replie les jambes du défunt et on les attache solidement au corps pour qu'il ne puisse venir tourmenter les vivants.

Dans le sud, on enlève la tête avant d'enterrer le cadavre; le crâne, dont les sutures sont bouchées par des coquilles fixées au moyen de résine, est conservé pour faire une coupe à boire ou un vase à eau. Dans un bon nombre de districts, on laisse le corps se décomposer sur un échafaudage et ce n'est que lorsque les os se séparent qu'on les recueille pour leur donner la sépulture.

On trouve aussi en Australie des momies qui ont été séchées au feu et à la fumée. Une coutume des plus singulières

est celle qui consiste à emporter les restes des morts dans toutes les pérégrinations de la tribu. On voit des mères porter pendant six mois les corps de leurs enfants, enroulés dans des morceaux d'étoffe, les poser la nuit à côté d'elles et ne les enterrer qu'au moment où ils sont réduits à l'état de squelettes.

Dans quelques régions, lorsqu'un vieux guerrier vient à mourir, on l'écorche avec soin; après s'être régala copieusement de sa chair, avoir rongé et nettoyé ses os, on les emballe dans la peau pour les prome-



Sépultures en plein air

ner, ainsi logés, pendant des années entières.



C'est aussi en faisant sécher au feu—en le boucanant—que les Canaques traitent leur chef défunt. Ils le badigeonnent ensuite de noir et de rouge et, perçant un trou au sommet de sa case, ils le hissent par cette ouverture. Après l'avoir ainsi exposé pendant quelque temps, ils le redes-

pendent dans la hutte qui, la porte fermée, devient sacrée.

Pour le commun des mortels, on enveloppe le défunt dans une natte ornée de perles et on lui met dans la main de quoi payer son passage dans l'autre monde. Puis on brûle sa case et tout ce qui lui a appartenu pendant que ses proches se lamentent, se font des brûlures aux bras et se déchirent le lobe de l'oreille. Ils laissent ensuite pousser leurs cheveux pendant trois ans sans les couper.

En Malaisie, on garde des morts un singulier souvenir.

beaucoup de temps. Les Battaks expliquent la vertu de ces bracelets en disant que, leurs chefs ayant été puissants par la parole, leurs lèvres augmentent d'autant la force des guerriers qui les portent et les rendent invincibles.

Quant au cadavre lui-même, après l'avoir soigneusement lavé, ils le mettent dans un cercueil tressé en branchages et posé sur un socle en maçonnerie.

Les Néo-Hébridais enveloppent leurs morts dans des nattes et les enterrent dans les cases, les grottes ou, en pleine campagne, dans une pirogue.



Cercueil d'un chef aux îles Marquises.

Quelquefois en effet, les lèvres des chefs morts sont coupées pour servir à la confection de bracelets de guerriers, bracelets qui ont la vertu de rendre invincibles ceux qui les portent.

La manière dont ces sauvages les fabriquent mérite une mention spéciale : à l'aide de cordes de boyaux tressées d'une longueur appropriée, ils forment une sorte de tube gros comme le pouce, pouvant devenir un cercle destiné à être porté en bracelet au-dessus du coude. Ils font d'autre part sécher les lèvres, qu'ils enfoncent ensuite dans le tube jusqu'à ce que celui-ci en soit rempli; cela demande souvent

A l'île Pentecôte, le mort est laissé dans la maison des femmes qui sont chargées d'écarter les mouches de son squelette. A Mallicolo, lorsqu'un homme meurt, la veuve doit coucher sur sa fosse jusqu'à ce qu'elle se remarie. A Santo, il n'y a pas de veuves, les femmes sont étranglées après la mort du mari.

• ❧ •

Faire avec les ossements de ses morts des objets de luxe paraît être chez nous un manque de respect. Il n'en est rien, ainsi qu'on va le voir, chez les Mincopies.

Chez ces peuplades du golfe de Bengale, les rites funéraires sont à peu près les mêmes pour les enfants et les adultes.

A la mort d'un enfant, les parents, les amis restent pendant des heures entières pleurant autour du petit corps. Puis, en signe de deuil, ils se peignent de la tête aux pieds avec une pâte d'argile olivâtre. En outre, après s'être rasé la tête, les hommes se placent au haut du front, et les femmes sur le sommet de la tête, une motte de la même pâte.

Dix-huit heures sont généralement employées à faire la toilette du mort. La mère, après avoir rasé la tête de son enfant, la peint, ainsi que le cou, les poignets et les genoux, avec de l'ocre et de l'argile blanche. Puis on ploie les membres et on les enveloppe dans de larges feuilles, maintenues par des cordelettes. Le père creuse la fosse sous le foyer même de la hutte. Quand tout est prêt, les parents disent un dernier adieu à celui qu'ils ont perdu en lui soufflant doucement deux ou trois fois sur la figure. Enfin on achève de l'envelopper de feuilles, et on le descend accroupi dans la fosse, qui est immédiatement comblée.

Au bout de trois mois environ, on y revient et l'on exhume le corps. Le père recueille les ossements, les nettoie avec soin et les divise en petits fragments propres à être disposés en colliers. Le crâne est soigneusement peint en jaune, recouvert d'une sorte de filet que décorent de petites coquilles, et la mère le suspend à son cou par une cordelette. Le père, au bout de quelques jours, porte à son tour cette espèce de relique. Les autres os servent à faire des colliers que les parents distribuent à leurs amis à titre de souvenirs.

Lorsqu'un Banyai (du sud de Zambèze)

meurt, on bat du tambour toute la nuit, sans doute dans le but d'éloigner les mauvais esprits qui tournent autour du défunt. Si le décédé est un chef, la loi est suspendue jusqu'à ce qu'il soit remplacé. Aussi durant cet interrègne les voleurs s'en donnent-ils à coeur joie : ils sont sûrs de l'impunité.



Le génie du suicide, tel que le représentent les habitants du Céleste-Empire

Chez certains Nègres du Congo les funérailles s'accompagnent de véritables réjouissances.

Quand un décès a lieu, tous les parents et les amis, toutes les connaissances du défunt se rassemblent, et les roulements de tambours, les danses, les chants, les orgies de toute espèce se prolongent plus

ou moins suivant la fortune de la famille. La grande ambition de la plupart des Nègres d'Angola est de faire à ceux qu'ils aiment des funérailles fastueuses. Si l'on demande à l'un d'eux de vendre un animal, il répond: "C'est impossible, je le garde pour le cas où mourrait un de mes amis." Il est d'usage de tuer un cochon le jour de l'enterrement et d'en jeter la tête dans la rivière la plus voisine. Si, dans cette circonstance, vous rencontrez un homme ivre, ce qui n'est pas rare en cette occasion, et que vous lui reprochiez son état, il vous répond: "Mais ma mère est morte," d'un air que prouve que cette excuse lui paraît suffisante.

Chez les Khevsoures, qui habitent certaines régions du Caucase, on n'attend pas que le moribond soit décédé pour le sortir de son habitation que, sans cela, il rendrait impure. On laisse le cadavre à la porte, sur la terre nue, revêtu de ses plus beaux habits et à côté de ses armes. Pendant trois jours les amis se lamentent sous la haute direction des femmes qui, pour ce service, reçoivent chacune un pain plat, deux livres de beurre ou du fromage et deux livres de sel.

Ce n'est que le quatrième jour qu'on porte le mort au cimetière; on lui enlève ses beaux ornements et on met à côté de lui une tartine de pain et de beurre, des pommes sauvages, des noix, un peigne et un miroir. Dans l'assistance, on remarque toujours un suivant peu banal: c'est le cheval du défunt, que l'on donne au meilleur ami du mort et auquel on adresse un discours bien senti. Pour clore la cérémonie, on se livre à un festin frugal, dans lequel chacun reçoit un petit morceau de foie de veau.



Il y aurait beaucoup à dire sur la mort chez les Chinois, lesquels passent, pour ainsi dire, toute leur vie à économiser de l'argent afin d'avoir un "bel enterrement". Chez eux, la vie d'un autre homme ne compte guère, et la sienne propre n'a pas non plus une bien grande valeur. Aussi le suicide qu'ils représentent d'ailleurs d'une manière plutôt un peu folâtre, est-il plus fréquent chez eux que partout ailleurs; il se voit à tout âge et dans toutes les classes de la société, mais il est surtout en grand honneur chez les femmes.

Le motif de suicide par vengeance ou rancune est quelquefois sérieux. Mais fréquemment aussi, sa futilité est telle que notre intelligence d'Occidentaux ne peut comprendre comment une cause, insignifiante à nos yeux, peut déterminer pareille résolution. Le Chinois est un être vindicatif. Il est, en même temps, un impulsif, cédant au premier mouvement de colère ou de mauvaise humeur. Vengeance préméditée, emportement irréfléchi amèneront au suicide pour la même raison: satisfaction d'amour-propre par l'idée qu'on pourra nuire à son semblable.

Un proverbe qui a force de loi dit: "La vie se paye par la vie", aussi comprend-on quelle mauvaise affaire a sur les bras la personne à cause de qui on se donne la mort. Quelquefois, un mendiant éconduit se venge de vous en se coupant la gorge devant votre porte; ce sont là les cas les plus heureux, car un cercueil au corps, quelque argent à la famille et de bons et sérieux pots-de-vin à la justice vous permettent de vous en tirer les mains nettes.

Il est rare que le suicide par vengeance juge des questions d'honneur. Si l'on examine bien toutes les causes de ce genre de mort on voit que, presque toujours,

la question d'argent y joue un rôle capital. Nulle part le Veau d'or n'a autant d'adorateurs qu'en Chine. Un individu a été ruiné par un autre: il va se pendre à sa porte. Deux commerçants se font une concurrence acharnée: celui qui se sent le moins fort avale de l'opium et vient mourir dans la boutique de l'adversaire. Un plaideur perd un procès; sa cause était pourtant bonne ou il le croyait. Il demande en vain la revision du jugement, qu'il ne peut obtenir. A bout de patience, il se donne la mort devant la maison de son ennemi, convaincu que son suicide amènera la revision de son procès et, par tant, la ruine de son rival.

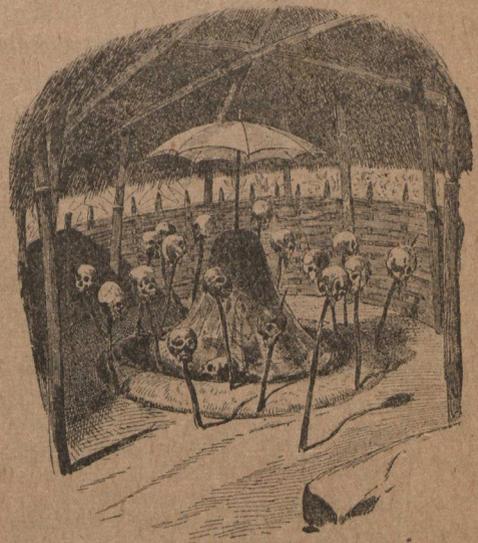
Au Japon, au contraire, l'idée de vengeance est mise de côté. Seul le courage individuel est considéré et sera d'autant plus admiré que le mode de suicide aura été plus terrible: prendre la ferme résolution de faire "hara-kiri", prévoir toutes les souffrances qui en résulteront, saisir d'une main ferme le couteau, s'ouvrir froidement le ventre et attendre calmement la mort, est le propre des héros. "Si vous voulez mourir, mourez comme un Samouraï!" Etre éminemment artiste, le Japonais cherche à faire de l'art jusque dans la mort.

La mort, chez les mendiants mongols, n'est pas d'apparence gaie.

L'aspect d'un quartier mongol est d'une malpropreté repoussante. Les immondices de toute nature encombrant les rues. Sur la place du marché stationnent de nombreuses bandes de mendiants affamés. Quelques-uns d'entre eux, surtout de vieilles femmes, y ont établi leur domicile. Il est difficile de se représenter un spectacle aussi hideux.

Parfois une pauvre mendiante âgée et infirme se couche par terre, et les habi-

tants du quartier lui font la charité de vieilles pièces de feutre dont elle se construit une sorte de tente; la malheureuse vit là, jour et nuit, enfoncée dans l'ordure, et demandant aux passants de quoi soutenir sa triste existence. Quelquefois, en hiver, pendant les tempêtes de neige, d'autres mendiants plus vigoureux l'arrachent de sa tanière pour s'y mettre à sa



Tombe d'un chef dans l'Afrique centrale

place, et l'infortunée meurt de froid au milieu de la rue. Si la mort vient la frapper dans sa cabane, les approches en sont encore plus épouvantables, car la moribonde qui a conservé sa connaissance, se voit entourée d'une troupe de chiens affamés, n'attendant que son dernier soupir pour se disputer son cadavre. Ces animaux flairent de temps en temps la figure et les mains de l'agonisante, et si un mouvement ou un soupir indiquent que la vie n'a pas encore abandonné le corps, ils vont s'asseoir à quelques pas en attendant patiemment.

Les Sakalaves (île de Madagascar) ont des moeurs funéraires bizarres, ou, du moins, avaient, car depuis la conquête par la France, ils en ont peut-être changé. S'il s'agit d'un prince, on enferme le cadavre dans une peau de boeuf et on l'expose pendant deux mois sous une tente où l'on brûle de l'encens nuit et jour. Ce n'est qu'au bout de ce temps qu'on le porte au cimetière.

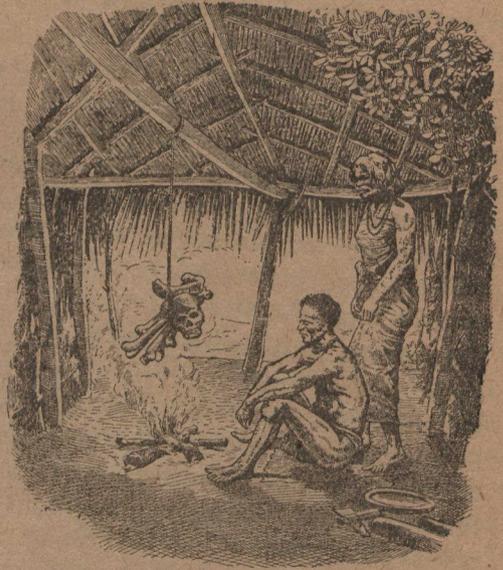
Chez les Ba-Yanzis (peuplade africaine), à la mort d'un chef, on trouve naturel de massacrer ses épouses et ses serviteurs les plus fidèles. Leurs crânes sont alors piqués autour du cône d'argile qui recouvre les restes du chef et sur lequel ont été tracés quelques dessins fantastiques. Dans la gravure que nous donnons, ces motifs ornementaux sont accompagnés d'un parapluie tout ouvert, objet qui avait peut-être abrité de la pluie quelque pimpante Parisienne et qui est devenu au Congo, comme l'est le parasol dans tout l'Extrême-Orient, un insigne de la puissance.

Dans beaucoup de pays, la mort du mari entraîne pour la ou les veuves des résultats déplorables. Plusieurs peuplades vont même jusqu'à les mettre à mort. Beaucoup aussi les considèrent comme le rebut de la société.

Ainsi, chez les Hindous, sitôt qu'une femme a perdu son époux, ses parents doivent la prendre, la dépouiller de ses vêtements et, après l'avoir accrochée par les pieds, lui raser la chevelure dans cette pénible position; puis on lui remet les vêtements les plus grossiers et elle est condamnée aux travaux les plus rudes du ménage; désormais elle ne portera plus de soie, d'or, d'argent; elle ne pourra plus manger avec ses amis; elle sera l'esclave, la servante de tous; quant à se remarier,

cela lui est sévèrement interdit, et l'homme qui serait assez audacieux pour lui offrir le mariage perdrait sa caste et encourrait la mort civile.

La veuve avait autrefois un moyen d'é-



Indigènes des îles Andaman

chapper à cette existence de torture: c'était de se sacrifier en "sutti," de se brûler vive sur le corps de son mari. mais les Anglais ont interdit ce sacrifice.

Terminons ce chapitre en signalant qu'aux îles Andaman, les ossements seuls des morts sont l'objet d'un culte. Les cadavres sont plongés dans la mer où ils sont maintenus par une corde amarrée au rivage. Les poissons ne tardent pas à les dévorer et les ossements sont recueillis par les indigènes, puis séchés lentement au-dessus d'un foyer entretenu dans la hutte du mort par les parents qui, sans doute, méditent alors sur la vanité des choses humaines.

Vanitas vanitatum et omnia vanitas!



La Fortune D'Yvon

(Conte des Rois)

—Et voilà, me dit la bonne femme qui avait eu l'obligeance de me servir de guide pendant ma rapide excursion, voilà comment il se fait qu'Yvon le Loqueteux est devenu possesseur de ces riches vergers et de ce beau domaine que vous venez d'admirer.

Comme l'heure du train était arrivée, je remerciai à la tête mon cicérone et je m'empressai de regagner la gare. En montant en wagon, je me promis bien, mon cher lecteur, de vous raconter l'histoire que je venais d'entendre au premier jour des Rois qui me laisserait un peu de loisir.

Je me rappelle aujourd'hui ma promesse et je la tiens.

Le 5 janvier 1871, les mobiles bretons, commandés par le capitaine d'Abbanville,—un fameux luron, jeune, ardent, qui ne boudait pas devant l'ennemi et qui maintes fois avait appris aux Prussiens à compter avec lui et avec ses hommes,—les mobiles bretons dis-je campés près de G..., dans la vallée de l'Epte, étaient plongés dans un accablement profond et dans un sombre découragement.

Tout, d'ailleurs, était fait pour cela : le temps était gris, extrêmement froid. Les vivres commençaient à devenir rares et le commandant avait été contraint de rationner ses hommes. Les dragons de

Guillaume, partout victorieux, ne se montraient plus qu'à de rares intervalles et ne donnaient la riposte aux assaillants qu'avec mollesse et quand ils s'y trouvaient absolument forcés.

Le soldat inocepé sentait ses souffrances. Il était démoralisé et violemment secoué par le douloureux sentiment de la nostalgie.

Il importait de réagir, et au plus vite, contre un tel état de choses, qui pouvait devenir funeste.

D'Abbanville comprit et s'en émut. Il manda ses lieutenants et leur fit part de ses pensées et de ses craintes.

On fut d'avis qu'il y avait quelque chose à faire.

Il fallait à tout prix distraire les hommes et les empêcher de songer à leurs maux.

Mais comment ?

—Eureka ! fit tout à coup le capitaine. C'est aujourd'hui le jour de l'Épiphanie ; nous fêterons les Rois. Cette célébration d'une réjouissance toute de famille sera salutaire à nos soldats.

Le conseil trouva la chose excellente mais déclara qu'il était presque impossible de la mettre à exécution.

Comment fêter et faire ripaille lorsqu'on n'a rien à se mettre sous la dent ?

— Essayons tout de même, dit d'Abbanville et il fit appeler son ordonnance.

Yvon Legoffec, surnommé le Loqueteux dans son pays, était un pauvre diable qui aimait le commandant comme un frère et qui lui était aussi dévoué que le chien est fidèle à son maître.

Orphélin, il avait été élevé par charité dans une ferme voisine et dépendant du manoir d'Abbanville.

Le comte qui avait perdu sa mère de très bonne heure, et dont le père, grand chasseur devant l'Éternel, ne s'occupait pour ainsi dire jamais, avait rencontré le Loqueteux dans ses excursions vagabondes.

Les deux enfants avaient sympathisé immédiatement. Yvon avait voué du premier abord à son jeune maître une de ces affections qui ne s'éteignent qu'avec la vie. Il s'empressait autour de lui en toute occasion et s'était fait son compagnon et son auxiliaire dans toutes les circonstances périlleuses ou difficiles.

Le capitaine lui rendait tendresse pour tendresse. Plus tard, quand Yvon fut arrivé à l'âge du mariage, d'Abbanville félicita son établissement et en fit un de ses métayers.

Le loqueteux possédait une femme qu'il chérissait. Yvonne l'avait rendu père de deux beaux enfants.

Il abandonna sans hésiter ces trésors si précieux pour suivre son maître, lorsque la guerre éclata, et que d'Abbanville prit le commandement de la compagnie de mobilisés de son arrondissement.

Tel était l'homme que le commandant fit venir :

— Yvon, lui dit-il, je veux que la compagnie fête les Rois, ce soir, et les fête dignement et solennellement. C'est toi que

je charge de pourvoir aux approvisionnements... Tu te rappelles quand tu pétrissais du pain à la ferme... tu confectionneras des gâteaux pour tout le monde.

— Mais, mon capitaine, et le beurre et la farine, et les oeufs, et tout ce qui s'en suit?...

— Je n'admets pas d'empêchement, Yvon! Prends dix hommes avec toi et en route immédiatement! Réquisitionne dans les fermes voisines tout ce qu'il te faut pour un diner succulent. Si on te refuse, exige; mais surtout ne reviens pas au camp les sacs vides.

Il n'y avait pas à répliquer, Legoffec se mit en devoir d'exécuter les ordres de son capitaine. Une heure après, la petite troupe, précédée de l'ordonnance, rentrait triomphante au campement, chargée d'un butin magnifique. Indépendamment de tout ce qu'il faisait pour faire de très appétissantes pâtisseries, Yvon avait trouvé le moyen de rapporter dix oies, cinq poulets, quantité de pommes et de noix, et quinze bouteilles de vin déterrées derrière les fagots. Deux paysans suivaient portant tour à tour sur une brouette une barrique de cidre doux.

Ce fut, parmi la compagnie, les exclamations les plus joyeuses. On avait oublié la douleur physique et morale. On était tout à la joie.

De toutes parts s'élevaient les cris de : Vive le capitaine?

— Et maintenant, vite à la besogne, Yvon, dit d'Abbanville, et surtout surpasse-toi... Ah! n'oublie pas les fèves...

— Soyez tranquille, mon capitaine!

Les choses furent faites avec cérémonie. Le couvert s'improvisa du mieux qu'on put. Les parts de gâteaux, déposées dans une grande nappe, furent successivement et pieusement tirées par le

plus jeune des soldats, après la récitation du "Benedicite", et distribuées ensuite par ordre à chacun; ni le bon Dieu, ni la bonne Vierge n'avaient été oubliés. La fête était charmante. La gaieté déliait les langues, et le cidre, et l'excellent vin, au dessert, contribuèrent à les délier davantage encore.

D'Abbanville avait été favorisé d'une fève.

Sa royauté l'avait mis en très joyeuse humeur. Il avait porté un toast plein de verve à la compagnie et, se tournant maintenant vers ses officiers, il disait :

—Mes braves camarades, je voudrais vous donner à tous un souvenir de ma royauté. Cela me serait tout particulièrement agréable dans les circonstances originales au milieu desquelles nous célébrons aujourd'hui cette solennité des Rois. Malheureusement, cela n'est guère possible. Que pourrais-je vous offrir dans ces plaines glacées? Nous sommes loin des marchands et des magasins des boulevards parisiens... Ma foi, j'essaierai pourtant de mettre à exécution mon désir. Voyons! Vous êtes quatre... Tenez, Hector, à vous cette bague, mon brave. Elle me vient de ma mère que j'ai à peine connue... Pour vous, David, mon très cher, je vous donne ce porte mine... une bagatelle, mais qui peut vous rappeler votre ami. Vous savez que je m'en sers souvent. Quant à vous, Savignac, je vous octroie cette breloque. Elle est en jade garnie d'or, et aussi de bizarre effet. Je souhaite qu'elle vous plaise... Il me reste seulement à vous offrir, mon cher Gravigny; ce cachet ancien qui porte cette devise: Tout est amour. Qu'il vous témoigne la vive amitié que j'ai pour vous. Et maintenant, messieurs, le coup de l'étrier,

et quittons la table, il est temps de songer au repos.

Mais faisant soudain attention à son ordonnance qui s'empressait de desservir, et qui, pendant tout le temps du repas, s'était tenu près de lui, attentif à ses ordres :

—Comment! reprit le commandant, je t'oubliais Yvon, mon fidèle compagnon, l'ordonnateur, le chef de ce festin de Balthazar! Vraiment, je suis inexusable... Que te donnerai-je?...

—En vérité, il ne me reste plus rien, rien du tout, continua d'Abbanville désolé, en fouillant l'une après l'autre les poches de sa vareuse et de son pantalon. Je dois pourtant m'acquitter à ton égard. Tiens! par ma foi, tu seras le mieux partagé... Passez-moi le crayon que je viens de vous donner, David...

Et déchirant une feuille de son calepin, le capitaine écrivit ce qui suit :

"Sur ce simple billet, signé de ma main, Yvon Legoffec, mon fidèle serviteur et ami, pourra à la fin de la campagne, me réclamer une somme de mille francs, qui lui sera versée immédiatement. Et si je meurs d'ici là, comme je ne me connais que des parents très éloignés, avec lesquels je n'ai entretenu peu ou point de rapports, j'institue Yvon Legoffec, mon héritier à titre universel.

"Fait au campement de G... le 5 janvier 1871, étant parfaitement sain de corps et d'esprit.

"Pierre d'Abbanville".

Le commandant lut tout haut ce qu'il venait d'écrire, et prenant un ton solennel :

—Messieurs, dit-il, vous êtes témoins que je viens d'exprimer ici toute ma volonté. J'entends qu'elle soit respectée.

Et il tendit à Yvon le feuillet qu'il plia en quatre.

—Non, non! mon capitaine, je n'accepterai jamais, disait le brave garçon.

—Prends! prends, Yvon! fit avec autorité d'Abbanville. Cela ne me tuera pas mon ami. Tu attendras longtemps encore après mon héritage, va!

Quelques minutes après, excepté les sentinelles, tout le monde était plongé dans un profond sommeil.

Mais, soudain, un coup de fusil retentit, tout près, puis deux, puis trois, puis tout un feu de peloton.

Alerte! c'est l'ennemi qui, pour nous ne savons quelle cause, fait un retour offensif.

—Soldats, s'écrie d'Abbanville, réveillé dès la première détonation, montrez-vous digne de votre passé! Vous vous ennuyiez, mes enfants, la Providence exauce vos vœux en vous envoyant de l'ouvrage. Sus à l'ennemi! En avant, pour Dieu et pour la Patrie!

Et il s'élança intrépide, à la tête de ses

hommes, et suivi de près par son fidèle Yvon.

Mais il tombe presque aussitôt, foudroyé par une balle tirée à bout portant et les cadavres s'entassent sur son corps.

L'ennemi dont les forces étaient triples, eurent vite fait d'anéantir les mobilisés bretons. Les pertes furent considérables.

Yvon avait été couché à terre d'un coup de sabre presque en même temps que son maître.

Malgré ses souffrances et la perte de ses forces, il put indiquer à un de ses compagnons l'endroit précis où gisait le capitaine, et son cadavre fut ramené et enseveli dans les lignes françaises.

Legoffée eut à subir une captivité de plusieurs mois en Allemagne. A son retour, il retrouva en bonne santé et plus aimants que jamais sa femme et ses enfants.

Et voilà comment il se fait qu'Yvon le Loqueteux est devenu possesseur de ces riches vergers, de ces plantureux herbages, de cette belle propriété que j'avais pris plaisir à visiter par une belle soirée d'automne et qui m'avaient franchement ravi.





Architectes et Constructeurs

— 0 —

LES Fourmis vivent, on le sait, en sociétés nombreuses, et édifient, la plupart, de vastes demeures désignées sous le nom de Fourmilières. Ces habitations sont remarquables par leurs grandes dimensions et l'intelligence avec laquelle elles sont construites et aménagées.

La grande majorité des Fourmis creusent leurs nids dans le sol et le surmontent d'un dôme en terre également parcouru de galeries et plus ou moins mélangé de matériaux étrangers.

Parmi celles qui, dans les bois, élèvent les monticules les plus remarquables par leur grandeur, il faut citer la Fourmi fauve. Le monticule qui, au premier coup d'oeil, ne paraît qu'un amas de matériaux confusément épars, est cependant, par sa simplicité et son organisation, une invention ingénieuse pour éloigner les eaux de la fourmilière, pour la défendre des injures de l'air, des attaques de ses ennemis, et pour ménager la chaleur du soleil, ou la conserver dans l'intérieur du nid.

L'assemblage des divers éléments dont il est composé présente toujours l'aspect d'un dôme arrondi, dont la base, souvent couverte de terre et de petits cailloux, forme une zone au-dessus de laquelle s'élève la partie supérieure du bâtiment.

Mais ce n'est encore là que la couver-

ture extérieure de la fourmilière; la portion la plus considérable en est cachée à nos yeux, et s'étend dans la terre à une profondeur plus ou moins grande.

Des avenues, ménagées soigneusement en forme d'entonnoirs assez irréguliers, conduisent du faite de la fourmilière dans l'intérieur; leur nombre dépend de sa population et de son étendue; l'ouverture en est plus ou moins large; on en trouve quelquefois une principale au sommet; souvent il y en a plusieurs à peu près égales, autour desquelles beaucoup de passages plus étroits sont placés presque dans un ordre symétrique, circulairement et jusqu'à la base du monticule.

Ces portes étaient nécessaires pour laisser un libre issue à cette multitude d'ouvrières dont leurs peuplades sont composées: non seulement leurs travaux les appellent au dehors, mais, bien différents des autres espèces qui se tiennent volontiers dans leur nid, et à l'abri du soleil, les Fourmis fauves semblent au contraire préférer vivre en plein air et ne pas craindre de faire en notre présence la plupart de leurs opérations.



Plusieurs Fourmis bâtissent en terre pure et mérite, jusqu'à un certain point

le nom de Fourmis maçonnes.

La Fourmi brune, l'une des plus petites, se fait particulièrement remarquer par la perfection de son travail. Elle a le corps d'un brun rougeâtre luisant, la tête un peu plus foncée, les antennes et les pattes plus claires, l'abdomen d'un brun



Coupe verticale montrant l'intérieur d'une fourmilière

obscur, l'écaille étroite, carrée, et faiblement échancrée; la longueur du corps est d'une ligne.

Cette Fourmi, l'une des plus industrieuses, construit son nid par étages de 4 à 5 lignes de haut, dont les cloisons n'ont pas plus d'une demi-ligne d'épaisseur, et

dont la matière est d'un grain si fin que la surface des murs intérieurs en paraît fort unie. Ces étages ne sont point horizontaux; ils suivent la pente de la fourmilière; de sorte que le supérieur recouvre tous les autres; le suivant embrasse tous ceux qui sont au-dessous de lui et ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée, qui communique avec les logements souterrains. Cependant ils ne sont pas toujours arrangés avec la même régularité, car les Fourmis ne suivent pas un plan bien fixe; il semble, au contraire, que la nature leur ait laissé une certaine latitude à cet égard, et qu'elles peuvent, selon les circonstances, le modifier à leur gré; mais quelque bizarre que puisse paraître leur maçonnerie, on reconnaît toujours qu'elle a été formée par étages concentriques.

Si l'on examine chaque étage séparément, on y voit des cavités travaillées avec soin, en forme de salle, des loges plus étroites et des galeries allongées qui leur servent de communication. Les voûtes des places les plus spacieuses sont supportées par de petites colonnes, par des murs fort minces, ou enfin par de vrais arcs-boutants. Ailleurs on voit des cases qui n'ont qu'une seule entrée; il en est dont l'orifice répond à l'étage inférieur; on peut encore y remarquer des espaces très larges percés de toutes parts et formant une sorte de carrefour où toutes les rues aboutissent.

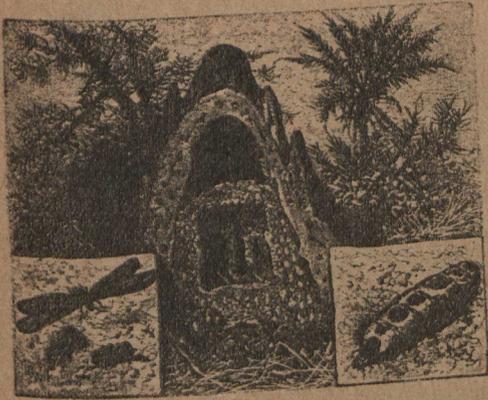
Les Fourmis ne se contentent pas d'augmenter l'élévation de leur demeure, elles creusent dans la terre des appartements plus spacieux encore, et les matériaux qu'ils en retirent sont employés, comme nous l'avons déjà dit, dans leurs constructions extérieures; ainsi l'art de ces insectes consiste à savoir exécuter à la

fois deux opérations opposées: l'une de miner, et l'autre de bâtir, et à faire servir la première à l'avantage de la seconde.



Les Termites ou Fourmis blanches sont essentiellement sociables, et vivent en colonies immenses, elles se bâtissent des demeures parfois colossales, auxquelles on donne le nom de Termitières.

Dans une même termitière, on rencontre toujours des individus très différents



Termitière ouverte pour en montrer l'intérieur. En bas à droite: Termite femelle. En bas, à gauche: Termite mâle et soldats.

les uns des autres. Il y a généralement par nid un "roi" et une "reine" dont le rôle est seulement de s'occuper de la ponte des oeufs; ils ne font absolument aucune besogne et ce sont les autres individus de la colonie qui se chargent de les nourrir.

Le roi et la reine sont pourvus d'ailes, mais finissent par les perdre. Les autres Termites de la colonie ne portent jamais d'ailes; ce sont les "ouvriers" et les "sol-

dat". Ceux-ci se reconnaissent à leurs larges têtes et à leurs longues mandibules à pointe acérée; ils ont pour mission de défendre le nid. Quant aux ouvriers, ce sont eux qui sont chargés de bâtir la maison et de l'entretenir. Dans le même nid, on trouve en outre des oeufs, des nymphes et des larves. Ces dernières paraissent aussi prendre part aux travaux du ménage.

Les diverses espèces de Termites nidifient diversement. Les uns creusent des nids entièrement souterrains, les autres s'établissent dans les troncs d'arbres plus ou moins vermoulus; d'autres fabriquent d'immenses nids en terre sur les branches des arbres ou élèvent de gigantesques tumuli sur le sol.

Ces tumuli dont la forme ressemble à celle d'une meule de foin qui aurait plusieurs pointements, sont d'une très grande dureté, au point qu'un boeuf peut passer par dessus sans les écraser. Quant à leur hauteur, elle atteint des dimensions remarquables.

Ces petits animaux, toute proportion gardée, font colossal auprès de l'homme; on ne peut même pas comparer leurs travaux ordinaires avec nos monuments les plus exceptionnels. Qu'on en juge d'après ces quelques chiffres. Les dômes d'argile triturée et maçonnée qui recouvrent leurs nids peuvent avoir jusqu'à 5 verges de hauteur. On est émerveillé de ces dimensions, égales à 1000 fois la longueur de l'ouvrier. La tour Eiffel, le monument le plus élevé dont s'enorgueillit l'industrie des hommes, ne fait que 187 fois la taille moyenne de l'artisan. Elle a 1000 pieds; mais pour atteindre l'audace du Terme, son sommet devrait être à 5,500 pieds. Il risquerait d'être souvent sous la neige, et on pourrait, du moins en été, y trouver

quelque fraîcheur.

Les Termites ne se servent, pour l'édification de leurs tourelles, que d'argile à laquelle ils donnent de la consistance avec leur salive. La pluie ne les détruit pas et un arbre peut tomber sur elles sans les endommager.

Les moeurs des Termites sont assez mal connues, parce qu'ils ne vivent guère que dans les pays chauds et dans des régions inhospitalières où leur observation est fort difficile. L'espèce la mieux connue est le Terme belliqueux que l'on rencontre depuis l'Abyssinie jusqu'à la côte orientale



Nid de Flamant.

de l'Afrique et qui se retrouve aussi sur la côte occidentale entre les mêmes degrés de latitude.

Pour voir les Termites déployer tout ce que le ciel leur a départi d'industrie, il faut visiter et démolir pièce à pièce un nid de Termites belliqueux.

Quand une colonie de ces derniers s'établit au milieu d'une plaine, on voit d'abord paraître et grandir rapidement une ou deux tourelles coniques, qui bientôt se

multiplient et atteignent jusqu'à une hauteur de cinq pieds. L'étendue du sol occupé par ces édifices provisoires annonce celle des travaux souterrains. Peu à peu le diamètre de ces tourelles augmente ; leur base s'élargit ; en peu de temps, elles se touchent et se soudent l'une à l'autre ; les vides qui les séparaient disparaissent alors promptement, et en moins d'une année le nid présente au dehors l'aspect d'un monticule irrégulièrement conique, à sommet arrondi en forme de dôme, portant sur ses flancs un nombre variable d'éminences allongées et ayant jusqu'à 5 et 6 verges de diamètre à la base, sur à peu près autant de hauteur.

Ces montagnes artificielles sont d'une solidité à toute épreuve. Pendant que leur dôme arrondi est encore accessible aux boeufs sauvages, on voit souvent la sentinelle de quelque troupeau debout sur le sommet. Smeathman, Jobson et autres voyageurs montaient habituellement sur ces Termitières pour dominer le pays, ou s'embusquaient parmi les tourelles qui les hérissent pour attendre le gibier au passage ; et cependant, comme les colonnes dont nous parlions tout à l'heure, ces monticules sont creux. Placés au centre du terrain qu'exploite chaque colonie, ils en sont pour ainsi dire la capitale, et comme nos grandes cités, ils ont leurs rues et leurs places publiques où circule sans cesse une population innombrable, leurs magasins toujours combles de provisions, les hôpitaux des enfants trouvés où les générations nouvelles s'élèvent par les soins de la communauté, et leur palais de souverains qui sont bien en réalité les pères et mères de leurs sujets.

Tous les voyageurs parlent de peuples mangeurs de Fourmis ; c'est Terme qu'il faudrait dire. On doit en effet compter

l'homme lui-même parmi les ennemis qui épient chaque année l'émigration de ces insectes dans le but de s'en nourrir. Les Indiens enfument les termitières et arrêtent au passage les individus ailés dont ils hâtent ainsi la sortie.

Moins industriels, les Africains ne recueillent que ceux qui tombent dans les eaux voisines. Les premiers pétrissent ces insectes avec de la farine et en font une sorte de pâtisserie, les seconds se bornent

à les regarder comme un aliment délicat, nourrissant et sain. Il semble même les préférer à ces fameux Vers palmistes qui, dans les Indes, figurent sur les tables les plus somptueuses comme une délicieuse friandise.



On peut aussi considérer comme constructeur, le curieux et joli échassier, le Flamant rose. Cet oiseau en effet cons-



Nids d'une Rainette du Brésil "*Hyla faber*",

à les torrifier, à peu près comme le café. Ils les mangent ainsi à pleines mains et les trouvent délicieux.

Quelle étrange que puisse sembler cette nourriture, il paraît qu'elle a son mérite, même pour des palais européens. Les voyageurs s'accordent à parler des Termites comme d'un mets agréable, et comparent leur saveur à celle d'une moëlle ou d'une crème sucrée. Smeathman les

truit son nid dans les endroits où l'eau est peu profonde.

A l'aide de ses longues pattes, comme les enfants font des châteaux de sable, il ramasse la vase en un amas conique comme un pain de sucre entremêlé de plantes aquatiques. Au sommet de ce monticule il y a une légère dépression où la femelle dépose ses oeufs. Elle les couve en s'asseyant sur son nid, les pattes un peu

fléchies. Le mâle et la femelle se relayent à tour de rôle.



Nous pouvons encore citer une fois les Batriciens,— animaux d'intelligence cependant médiocre.

Il s'agit d'une Rainette du Brésil, l'"*Hyla faber*", qui construit un véritable nid. Au moment de la reproduction elle va à l'eau et élève, à partir du fond du marais, un mur circulaire en terre d'un pied de diamètre environ. Cette construction finit par atteindre le niveau de l'eau et par le dépasser de près de 4 pouces.

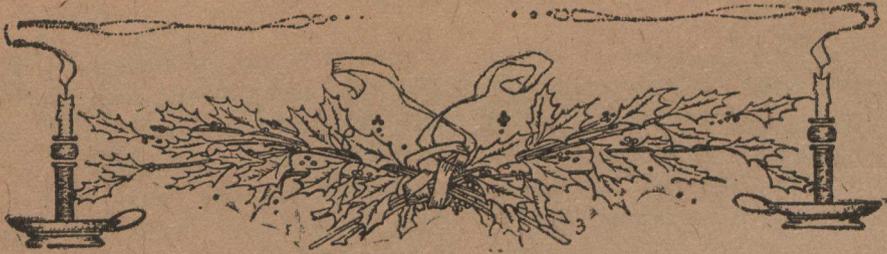
Elle ressemble à un volcan en miniature surgi du fond des eaux. L'animal en

lisse parfaitement les parois intérieures avec ses pattes de devant et sa poitrine. C'est, du reste, la femelle seule qui se livre à ce travail.

Au bout de deux nuits le nid est prêt et la ponte a lieu. On conçoit que les œufs et, plus tard, les larves sont fort bien protégés contre leurs ennemis et dans une certaine mesure contre la dessiccation éventuelle de l'étang. Les parents se tiennent d'habitude dans le voisinage du nid et semblent le surveiller.

On trouve un rudiment de cette industrie chez une Salamandre de l'Amérique du Nord, l'"*Amphiuma*", qui dépose ses œufs dans une cavité creusée dans le sol. La femelle s'enroule autour d'eux, non pour les couvrir, mais plutôt, semble-t-il, pour les protéger contre leurs ennemis.





GINEVRA

— o —

GINEVRA était fille unique. Elle était de toute beauté, avec des formes délicieuses et nobles, une tête délicate qu'encadraient des boucles blondes et capricieuses. Le rire perlait toujours sur ses petites lèvres roses et ses yeux, à l'éclat troublant, étaient toujours remplis de flammes rieuses. Nul dans l'endroit n'avait vu Ginevra pleurer. Tout événement, funeste ou non, était accueilli par le timbre sonore de son rire. Dès son enfance, elle avait été la joie et l'orgueil d'un père faible devant le joyeux minois de sa fille. Les plaisanteries de Ginevra étaient le thème favori de toutes les bouches, et quand on voulait indiquer la valeur d'une niche, on s'écriait : "Ginevra n'aurait pas mieux fait!..."

Elle a quinze ans, elle est fiancée à Francesco Doria, son camarade d'enfance. C'est avec lui qu'elle a passé ses premières heures affectueuses de la vie, heures d'amitié, d'innocence comme elle en est capable, elle, la jeune fille belle comme les madones de Boticelli. Elle n'avait jamais été si peu sérieuse que dans ces jours de préparatifs de mariage. Jamais la pauvre gouvernante n'avait si souvent froncé le sourcil, n'avait tant prêché de décorum!

Cependant, le cœur joyeux, dans le lustre de sa jeunesse, elle donna à Francesco sa main et son cœur!...

La joie est grande. C'est la salle du festin. On va s'asseoir et déjà chaque couple se place devant les plats fumants aux arômes alléchants. Soudain Francesco s'écrie :

—Et Ginevra?

L'épouse avait disparu. On s'inquiéta. Où pouvait-elle être? On envoya des valets à sa recherche. Un quart d'heure après ils revenaient, la mine sombre. Francesco s'effraya :

—Ne l'auriez-vous pas trouvée?

—Non! murmurèrent-ils.

Ce mot frappa comme un glas. Tous pressentaient un malheur. Le père ne voulut pas se laisser abattre. Il connaissait si bien le caractère de sa fille.

—Bah! ne vous inquiétez pas. Ginevra veut nous faire peur et mettre notre amour à l'épreuve. Restez là, quand elle reviendra, elle sera bien étonnée de nous voir si peu inquiets d'elle.

Il remplit son verre, le leva, mais sa main trembla.

La fièvre s'emparait de son esprit. De convive à convive la crainte se propa-

geait. Francesco, lui, restait là comme halluciné, les yeux étrangement fixés sur la porte!... Il n'y avait qu'un instant qu'elle l'avait quitté. Il la sentait impatiente à son bras. Elle riait, se détournait... Depuis lors il ne pouvait rien deviner.

Elle ne revint jamais...

Francesco, affolé, partit pour Venise. Il avait assez de la vie. Aussi, sur un champ de bataille, au milieu des canons, dans l'atmosphère de la poudre brûlée, il la jeta bien loin cette vie qu'il haïssait.

Le père vécut, lui. Qui ne l'a vu ce vieillard, le dos voûté, le regard plein de douleur, errant comme en quête de quelque chose qu'il ne pouvait trouver?

Après sa mort, la maison resta quelque temps silencieuse, puis ce furent des étrangers qui y vinrent.

Cinquante bonnes années avaient passé et tout était oublié! Un jour, on découvrit dans une galerie, parmi de vieilles

choses, un grand coffre tombant en poussière. Une jeune blonde, aux lèvres de corail, aussi étourdie que d'avait été Ginevra, eut l'idée de l'ouvrir.

Aussitôt fait que pensé. Mais il était trop vieux et il se fendit. Oh! stupeur! L'enfant recula épouvantée par un bruit d'os qui se choquent et il tomba... un squelette!

Mais mystère! Ça et là se distinguaient une perle, une émeraude, une agrafe d'or, attachant un lambeau d'étoffe. Et c'était tout... mais non, il y avait autre chose: une bague nuptiale et un petit cachet, où était gravé le nom de la mère et de la fille... Ginevra!

C'était là qu'elle avait trouvé une tombe. Elle s'était enfuie du bras de son époux pour se cacher dans ce coffre, trépidant de joie, la plus heureuse des heureuses. Mais le couvercle était retombé comme la porte d'un caveau; un verrou mis là en embuscade l'avait emprisonnée pour toujours...





Les Animaux Prevoyants



NOUS voici en plein hiver; c'est une saison particulièrement dure à ceux—et ils sont nombreux, hélas!—qui n'ont pas su épargner pour les mauvais jours.

Pour quelques-uns, il y a de la malchance, ceux-là sont à plaindre mais combien d'autres ont été imprévoyants et ne doivent se plaindre de leur misère qu'à eux-mêmes.

Ces derniers pourraient étudier avec profits les moeurs de quelques insectes et en tirer une utile leçon; ils verraient que, parmi les ordres d'ordre inférieur, il y en a qui agissent en prévision de l'avenir et savent s'assurer leur subsistance d'avance.

Les insectes qui ont la propriété de sécréter de la cire arrivent dans leurs constructions à une haute précision et à des formes géométriques paraissant avoir pour but d'économiser le plus possible cette matière dont la sécrétion les fatigue beaucoup.

Lorsque les Abeilles vivent à l'état sauvage, elles bâtissent leurs alvéoles dans un creux naturel du sol ou dans la cavité d'un tronc d'arbre vermoulu; jamais elles ne le creusent elles-mêmes, réservant tout leur temps au façonnage de la cire et à l'approvisionnement des cellules en miel.

Si l'on examine une cavité occupée par des Abeilles, on voit pendre du plafond des sortes de murailles plus ou moins parallèles les unes aux autres et laissant entre elles des intervalles d'un demi-pouce environ, des sortes de rues permettant la circulation des intéressantes bêtes industrielles.

Chaque muraille est un "gâteau" de cire dont les deux surfaces couvertes de cellules d'une régularité merveilleuse et plus ou moins remplis de miel et de pollen. Ces cellules se rejoignent par le fond au milieu du gâteau et sont un peu inclinées d'avant en arrière et inversement, de manière que le miel qu'elles contiennent ne puisse s'écouler.

En outre, les Abeilles construisent sur le bord des gâteaux un très petit nombre de vastes cellules assez régulières, en forme de dé à coudre auquel elles ressemblent en outre par leur surface portant des enfoncements.

Ces cellules sont très grandes et contiennent cent fois plus de cire que les alvéoles ordinaires. C'est à leur intérieur que se développent les "mères" ou "reines", d'où le nom de "cellules royales" qu'on leur donne.

La cire est sécrétée exclusivement par les ouvrières.

Buffon croyait que les Abeilles, travaillant toutes ensemble aux alvéoles de leurs rayons, produisaient des cavités toutes égales. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent : les cellules se font une à une, de place en place et non toutes à la fois.

Les ouvrières se rassemblent en haut de la ruche. Une d'elles, bien chargée de cire, refoule les autres, et forme, en tournant, un espace vide où l'on doit construire. Elle façonne un ruban de cire sur lequel elle étend sa large lèvre inférieure comme une truelle, de façon à incorporer à la cire la cire dont cette lèvre est chargée, à la blanchir et à la rendre glutineuse, et attache au plafond un petit bloc.

les travaillent à la fois aux cellules, et il ne devient plus possible de suivre leurs multiples opérations. Ce travail fatigue beaucoup les Abeilles ; aussi, dans les élevages artificiels, leur donne-t-on généralement des gâteaux de cire tout préparés ; les Abeilles n'ont ainsi à s'occuper que de la récolte du miel.

Les Abeilles vont lécher le nectar sur les fleurs ; il s'accumule dans leur jabot et là subit de légères modifications. Quand elles le dégorgent dans les alvéoles, c'est le "miel".—Quant au "pollen", elles le rapportent fixé à leurs pattes.—Enfin, les Abeilles récoltent sur certains arbres une matière résineuse, le propolis, qui leur



A

Reine



B

Faux-Boordon.



C

Ouvrière.

Une autre lui succède et augmente le petit tas cireux déposé par sa compagne, qui lui sert de guide et d'amorce, puis une troisième, etc.

De ces opérations résulte un bloc de cire informe, sans trace de figures de cellules, descendant verticalement de la voûte. Puis une Abeille creuse avec ses mandibules une niche cylindrique à fond arrondi à la partie supérieure de la cloison de cire, et accumule des déblais en deux cloisons verticales. Une autre la remplace, etc. Ensuite deux ouvrières, vis-à-vis l'une de l'autre, creusent ensemble sur les deux parois du gâteau futur, puis deux nouvelles en outre, puis davantage, de sorte que bientôt une centaine d'Abeil-

sert à boucher les fentes des ruches et à enduire d'un vernis imperméable les animaux qui s'introduisent dans la ruche et qu'elles mettent à mort.

Les oeufs ne sont pondus que dans un certain nombre de cellules, dites à "couverain". Les autres cellules ne servent que d'outre à miel ; c'est là que les Abeilles viennent en chercher pour se nourrir elles-mêmes ou donner à manger à leurs larves.



Au Brésil, existent des Mouches à miel sans aiguillon, auxquelles on a donné le nom de *Mélipones*. Leurs nids diffèrent

par de nombreux points de celui des autres Abeilles.

Le plus souvent ils sont placés dans les branches creuses ou le tronc de vieux arbres, les cavités des rochers; il en est qui sont attachés au haut des arbres, librement et sans couverture, d'autres au contraire sont perforés sous terre ou entre les racines des arbres.

Enfin, presque sans exception, l'entrée de l'habitation est fort petite et gardée par une ou plusieurs vigilantes sentinelles; un tunnel de cire communique aux cellules à couvain, et, de celles-ci, il faut passer par le labyrinthe de feuillettes pour arriver aux amphores à miel.

De cette façon, l'odeur suave du miel ne peut s'étaler au dehors, ce qui, dans les régions chaudes où vivent les Méliponites, attirerait des nuées d'insectes pillards.



Les Bourdons peuvent, comme les espèces précédentes, sécréter de la cire; mais ils n'en font qu'un usage assez restreint. Il est vrai que les mères n'ont pas seulement à pondre, comme chez les Abeilles, mais qu'en outre il faut qu'en même temps qu'elles construisent, elles nourrissent leur progéniture.

Beaucoup d'espèces de Bourdons nichent dans les cavités du sol, naturelles ou creusées par un autre animal. Elles se contentent de les aménager à leur usage et surtout de les nettoyer. Les mères récoltent du pollen et du miel et, en mélangeant ces deux substances, font des sortes de boules dans lesquelles elles pondent leurs oeufs, chacun dans un petit trou qu'elles creusent.

En outre, les Bourdons construisent en cire des outres qu'ils remplissent de miel pur; ces outres sont assez grossières et leur contenu sert de réserve de nourriture.

Le Bourdon des mousses est un insecte assez commun, et dont les moeurs intéressantes peuvent être facilement vérifiées. On se procure les nids construits par cet insecte au moment des moissons. Les faucheurs les mettent à jour et les connais-



Portion d'un gâteau d'abeilles montrant les trois sortes d'alvéoles.

sent bien; il suffit de leur en demander pour qu'ils vous en récoltent une centaine.

On peut retourner ces nids sans crainte, car les Bourdons ne cherchent généralement pas à piquer et continuent même leur travail. Rien n'est plus intéressant que de voir ces insectes construire leur nid. Les Bourdons, avec leurs mandibules, coupent dans les environs du nid de petits fragments de mousse.

Généralement ils se placent en file indienne, les uns derrière les autres, et toujours la tête tournée en sens inverse du nid. Le Bourdon le plus éloigné saisit le brin de mousse avec ses mandibules et le passe à ses deux pattes antérieures. De celles-ci le brin passe aux pattes intermédiaires, puis aux pattes postérieures. A

ce moment, la mousse est saisie par le second Bourdon, qui la passe au troisième, et ainsi de suite jusqu'au nid. Là, le dernier insecte s'occupe d'emmêler, de tresser les brins de mousse que ses camarades lui ont passé: c'est l'architecte.

Jamais on ne voit les Bourdons apporter la mousse, en volant, de lieux éloignés; ils ne se servent que de la mousse environnante.

Ajoutons enfin que ceux-ci se présentent sous quatre grosseurs différentes: les plus gros sont les femelles, les autres



Nid du Bourdon des mousses.

sont les mâles et les ouvrières.

Il est intéressant de noter que toutes ces catégories travaillent, quel que soit leur sexe, fait qui ne se rencontre pas chez l'Abeille domestique.

Comme tant d'oiseaux, les Bourdons des mousses montrent un certain goût dans le choix des matériaux servant à confectionner leurs nids. "Les Bourdons, dit un observateur, montrent des instincts d'appropriation qui arrivent véri-

tablement aux lueurs de l'intelligence."

Le hasard, raconte-t-il, m'a fait découvrir un trait de leur industrie que la nature ne m'eût certainement jamais offert. J'avais recouvert un nid de Bourdons avec une cloche de verre, comme je le fais ordinairement; les bords de la cloche ne portaient pas exactement sur la table où elle était placée; il y avait même certains endroits où le plateau était si fort voilé, qu'un Bourdon aurait pu passer sur les bords de la cloche avec la plus grande facilité. Je remplis les vides avec de la toile grossière; je le fis même entrer fort avant dans la cloche, afin de la fermer plus sûrement.

La ruche était établie dans mon cabinet; un long canal vitré, adapté à la porte du nid, conduisait les Bourdons hors de la fenêtre par une ouverture que j'avais pratiquée dans le bois même de la croisée, et au moyen de ces préparatifs je pouvais observer sans risquer d'être piqué.

Je vis bientôt les Bourdons attaquer les morceaux de toile qui fermaient leur ruche; ils en arrachaient les fils les uns après les autres; ils les cardaient avec leurs mandibules, et les coupaient aussi minces que des brins de coton; ils réunissaient ensuite ces brins avec leurs jambes; ils en formaient des flocons qu'ils poussaient derrière eux, à mesure qu'ils les avaient cardés.

Plusieurs Bourdons étaient continuellement occupés à ce travail, tandis que d'autres individus de la peuplade s'occupaient à pousser avec leurs jambes ces petits morceaux de coton contre le nid même; ils travaillèrent à effiler cette toile pendant plus d'un mois; ils en entourèrent leur nid d'un tas épais au moins d'un pouce et demi en certains endroits, et qui s'éle-

vait jusqu'à la moitié de la hauteur du nid.

Quand ils eurent effilé une plus grande quantité de toile, ils en couvrirent entièrement l'enveloppe, comme ils auraient fait avec de la mousse, et même ils en firent entrer sous l'enveloppe une assez grande quantité pour fermer tous les vides qu'elle pouvait laisser entre son bord et celui du gâteau.

D'autres Bourdons déchirèrent la couverture d'un livre dont je m'étais servi pour recouvrir la boîte où je les avais lo-

gés; ils coupèrent ces lambeaux de papier en fort petits morceaux qu'ils réunirent au-dessus de l'enveloppe de leur nid. Les Bourdons savent encore tirer parti des vieilles coques tissées par leurs larves lorsqu'elles appartiennent à des gâteaux abandonnés; elles les effilent et en font une bourre ou une espèce d'ouate dont elles recouvrent leur nid en guise de mousse."

Malgré leur aspect "paresseux", les Bourdons sont de grands travailleurs.

Eternelle Energie

Chaque geste qu'on fait est un peu de la vie
 Eternellement belle en son vol vaporeux.
 Rien ne peut ralentir en sa course infinie
 L'incessante Energie au souffle vigoureux.

Sur la mer de l'espace aux rives infinies
 L'âme se rive aux corps ainsi qu'un amoureux.
 Plus forte que la mort cette âme de survie
 Aspire éternité, de lointains phosphoreux.

Ah! ce cri de vigueur des âmes oubliées
 Vivant malgré la mort dans les choses liées
 Comme l'antique cerf en la glèbe enlisé

Unis conjointement à l'âme de la Terre
 Nous comprendrons un jour les incompris mystères
 Qu'épanchent dans le Tout les âmes du passé.

ERNEST MARTEL.



AUX FUMEURS

Parce qu'il y a fort longtemps que nous avons vu se déclarer une épidémie de choléra, ce n'est pas une raison pour nous croire à jamais immunisés. Pendant la seconde moitié du dernier siècle, il n'y a pas eu moins de quatre grandes épidémies de choléra en Europe, et malgré toutes les précautions prises, les immigrants, qui nous viennent par multitudes de toutes les parties du monde, et surtout ceux venant des pays asiatiques, pourraient bien nous apporter un jour ou l'autre la contagion.

De sorte qu'il n'est pas inutile de savoir comment se combat cette terrible maladie, et encore mieux comment on s'en préserve.

Or, on ne saurait concevoir un préservatif plus accessible à tous et d'une plus facile emploi que celui que vient de découvrir le docteur Wenck, professeur à l'Institut impérial de Berlin, à la suite d'observations faites au cours de l'épidémie cholérique de Hambourg,

Ce préservatif infaillible est tout simplement le tabac.

Les expériences du docteur Wenck ont démontré que dans l'épaisseur de cigares manipulés avec de l'eau contenant un million et demi de bacilles du choléra par centimètre cube, tous les microbes périssent en vingt-quatre heures, et l'examen de cigares fabriqués à Hambourg pendant l'épidémie fit voir qu'ils étaient absolument exempts de bacilles.

La feuille du tabac n'a pas seule cette propriété de détruire les germes du choléra; mais aussi la fumée du tabac.

Le docteur Wenck a constaté que les microbes du choléra ne survivent pas à un contact variant de une demi-heure à deux heures avec de la fumée de tabacs provenant du Brésil, de Sumatra, de la Havane. La fumée du tabac tuerait d'ailleurs en cinq minutes les microbes cholé-



riques de la salive. Enfin, pas un ouvrier de la fabrique de cigares de Hambourg n'a été atteint par l'épidémie.

Le tabac canadien ne vaut peut-être pas celui de la Havane dans la confection des cigares: mais, quoique le docteur Wenck n'en ait pas fait l'essai, rien n'indique qu'il serait moins efficace en ce qui concerne l'extermination des microbes.

Voilà toutefois une découverte qui ne réjouira pas ceux qui voudraient, par une loi, empêcher les gens de fumer.



Boeuf ou Poisson

Par G. Yérapo

ON croit communément que le poisson a une valeur nutritive bien inférieure à la viande de boeuf ou aux légumes. C'est là une grosse erreur car de récentes recherches ont prouvé que le poisson était une source d'énergie équivalente au boeuf.

Un avantage même est que le poisson, tout en donnant à l'estomac la même sensation de satiété, ne le charge pas lourdement et produit moins d'acide urique que la viande.

La conséquence inévitable de ceci est qu'une personne qui se nourrit exclusivement de viande finirait par perdre la santé tandis qu'un régime mixte ou même frugal entretient les forces d'une façon rationnelle.

C'est ce que nous voyons tous les jours.

Il y a pourtant un choix important à faire dans le poisson que l'on veut consommer. Chaque espèce n'a pas la même valeur nutritive; certaines espèces contiennent une quantité de graisse bien plus considérable que d'autres.

On peut, sous ce rapport, diviser les poissons en 3 classes; ceux de la première contiennent au-dessus de 5 pour cent de corps gras et comprend le saumon, l'anguille, le hareng, le maquereau espagnol; la deuxième catégorie contient de 2 à 5 pour cent de graisse et comprend le pois-

son blanc, le maquereau ordinaire, le mullet, la dernière classe a une proportion de corps gras inférieure à 2 pour cent, ce sont la perche noire, la merluche, le carrelet, le brochet, la morue et le haddock.

Ce qui donne sa valeur à la chair du poisson comme nourriture, c'est qu'elle est "introgène" pour employer un terme chimique. Or le nitre est une substance essentielle pour maintenir l'énergie et la chaleur du corps.

Voici d'ailleurs un tableau indiquant le pourcentage de manière nutritive fournie par les différents poissons:

	pour cent
Saumon	30
Maquereau	25
Anguille	23
Flétan	21
Morue et Turbot	19
Truite et Esturgeon	18
Poisson blanc	17
Hareng	16
Perche	15
Carpe	14
Mulet	13

Ces chiffres se rapportent naturellement au poisson frais. Lorsqu'il s'agit de conserves, la valeur nutritive augmente dans de fortes proportions comme on peut le voir ci-dessous:

	pour cent
Caviar	62
Sardines	41
Maquereau salé	37
Harengs fumés	30
Saumon en conserve	29
Haddock fumé	26
Homard	22
Crabes	20
Huîtres	11



Il est intéressant maintenant de comparer ces chiffres avec ceux fournis par les aliments usuellement consommés. Nous avons alors :

	pour cent
Sucre	100
Farine	88
Bacon	81
Mouton	37
Steak	33
Poulet	27
Oeufs	25
Lait	13

On voit que le pourcentage de matière nutritive en faveur du boeuf sur le poisson n'est pas aussi grand qu'on aurait pu le supposer.

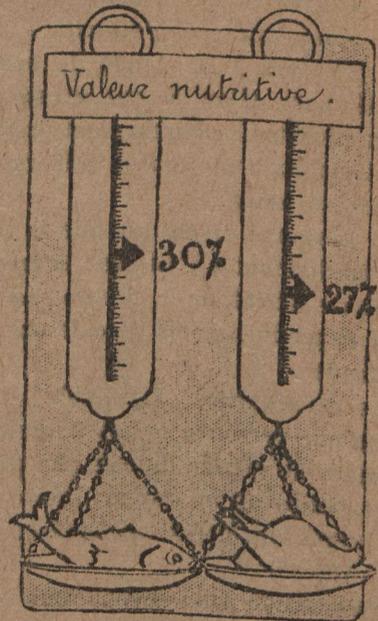
Maintenant il faut savoir ce qui profite en réalité au corps c'est ce qui se digère facilement et sous ce rapport le poisson est sans rival.

Il faut de 2 à 3 heures pour effectuer la digestion complète du poisson blanc, des huîtres, etc., c'est à peu près le temps requis pour digérer les oeufs, le lait et le pain blanc.

Le caviar demande de 3 à 4 heures comme le poulet, le steak de boeuf et le

jambon bouilli. Le hareng fumé ne se digère qu'en quatre ou cinq heures, temps nécessaire pour digérer également la langue fumée, l'oie rôtie et la soupe aux pois.

En résumé, ces chiffres indiquent nettement la valeur du poisson comme nourriture. Il est à remarquer, dans cet ordre d'idées, que ceux qui en font une grande consommation, sont rarement malades.



Dans les pêcheries, c'est la base essentielle de la nourriture et cependant le travail qu'il faut fournir est parfois bien rude. Les Japonais auxquels on ne peut désirer de grandes qualités de résistance et d'activité sont de forts mangeurs de poisson et que d'autres exemples isolés pouvons-nous avoir sous les yeux !

Conclusion : si nous voulons bien nous porter, mangeons assurément de la viande, mais accordons une large part au poisson.



La Vie Drôle

Pour les Malheureux

L local ordinaire de l'Oeuvre de la "Solidarité philanthropique". — Température de vers à soie.—Tapis épais. Fauteuils moelleux.—Par les fenêtres bien calfeutrées, on voit la neige qui tombe en rafales.

Les membres de l'Oeuvre arrivent les uns après les autres, emmitouffés de fourrures.

Premier membre, (entrant).— Cristi ! quel froid.

Deuxième membre.—Le fait est que ça pince.

Troisième membre, (larmoyant).— Et dire que par cette température sibérienne de pauvres diables...

Quatrième membre.—Sans feu...

Cinquième membre.—Sans pain...

Ensemble.—Hélas!

Premier membre.—J'en ai rencontré un en venant ici... Paletot misérable... souliers percés... vert de froid... "Pas mangé depuis deux jours," m'a-t-il dit... Quelle pitié.

Deuxième membre.—Vous lui avez donné quelques sous?

Premier membre.— Impossible!... J'avais les mains dans mes poches... Retirer mes gants par ce temps-là?... Brrr!... On gèle!... (Il se mouche avec attendrissement.) Pauvre homme!

Le président, (agitant sa sonnette).— La séance est ouverte. (Silence.)

Messieurs, l'hiver s'annonce comme devant être exceptionnellement rigoureux. Cette situation nous crée des devoirs. (Murmures d'approbation.) Ne nous laissons pas devancer par la presse, qui a l'habitude de multiplier les appels à la charité dès que le thermomètre descend



—Cristi! quel froid!

au-dessous de zéro... Les moments sont précieux!... A l'oeuvre! (Applaudissements.)

Premier membre.—Je demande la parole, Messieurs, avant de nous livrer à nos travaux, qu'il me soit permis d'être l'inrole...

terprète de l'assemblée en adressant à notre sympathique et distingué président toutes nos félicitations pour le glorieux ruban que le gouvernement vient, à l'occasion du 1er janvier, d'attacher à sa boutonnière. (Bravo!) Si jamais distinction honorifique fut amplement méritée, c'est bien celle qui vient d'être décernée à cet homme de bien, dont l'existence toute entière a été consacrée à l'amélioration du sort des classes nécessiteuses. (Triple salve d'applaudissements.)



—Je demande la parole.

Le président.—Messieurs, je suis confus... Le peu de bien qu'il m'a été donné de faire... (Bravo! bravo!) c'est grâce à votre dévoué concours que... (Hourrah!) Témoignage de la conscience... La plus douce des récompenses!... (Trépignements d'enthousiasme.)

Tous, (debout).—Vive le président!

Une voix.—La clôture!

Le président.—Pardon!... Il nous reste encore à rechercher les moyens les plus

efficaces de porter remède à l'effroyable misère engendrée par le froid.

Une voix.—Si l'on nommait une commission?

Le président.—Cela me paraît indispensable... On ne peut rien faire sans une commission.

Tous.—Oui! oui!... Aux voix!

(On procède au vote. Le président proclame les noms des commissaires élus, qui se retirent dans une pièce voisine pour délibérer. Quelques instants après, ils rentrent en séance.)

Un des commissaires.—Messieurs, votre commission a désigné un rapporteur chargé de lui fournir son rapport sur les mesures à prendre.

Le rapporteur.—Et croyez bien, messieurs, que j'apporterai la plus grande diligence à réunir les documents qui me sont nécessaires... Je sais que la misère n'attend pas et je compte être prêt...

Le président.—Pour quand?

Le rapporteur.—Comme les années précédentes... pour le 30 juin. (Assentiment unanime.)

En sortant, le président réemmitoufflé croise un brancard.

Le président, (s'informant).— Qu'est-ce?

Un passant.—Un malheureux qui vient de tomber, saisi par le froid.

Le président.—Attendez! je vais le réconforter par quelques bonnes paroles. (Il s'approche du brancard.—Avec bienveillance.) Un peu de patience, mon bon ami, on s'occupe de vous!...

Quoi! il est mort?... (amèrement.) Exténuez-vous donc à faire le bien!



L'INTELLIGENCE A L'HOMME, MAIS...

LA FORCE AUX BETES.

Celles qui ont la vie dure

La plupart des animaux sont supérieurs à l'homme quant à la puissance de leur vitalité. Il en est même chez lesquels cette résistance atteint un degré remarquable.

Il y a d'abord la catégorie de ceux qui résistent aux blessures. De ce nombre sont avant tout les tortues. On peut les décapiter sans les voir cesser de se mouvoir, et cela pendant plusieurs semaines, on les voit par exemple retirer les pattes quand on les pince. Un naturaliste ayant enlevé le cerveau à l'une d'elles, la vit se traîner pendant six mois. Cette extrême vitalité fait deviner qu'il est très difficile de tuer les tortues, et le récit suivant le montre surabondamment.

Nous nous sommes donné beaucoup de peine, raconte un autre naturaliste, pour trouver une manière quelconque de tuer les tortues que nous voulions placer dans nos collections, en les torturant le moins possible et en évitant, autant que faire se pouvait, d'endommager la peau et la carapace; mais leur vitalité déjoua tous nos efforts.

Il ne nous resta finalement qu'à scier circulairement, sur les côtés, la carapace résistante dans laquelle se réfugiait l'animal en vie, puis à déterminer la mort en lésant seulement alors les parties principales.

J'entrepris plus tard des expériences nombreuses dans le but de rechercher le procédé le plus propice pour tuer ces animaux. Je plaçai l'animal, la tête en bas, dans un seau rempli d'eau, je serrai le cou dans un lacet aussi solidement que possible; mais même après avoir été privé d'air pendant des jours, l'animal vécut encore aussi sain que précédemment; j'enfonçai une forte aiguille entre la tête et la première vertèbre cervicale, et je la remuai de côté et d'autre afin de séparer l'encéphale de la moelle: vains efforts, la tortue demeura vivante. J'essayai de l'emprisonner à l'aide d'un tube de verre effilé, j'insufflai de l'alcool dans la bouche et dans les cavités buccale et nasale. Je répétais cette manoeuvre avec une solution empoisonnée de cyanure de potassium, j'insurflai même cette redoutable liqueur dans les cavités oculaires et dans des points limités où la peau avait été dénudée; à ma grande stupéfaction, la tortue resta en vie.

La décollation, elle-même, n'atteint pas le but proposé; car, pendant des jours encore, la tête décapitée mord aux alentours, et les membres s'agitent avec le tronc, pendant un temps assez long.

Le seul moyen qui paraît efficace pour tuer une tortue sans l'ouvrir consiste à la plonger dans un mélange réfrigérant: car

ces animaux, qui d'ailleurs ont la vie si dure, sont absolument sensibles au froid.

Cette résistance à la mort se montre chez tous les reptiles; les lézards restent longtemps dans l'alcool avant de mourir et les serpents, même coupés en morceaux, continuent à frétiler, tandis que leur tête cherche à mordre.

Les insectes se montrent aussi très résistants aux blessures: décapitez une mouche et vous la verrez continuer à marcher. De même, les fourmis privées de leur abdomen, se promènent comme si rien n'était, tout en veillant aux soins de la fourmilière.

D'autres animaux sont remarquables par leur résistance à la privation d'aliments: ainsi les punaises, chacun le sait trop, peuvent rester plusieurs mois sans nourriture.

De même les grosses sangsues, dans les étangs, ne mangent que lorsque le hasard amène, dans leur voisinage, des animaux à sang chaud, des chevaux par exemple. Enfin, la résistance au manque de nourriture devient normale chez les animaux hibernants: les ours, les loirs, etc., restent pendant tout l'hiver endormis et, bien entendu, sans prendre la moindre parcelle de victuailles.

D'autres résistent à la soif. Tous les animaux du désert y sont admirablement adaptés. Il en est même qui ne boivent jamais: tant l'eau nécessaire à leur existence vient des plantes qu'ils mangent. Les tortues sont aussi remarquables sous le même rapport.

La résistance à la sécheresse atteint son maximum chez les animaux dits "reviviscents". Quand la mousse où ils vivent vient à se dessécher, ils s'engourdissent et restent ainsi pendant plusieurs années. Ils ne reviennent à la vie active

que lorsqu'on leur procure de l'humidité.

Très remarquable aussi est la résistance au froid des poissons et, en général, de tous les animaux aquatiques. Ils peuvent rester plusieurs semaines gelés dans un bloc de glace sans mourir. On en a soumis à des froids énormes sans les voir périr.

La résistance au chaud est beaucoup moins considérable: on a vu cependant



Un groupe sympathique d'animaux vus au microscope.

des cobayes résister cinq minutes à 160 et des pigeons six minutes à 160°. Mais ce sont là des limites extrêmes, du moins pour les animaux élevés en organisation.

On sait, en effet, que les microbes—que certains naturalistes font rentrer dans le régime animal—présentent parfois une grande résistance à la chaleur; il en est qui résistent de longues heures dans de l'eau en ébullition et même dans de la vapeur d'eau surchauffée.



Les Diamants Celebres

— 0 —

Le sceptre du Roi d'Angleterre et la Couronne Impériale comportent tous deux une section du diamant Cullinan, le plus gros que l'on connaisse.

Il n'est donc pas hors de propos de passer en revue quelques-uns des plus fameux diamants. A certains d'entre eux se rattachent des histoires assez curieuses, souvent dramatiques.

Aujourd'hui que les plus renommées, les plus pesantes des lourdes gemmes anciennement connues apparaissent comme des bagatelles à côté du gigantesque Cullinan de la mine Premier, il ne faut point omettre que, de l'avis d'experts, le Régent, conservé au Louvre, à Paris, n'en reste pas moins, par la pureté de son eau, la perfection de sa taille et la beauté de ses proportions, une pierre qu'aucune autre n'a encore détrônée.

Le Régent est, actuellement, estimé à 2 millions quatre cent mille dollars. Il vient de Golconde.

Son poids originel, de 410 carats, fut réduit, par la taille, à 136 carats 13-16. Acheté 120 mille dollars, il fut vendu par Pitt, au Régent, 625 mille dollars en 1702. On l'enchâssa alors dans le diadème de la couronne de France.

Volé en 1792, le Régent fut enterré dans un fossé de l'avenue des Champs-

Elysées, retrouvé, porté chez un prêteur et retiré sous le gouvernement consulaire.

Napoléon, lors de son sacre, le fit placer comme ornement sur la poignée de son épée de gala; il le mit ensuite en gage comme garantie d'emprunt chez un banquier.

Le Sancy, qui appartient aujourd'hui à l'empereur de Russie, après avoir été la propriété de nos rois, eut une existence des plus orageuses.

Originaire de l'Inde, ce diamant, d'une valeur de 400 mille dollars et qui pèse 53 carats $\frac{3}{8}$, fut acquis par Charles le Téméraire, qui le portait toujours sur lui.

Au cours de la bataille de Nancy, Charles fut tué, et un soldat suisse, en dépouillant les cadavres, s'appropriâ le Sancy, qu'il revendit "vingt sous" à un ermite. Celui-ci l'abandonna pour quelques écus à un marchand italien.

Ce n'était là que le commencement des avatars de cette pierre, qui passa successivement entre les mains du roi de Portugal, entre celles du seigneur de Sancy, grand argentier de France, sous Henri III. Désireux de posséder cette gemme, Henri III commanda à Sancy de la lui envoyer de Soleure, où Sancy séjournait alors.

Le précieux objet fut confié à un fidèle

serviteur; mais, traversant une forêt du Jura, celui-ci fut attaqué par des brigands et, avant de mourir, avala le diamant pour le dérober à ses assaillants. Le Sancy fut retrouvé dans les entrailles du malheureux.

Un des diamants les plus anciennement connus, est, sans doute, le Koh-i-noor. Son nom, en langue hindoue, signifie "Montagne de Lumière". Sa réputation serait de trois mille ans antérieure à l'ère chrétienne. Il aurait, à en croire la légende, appartenu à un roi d'Agra (Indes) de ce temps reculé. Au seizième siècle, malgré qu'il séjournât encore aux Indes, il était déjà célèbre en Europe.

Le Koh-i-noor passa tour à tour du turban des rajahs à la poignée de leurs glaives, de Golconde à Delhi, de Caboul au roi de Lahore. C'est en 1830 que les Anglais s'en emparèrent, au cours de la guerre des Indes, et l'offrirent à la Reine Victoria.

Le Koh-i-noor fut l'objet de deux tailles successives. Des 900 carats qu'il pesait d'abord, la première le réduisit à 186 carats, la seconde, à 103. Sa valeur réelle est estimé à 300 mille dollars.

Le Mogol fut volé au grand Mogol. En 1765, Tavernier le vit dans le trésor d'Aurang Zeb. Il fut volé une fois encore, puis retrouvé en Perse; il fut acheté par le pape Jules II pour figurer sur la tiare pontificale.

L'Orloff, un diamant hindou encore, fut acheté par Orloff pour Catherine II.

Avant de quitter les Indes, il figurait, dans un temple de Brahma, l'un des yeux de l'idole fameuse de Ser'ingham. Un des soldats de Dupleix résolut de s'en emparer et, pour pouvoir l'approcher, se convertit au bouddhisme.

L'iconoclaste réussit dans son entreprise criminelle, apporta le diamant à Madras et le vendit à un officier anglais pour quinze mille dollars. La gemme passa ensuite entre les mains de plusieurs propriétaires successifs, dont le prince Orloff, qui le vendit à l'impératrice moyennant \$500,000, des lettres de noblesse et 20,000 dollars de rente viagère.

Ce diamant pèse 194 carats et sa forme est celle d'un demi-oeuf.

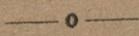
Citons, parmi les autres diamants les plus merveilleux: l'Excelsior, trouvé au Cap, en 1890, et qui est estimé à cinq millions de dollars. L'Etoile du Sud, qui fut achetée \$2,000 à un Hottentot et qui est la propriété de M. Halphen; le diamant bleu Hope; le Rajah de Matan; l'Autrichien jaune; le Florentin, qui appartient à l'empereur de Russie; le Shah; le Bragance; le Pigott; le Victoria; le Pacha d'Egypte, et le Nassack.

Il faut ajouter, pour terminer, que la valeur de ces diamants est très difficile à fixer. Nous avons seulement donné les prix d'achat à certaines époques; et ils peuvent donner lieu à des fluctuations.





UN ORGANE UTILE



DANS la constitution des êtres vivants, la nature est peu prodigue: tous les organes qu'elle crée ont, en général, une utilité bien évidente. De temps à autre cependant, on voit cette même nature se livrer à des débauches d'organes inutiles ou, tout au moins, à ce qu'il nous semble, d'une utilité bien restreinte; c'est ce qui arrive pour la queue dont tant de mammifères sont pourvus et qui, dans les neuf dixièmes des cas, ne sert à rien.

Dans un assez grand nombre de cas, toutefois, elle est très mobile et sert de "plumeau" pour chasser les mouches qui agacent les flancs de l'animal: le fait est bien connu chez les boeufs, les chevaux, les ânes, mais il est bien probable que ce n'est pas dans ce but un peu frivole que la queue, organe en somme très volumineux, a été créée.

Dans quelque cas aussi, surtout lorsqu'elle est très longue, elle paraît utile pour assurer la stabilité de l'animal; un chat auquel on a coupé la queue est manifestement inférieur à un chat pourvu de son appendice caudal, pour courir le long des gouttières ou sur le faite des toits: la queue, dans ce cas, joue le rôle du balancier que le danseur de corde incline, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour déplacer son centre de gravité.

On peut d'ailleurs remarquer que la queue est, en général, plus fournie chez les animaux grimpeurs (exemple: écureuil) que chez les espèces qui ne courent que sur le sol (exemple: lièvre).

Si, dans les cas que nous venons de citer, l'utilité de la queue n'est pas claire comme de l'eau de roche, il en est d'au-



Singe à queue prenante.

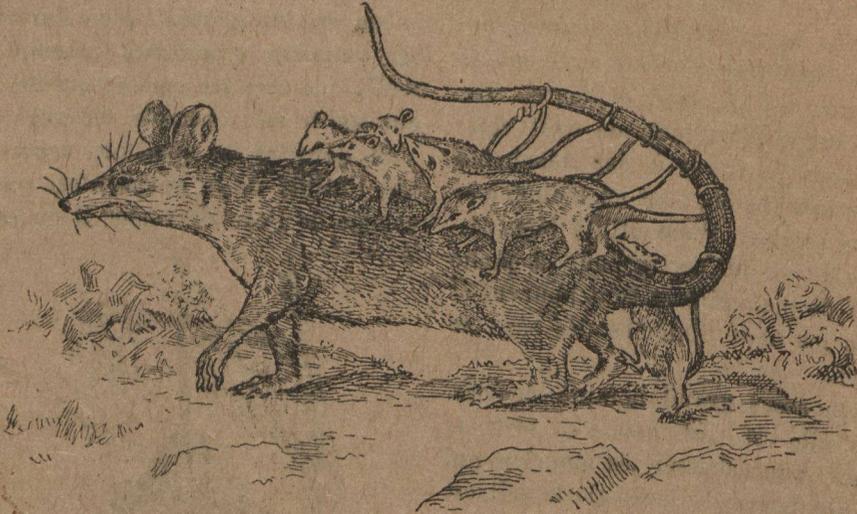
tres, assez restreints il est vrai, où cette utilité ne fait pas de doute; mais, dans ce cas, l'adaptation est si particulière, qu'on peut la considérer comme un de ces organes utiles dont parle le titre de cet article. C'est le cas, notamment, des singes américains, dont la queue est "prenante", c'est-à-dire peut s'enrouler autour des branches et faire véritablement l'office d'un cinquième membre.

On les voit même souvent suspendus excessivement par la queue, se balancer, puis lâcher prise au moment voulu, de manière à être projetés au loin, telle une pierre lancée par une fronde. Quand les singes sautent d'un arbre à un autre, la posses-sautent d'un arbre à un autre, la posses-chances qu'ils ont de se cramponner à une branche et de ne pas tomber à terre.

On trouve encore des queues prenantes chez des espèces n'ayant rien de simies-

de s'agiter; elle peut rendre des services tout en restant au repos; c'est ce qui est bien manifeste chez les kanguros, qui s'appuient sur elle; cette queue est d'ailleurs plus longue et plus charnue que chez aucun autre mammifère de même taille, avec des muscles très vigoureux.

Leur allure, telle qu'on la voit quand ils sont à paître, est un saut lourd et maladroit. L'animal appuie toute la main sur le sol et place ses pattes de derrière près



Le philander épée et sa progéniture. Une maman qui a trouvé un ingénieux procédé pour jouer "à dada" avec ses petits.

que, par exemple: les kinkajous; l'opossum, qui reste suspendu par la queue pendant des heures entières; les jeunes philanders qui, par leur appendice caudal qui s'enroule autour de la queue de la mère, peuvent se tenir sur le dos de celle-ci; le phalanger renard, auquel sa queue rend de grands services et qui ne fait guère un pas sans s'être, au préalable, fixé avec cet organe; la gentille souris naine qui confectionne de si jolis nids sphériques.

La queue n'a pas besoin pour être utile

de celles de devant, et même entre elles. Il s'appuie en même temps sur sa queue; mais cette position est trop fatigante pour qu'il la garde longtemps.

Pour arracher les plantes, il s'assied sur la queue et les pattes de derrière, en laissant retomber ses membres antérieurs, et lorsqu'il en a pris une, il se redresse pour la manger. Son corps paraît alors se reposer sur un trépied dont les branches seraient formées par les membres de derrière et par la queue.

Pas banale, non plus, la queue du castor, transformée en une large palette couverte d'écaillés. On croyait autrefois, vu sa forme, que l'animal s'en servait comme d'une truelle pour édifier ses huttes; c'était même devenu une expression populaire: "le castor construit avec sa queue". On sait aujourd'hui que celle-ci ne sert qu'à la natation. Le castor s'assied aussi dessus quand il ronge le tronc des arbres.

Chez les souris, les rats, la queue, longue et flexible, est annelée, écailleuse et à peine garnie de poils, ce qui lui donne vaguement l'air d'un serpent ou d'un ver. On ne voit pas trop à quoi elle peut leur servir, sauf de gouvernail quand l'animal nage, ou, comme je l'ai déjà dit, d'organe d'équilibre. Mais, si l'on croit Romanes, les rats en feraient un singulier usage. Nous allons reproduire le passage du célèbre naturaliste et lui laisser la responsabilité de l'assertion.

Voici d'abord en quoi cet expédient consiste: on a vu des rats puiser de la manière suivante l'huile d'une bouteille à col étroit: l'un d'eux choisit quelque point d'appui commode, près de la bouteille, pour s'y établir, puis il plonge sa queue dans l'huile et la donne à lécher à son compagnon. Pareil acte dénote plus que de l'instinct; il implique du raisonnement et de l'intelligence.

Un autre, de son côté, raconte qu'une boîte ouverte, contenant des bouteilles d'huile de Florence, avait été placée dans un magasin où l'on n'entrait que rarement. Un jour que le propriétaire était venu chercher une bouteille, il s'aperçut que des morceaux de vessies et de coton qui servaient de bouchons, avaient disparu et que l'huile avait beaucoup baissé dans les bouteilles.

Voulant en avoir le cœur net, il remplit de nouveau quelques-unes des bouteilles et eut le soin de les boucher, comme la première fois. Le lendemain matin, les bouchons avaient disparu, ainsi qu'une portion de l'huile. Alors, il se mit à guetter par une lucarne, et il vit des rats se glisser dans la boîte, introduire leurs queues dans le col des bouteilles, les retirer et lécher les gouttes d'huile qui y adhéraient.

Enfin, un autre encore cite un exemple semblable, sauf qu'au lieu de lécher la



Une queue qui, sans en avoir l'air, est très utile au kangaroo, qu'elle transforme en un trépied.

queue de son voisin, chaque rat léchait la sienne.

... Quant à l'expérience fort simple au moyen de laquelle je vérifiai l'exactitude de ces faits, la voici:

M'étant procuré deux bouteilles au col étroit et tant soit peu court, je les remplis de sirop à moitié liquide, jusqu'à trois pouces de l'orifice, que je recouvris d'un morceau de vessie; puis je les mis dans un endroit infesté de rats.

Le lendemain matin, chaque morceau de vessie se trouvait percé d'un petit trou

au centre, et le niveau de la gelée avait baissé également dans les deux bouteilles.

Or, comme la distance de l'orifice à la surface correspondait à peu près à la longueur d'une queue de rat passée par les trous en question, et comme d'ailleurs ces trous n'étaient guère plus grands que la racine de cet appendice, il semble qu'il soit assez prouvé que les rats s'étaient procuré de la gelée en y plongeant leur

mis à portée des rats, et le lendemain je pus constater que la peau de vessie avait été rongée d'un côté de l'orifice et que la couche de moisissure portait de nombreuses empreintes, tracées par le bout des queues de rats, comme par l'extrémité d'un porte-plume. Evidemment, ils s'étaient évertués à trouver dans la rondelle de papier un trou où leurs queues pussent passer.



Rats arrivant à prendre avec leur queue du sirop et de la confiture. Ce qui prouve qu'avec un peu d'astuce on se tire toujours d'affaire.

queue et en la léchant ensuite. Mais pour tirer la chose plus au clair, je remplis de nouveau les bouteilles de manière à exhausser d'un demi-pouce le niveau de la gelée dont je recouvris la surface d'une rondelle de papier mouillé. Puis, ayant bouché les orifices avec des morceaux de vessie comme auparavant, je plaçai les bouteilles dans un endroit où il n'y avait ni rats ni souris.

Quand je vis dans l'une d'elles une couche épaisse de moisissure à la surface du papier qui recouvrait la gelée, je la re-

L'appendice caudal des rats peut parfois leur être nuisible; à cette question se rattache celle vraiment curieuse, et au premier chef, du "roi-de-rats". Comme on pourrait croire que j'invente, j'aime mieux citer des "autorités".

En liberté, les rats, dit Brehm, sont quelquefois sujets à une maladie des plus curieuses. Un grand nombre se soudent par la queue et forment ainsi ce que le vulgaire a nommé un "roi-de-rats", dont l'imagination faisait autrefois un être bien différent de ce qu'il est en réalité. On croyait que le roi-de-rats, orné d'une couronne d'or, trônait sur un groupe de rats entrelacés, et gouvernait tout l'empire souriquois. Ce qui est positif, c'est que parfois un grand nombre de rats se soudent ensemble par la queue, et que, ne pouvant se mouvoir, ils sont nourris par leurs semblables. La cause de ce fait curieux nous est encore inconnue.

A Altenbourg, on conserve un "roi-de-rats", formé par vingt-sept individus. A Bonn, à Schnepfenthal, à Francfort, à Erfurth, à Lindenau, près de Leipzig, on a trouvé de pareils groupes.

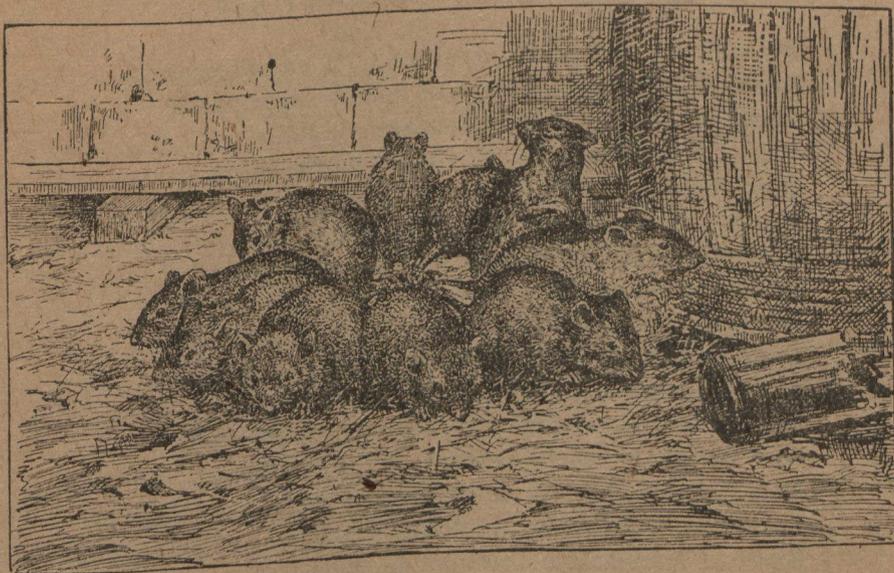
Il est possible que de pareilles réunions soient plus communes qu'on ne le croit généralement; cependant on en voit très

rarement dans les collections. A la vérité, les gens du peuple sont tellement superstitieux à l'endroit du roi-de-rats, qu'ils s'empressent de le détruire quand ils en rencontrent.

Lenz en donne un exemple. A Doellstedt, village à deux milles de Gotta, on trouva en même temps deux rois-de-rats, en décembre 1822. Trois batteurs en grange entendirent un léger pialement dans la grange du forestier; ils cherchèrent avec l'aide du domestique, et virent qu'u-

demeure. Les quatre hommes virent alors avec horreur vingt-huit de ces rats attachés par la queue et formant un cercle autour du noeud; les quatorze autres présentaient la même disposition.

Ces quarante-deux rats paraissaient tous souffrir de la faim et piaulaient continuellement; du reste, ils paraissaient bien portants. Ils étaient tous de même grandeur, et, d'après leur taille, on pouvait conclure qu'ils étaient nés le printemps précédent. Leur couleur était celle



Un roi-de-rats. Ces infortunés rongeurs réunis par la queue ne se livrent pas à un jeu particulier, mais, au contraire, voudraient bien s'en aller.

ne partie était creuse. Dans la cavité se tenaient quarante-deux rats vivants. Cette cavité avait été probablement faite par eux; elle avait environ 6 pouces de profondeur; on ne voyait aux alentours ni excréments, ni débris de nourriture. Elle était d'un accès facile surtout pour des rats, et restait couverte de paille toute l'année. Le domestique retira les rats qui ne voulaient ou ne pouvaient quitter leurs

des rats ordinaires. Aucun ne paraissait mort. Ils étaient très tranquilles et supportaient paisiblement tout ce qui leur faisaient les hommes qui les trouvèrent.

Les quatorze rats furent portés vivants dans la chambre du forestier, où arrivèrent bientôt une foule de gens, curieux de voir cette monstruosité.

Quand la curiosité publique fut satisfaite, les batteurs les transportèrent en

trionphe dans la grange, et les tuèrent à coups de fléau. Ils prirent ensuite deux fourches, les en transpercèrent, tirèrent de toutes leurs forces en sens opposés, et sous cet effort trois rats se séparèrent du groupe. Leur queue n'en fut point arrachée; elle paraissait intacte, et montrait

seulement l'empreinte des autres queues à la façon d'une courroie qui aurait été longtemps serrée par une autre.

Comme quoi si la queue est parfois utile à certains animaux, elle est bien nuisible à d'autres.

Jonchée a' Hiver

Au ciel bas et fumeux, que des toits emprisonnent.
 Les suprêmes lueurs d'un jour douteux grisonnent.
 Parmi les haillons noirs des nuages flottants.
 C'est l'heure précieuse, où, toutes portes closes.
 Il est doux de songer à de très vagues choses:
 Espoirs, désirs, regrets en notre coeur latents,
 Cependant que, voilée ainsi qu'une odalisque,
 La lampe, au plafond clair, jette son pâle disque.
 Et qu'au foyer, la flamme ocre et rose se tord,
 Dans les cadres, parfois, l'éclair d'une étincelle,
 Met le rayonnement d'un fugitif point d'or
 Sur les anciens portraits, dont le regard chancelle
 Aux vacillants reflets dansant sur les lambris,
 Mais la bûche, bientôt, en crépitant éclate;
 Les tisons, à leur tour, rejetant l'écarlate,
 Revêtent leurs habits cendreaux de velours gris:
 Au creux des lourds satins, les nuances s'éteignent,
 Un calme enveloppeur, dont les choses s'imprègnent,
 Etend sa trame: tout s'estompe et s'assoupit;
 L'ombre, lente et rôdeuse, au angles se tapit,
 Le Temps semble aboli, le Présent se recueille...
 ...Et la fleur du Passé, pieusement s'effeuille.

B. DANGENNES.



POURQUOI LES HUITRES SONT BONNES CHAQUE MOIS DE L'ANNEE

Par Paulette

LORSQUE vous entendrez quelqu'un vous dire qu'il aimerait bien avoir des huitres, mais qu'il n'ose pas en manger parce qu'il n'y a pas de "R" dans le mois, vous pouvez sans crainte rire de cette remarque tout à votre aise.

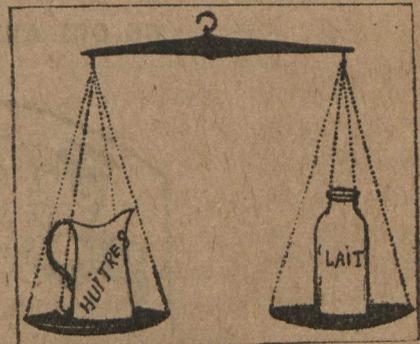
Il est vrai que, durant plusieurs années cette croyance, que les huitres n'étaient pas bonnes à manger pendant les mois de mai, juin, juillet et août, simplement parce que la lettre "R" ne se trouve pas dans ces mois, était très répandue.

On a prouvé cependant que cette croyance était des plus absurdes. L'origine nous en vient sans doute du temps déjà bien loin où les réfrigérants, les glacières, étaient peu connus. Alors durant les mois si chauds, il était naturellement très difficile d'empêcher les huitres de se corrompre après qu'on les eut gardées quelque temps.

Mais de nos jours, il n'y a aucun danger à manger des huitres chaque mois de l'année, puisqu'il nous est facile de les conserver fraîches, comme beaucoup d'autres choses d'ailleurs. D'ailleurs bon nombre de personnes ont abandonné, cette folle opinion et mangent des huitres chaque fois qu'elles peuvent en avoir, peu

importe le mois, dans lequel elles se trouvent et elles font très bien.

L'huitre est de beaucoup le plus important des mollusques. Le professeur Langworthy du Département Fédéral de l'Agriculture, dit en en parlant: Strictement



Une pinte d'huitres vaut une pinte de lait.

parlant une pinte d'huitres contient en moyenne à peu près la même quantité de nourriture qu'une pinte de lait, ou trois-quarts de livre de boeuf, ou deux livres de morne fraîche, et enfin d'une livre de pain; mais tandis que le poids des aliments nutritifs actuels dans les différentes quantités de nourriture nommée, est

presque le même, l'espèce est bien différenciée.

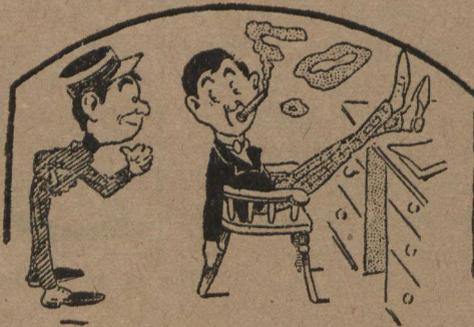
Les qualités nutritives de la viande maigre ou de la morue consistent surtout en protéine, substance qui a pour fonction principale, de réparer le sang, les muscles, les tendons, les os, le cerveau et les autres tissus nitrogénés. Le pain contient beaucoup de protéine, mais une plus grande proportion d'amidon, ainsi qu'un peu de matières grasses, et autres composés qui fournissent au corps la chaleur nécessaire et le pouvoir musculaire.

La substance nutritive des huîtres contient une quantité considérable de protéine et beaucoup d'ingrédients qui

redonnent et conservent l'énergie. Les huîtres se rapprochent plus du lait que la plupart des autres nourritures, autant pour la quantité que pour les proportions relatives des matières nutritives."

Il est facile, après ces données, de comprendre que les huîtres peuvent fort bien servir de mets pour la diète contre l'obésité. La seule précaution à prendre est d'observer en achetant et en mangeant les huîtres, que l'écaille soit parfaitement fermée. Les écailles ouvertes, même très peu, signifient souvent que les huîtres sont mortes, et peut-être déjà décomposées, ce qui peut causer jusqu'à l'empoisonnement si on les mange.

CE QUI ARRIVE QUELQUEFOIS



—Eh ben! m'sieu, vous voilà déjà de retour de vos vacances du nouvel An ? Vous nous aviez dit que vous seriez absent pendant un mois!

—C'était bien mon idée également mais que veux-tu, à cette époque de l'année, les grandes visites, les p'tits coups, les bals et tout le tremblement ça n'en finit pas, ça me fatiguait tellement que le docteur m'a avisé qu'il était temps de me reposer, alors je suis revenu au travail...



FAITS ET ANECDOTES

LE CALENDRIER

Il ne sont pas rares les gens qui trouvent notre calendrier trop complexe.

Si le mouvement qui est sur pied et qui origine de la Suisse est poursuivi, l'année civile, depuis les Egyptiens, aura subi plusieurs changements. L'année des Egyptiens était de 365 jours exactement. Ils commettaient une erreur à peu près d'un quart de jour par an, soit un jour tous les quatre ans.

Jules César, en sa qualité de grand pontife, opéra, en l'an 45 avant notre ère, une réforme du calendrier. Adoptant pour durée de l'année 365 jours et un quart il intercala un jour tous les quatre ans. Toutefois, cette correction de César n'avait pas encore donné une durée exacte à l'année. L'année tropique est de 365,2422 jours solaires moyens. De la réforme julienne, il résulterait donc une erreur de 3 jours, 12 en quatre cents ans. Pour supprimer trois jours tous les quatre siècles, il fut convenu sous le pontificat de Grégoire XIII, que les années séculaires ne seraient pas bissextiles, excepté lorsque le nombre de siècle serait divisible par quatre. Le calendrier grégorien fut adopté immédiatement par les nations catholiques, un peu plus tard, par les nations protestantes. Seuls, les Grecs et les Russes suivent encore le calendrier Julien.

Il est calculé que les retards du calendrier Julien sont actuellement de 12 jours et une fraction.

Je ne dirai rien du calendrier de la République Française de 1792 qui n'a mérité que l'immortalité de ridicule.

D'après le nouveau calendrier, tel que proposé et qui, dit-on, fera le thème d'un projet de loi à la Chambre des Communes anglaise, le premier de l'an serait un congé, "Jour de l'an", et ne compterait pas comme un jour de semaine ou de mois. Il resterait encore 364 jours pour le reste de l'année. Ce nombre se divise exactement en quatre parties égales de 91 jours et en 52 semaines de 7 jours. Chacune de ses quatre parties serait divisée en deux mois de 30 jours et un mois de 31 jours. En partant de l'année 1912, le jour de Pâques, et toutes les autres fêtes dont les dates dépendent du dimanche de Pâques seraient fixes. Le 14 avril serait donc toujours le dimanche de Pâques, et le 25 décembre, Noël, serait toujours un lundi ; chaque jour du mois tomberait le même jour de la semaine. Pour les années bissextiles, un jour serait intercalé entre le 31 juin et le 1er juillet, lequel jour ne compterait pas comme un jour de semaine ou de mois.

D'après cette proposition, il est clair que notre calendrier serait de beaucoup simplifié et le rendrait plus facile à adop-

ter aux exigences modernes des affaires.

Qu'il nous faille nous rapporter aux vanités folles d'un empereur qui a vécu, il y a quelques 2000 ans, pour la simplification de notre calendrier cela ne semble-t-il pas absurde.

— o —

LA VOLONTE

Les plaisirs et les douleurs sont les roses et les ronces du chemin de la vie. Il semble que cette variété, gaie et triste, tour à tour, soit une loi flexible à laquelle toute créature raisonnable, doit être soumise. Oui! joie et tristesse, c'est là une oscillation constante dans les jours comptés de l'homme! Sourire doux, ou bien ironie amère, vous passez également sur nos lèvres! Suave mélancolie, nos yeux se nourrissent de toi, tandis qu'ils sont bien souvent empoisonnés par vous, ô larmes de fiel!... La pendule et son tic-tac régulier marquent le temps: les rires et les pleurs, la crainte et l'espérance, tous ces contrastes physiques et moraux sont les jalons indispensables au sentier du voyageur de ce monde; c'est là une des premières lois de la nature, loi sacrée comme une parole de Dieu.

Or, si l'homme a contre lui des habitudes imposées par une autorité la même pour tous, il a pour lui une raison puissante, une force d'âme, de volonté, qui, s'agrandissant par la révolte, peut s'opposer énergiquement à tout ce qui lui est contraire, tellement que ce qui semble fait pour l'abaisser, doit contribuer à le grandir et à l'élever. Je m'explique. Une foule de malheurs, je suppose, m'ont assiégé dans les premières années de ma vie, de rudes coups m'ont souvent brisé

le coeur. Dois-je rester triste de ces premiers chocs moraux? Non. L'arbre en jeune poussée, battu par la tempête, ne doit pas craindre de relever sa tête et de s'élançer de nouveau avec orgueil vers le ciel; tel le coeur de l'homme. Aussi, je prends une ferme résolution de noyer dans l'oubli tout le noir de mes jeunes ans; et les quelques éclairs de bonheur qui ont lui par moment, je les médite avec la foi du chrétien, je les embellis de toute la richesse d'une imagination en verve, et de triste que je devrais être, je suis gai, et pour toujours.

Ce qui se passe autour de nous bien souvent nous aide à comprendre des vérités qui semblent difficile à admettre de prime abord. Comprenez ceci. Je rencontre un misérable qu'un choc moral trop fort a rendu fou; il n'a pas d'autre pensée que celle de sa folie; il ne me parle pas d'autre chose: et, dans sa fixité d'idée, il s'amuse à pratiquer sur lui des supplices les plus atroces, dont il ne ressent nullement la douleur.

Combien d'autres je vois, dont l'âme est également plongée dans les ténèbres de la démence et qui résistent aux maux qui assiègent les autres hommes! Or, quand une idée constante et non raisonnée produit de semblables effets chez les maniaques, est-ce qu'une volonté ferme et basée sur une saine raison ne peut amener de semblables résultats chez moi? Oui; et en désirant uniquement la gaieté et le bonheur, je puis me rendre insensible aux mauvais coups des revers, et les maux des autres ne seront pas les miens.

La volonté, répétons-nous, cette faculté qui résume tout ce que l'âme possède de fort et de grand, la volonté est la pierre angulaire de toute morale et de toute ses heureuses conséquences. "Pour être déli-

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustre

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour
six mois (Montréal excepté) d'abonnement au Samedi.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul.
St-Laurent, Montréal.

vré de tout mal, il suffit de vouloir," dit Don Carlos. Nous entendons la volonté qui prend ses racines dans une raison à l'abri de toute passion. Elle doit aussi contrôler l'imagination, cette folle du logis, quand elle est laissée à elle-même. Et il faut savoir que dès l'âge le plus tendre, cette dernière, commençant à germer, doit être strictement cultivée. Voulez-vous voir avec moi ce premier germe, suivez-moi. J'entre dans celle de vos chambres que vous aimez la mieux; j'approche du berceau, que votre amour embellit et parfume. Elle dort, votre petite Maria... ou plutôt non... le sommeil est trop souvent le synonyme du cauchemar, de l'épouvante, pour y supposer l'enfant... C'est donc un doux et paisible repos qui l'enivre... C'est une heure de l'heureuse éternité qui la tient captive, n'est-ce pas? Penchez-vous et regardez; sa douce figure est illuminée de joie; ses lèvres, entr'ouvertes, s'épanouissent dans le plus doux sourire qui puisse se rencontrer sur les lèvres des anges, comme si son âme était bercée dans un songe d'une céleste béatitude... Qu'est-ce donc? Elle rêve donc, votre petite Maria? Oui, elle rêve, comme rêvent tous les enfants et peut-être mieux; car ce qui fait le rêve, c'est l'imagination, et cette faculté est le premier joyau que Dieu met au diadème de l'intelligence enfantine. Et le sommeil et la veille des hommes seraient toujours comme un doux rêve d'enfant, si une volonté et une raison bien saine laissaient l'imagination telle que Dieu l'a faite.

Séverin Lachapelle.

— o —

LA BARBARIE

Comment on martyrisait les nègres

Un livre récent nous renseigne, d'après des documents authentiques, sur ce qu'était la condition des esclaves dans les colonies, vers la fin du XVIII^e siècle, après Montesquieu, au temps de Voltaire. C'est effroyable. Au bout d'un siècle de restriction et de scrupules, un arrêt du Conseil du Roi, en date du 31 juillet 1767, autorisa le commerce des noirs et permit à tout négociant et armateur du royaume, sans exception, de l'entreprendre librement.

Aussitôt, tous ceux qui le peuvent s'y mettent avec ardeur. Des courtiers écumant la terre d'Afrique; ils se procurent "la marchandise" par tous les moyens: enlèvement à main armée, achat aux chefs de tribu de leurs prisonniers de guerre, ou simplement de ceux de leurs sujets dont ils veulent se débarrasser. Formés en colonnes, les captifs sont dirigés vers la côte, liés les uns aux autres par des courroies ou de lourds carcans, chargés de pierres énormes dont le poids empêchera les tentatives de fuite. Au comptoir, on les entasse pêle-mêle, dans des cases closes jour et nuit, où l'odeur est tellement infecte, la chaleur si étouffante, l'air si rare qu'un Européen n'y peut pénétrer sans s'évanouir. C'est là que viennent s'approvisionner les négriers; les ventes se font par lots d'hommes, de femmes, de jeunes et de vieux, de robustes et de malingres, pour faire passer les médiocres et établir un prix moyen. Le manque d'une dent, une tache dans l'œil, la perte d'un doigt rendent un esclave défectueux et le classent dans la qualité inférieure. Le marché conclu, les négriers

L'Almanach du Samedi pour 1913

EST EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS

Contenant une quantité de renseignements utiles, il forme une véritable encyclopédie pratique dont la place est dans toutes les maisons.

Joignant l'agréable à l'utile, il comprend de plus un oracle pour 1913 dont les amusantes réponses feront la joie des lecteurs.

Nous conseillons à nos lecteurs de retenir, dès maintenant, leur exemplaire chez leur dépositaire, car le tirage est limité et il ne sera pas tiré de seconde édition.

Malgré la variété et la valeur de la matière à lire, l'ALMANACH DU SAMEDI a été maintenu au prix populaire de 10 cts.

☞ Retenez d'avance votre exemplaire chez votre dépositaire ou chez les Edit.-prop.,

POIRIER, BESSETTE & CIE,
200, Bld St-Laurent,
Montréal.

COUPON POUR L'ALMANACH DU SAMEDI DE 1913

Ci-inclus veuillez trouver cents pour
exemplaires de l'Almanach du Samedi.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

POIRIER, BESSETTE & Cie,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.



embarquent leur choix, et bien souvent, le reste du stock, les refusés sont égorgés comme inutiles.

A bord, les malheureux, sans un vêtement, enchaînés l'un à l'autre, ne disposent que d'un pied et demi d'espace, soit la moitié d'un mètre—moins que dans un tombeau. Ils ne peuvent se tenir debout, ni assis, ils restent couchés sur le flanc, afin d'occuper moins de place; des barres de fer meurtrissent leurs membres; le roulis les secoue, les heurte, les met en sang; une fois par jour, vers huit heures, on fait monter la cargaison sur le pont; à coups de fouet, on les force à danser et à chanter, car il faut que les malheureux vivent pour que l'affaire soit bonne. Comme nourriture, ils ont du biscuit, du riz, de l'eau; une ou deux fois par semaine, un petit coup d'eau-de-vie pour les ranimer. Quand les vivres se font rares et que la traversée se prolonge, on mêle du poison aux aliments, afin de vider la cale; les chétifs meurent, les robustes seuls survivent, c'est tout profit. Un commissaire de la marine écrit que certain capitaine négrier, redoutant la disette, résolut de tuer une partie de ses noirs pour nourrir de leur chair les survivants.

A Saint Domingue, terre française, où on les conduit, la vente, faute de magasins commodes, se fait à bord. Aussitôt acheté, l'esclave reçoit aux deux côtés de la poitrine l'empreinte, au fer chaud, de la marque de son nouveau maître. Puis il est mis au travail, après cependant qu'un missionnaire, au moyen d'un interprète, lui a expliqué les premiers principes de la religion. Une ordonnance de 1786 faisait très expresse défense à tout propriétaire de traiter inhumainement les esclaves; aucun d'eux ne pouvait être frappé "de plus de cinquante coups de fouet";

mais le supplice du fouet comporte mille raffinements dont on use; certains maîtres font interrompre l'opération pour passer sur le dos du patient un morceau de bois enflammé destiné à rendre plus douloureuse la suite de la fustigation; d'autres font verser sur les plaies du piment, du sel, du citron, de l'aloès, de la chaux vive. Certains patrons, en dépit de l'ordonnance royale, inventent des supplices: un cuisinier, pour avoir manqué un plat, fut condamné par son maître— nommé Chaperon—à entrer dans un four chaud. Les archives du greffe de Léogane conservent des procès-verbaux dont la lecture épouvante: malheureux attachés au-dessus d'un foyer de telle manière que leurs pieds, leurs jambes et leurs cuisses soient seuls atteints; d'autres auxquels on allume du feu sous le ventre et qu'on maintient exactement étendus, sur la flamme; quelques-uns qu'on remplit de poudre, comme des bombardes, pour les faire crever à l'aide d'une mèche. Comme les propriétaires avaient le droit d'enfermer leurs nègres au cachot, ils profitaient de la latitude pour leur appliquer un bâillon frotté de piment. Au début même, l'habitude était de les attacher par une oreille avec un clou; pour les délivrer, on coupait l'oreille. Un missionnaire, le P. Du Tertre, rapporte à ce propos le chagrin d'un pauvre nègre qui, ayant déjà perdu une oreille, fut condamné à perdre l'autre; il demanda à parler au gouverneur, se jeta à ses pieds et le supplia en grâce de la lui laisser, "parce qu'il ne saurait plus où mettre son tabac".

Un genre de supplice fréquent était l'enterrement du nègre tout vivant, à qui l'on faisait creuser lui-même sa tombe, ou bien l'enfouissement du misérable, dont

Abonnez-vous à La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

la tête était enduite de sucre, afin que les mouches la dévorent. C'est un colon, habitant Port de-Paix, qui aurait été l'inventeur de cette atrocité, bien souvent renouvelée. L'on variait encore: le patient nu était attaché près d'une fourmilière, et "l'ayant un peu frotté de sucre, ses bourreaux lui versaient à cuillerées répétées des fourmis, depuis le crâne jusqu'à la plante des pieds".



NOUVEAU JEU SCIENTIFIQUE

Lorsque lassé de tout, vous aurez le meilleur de votre temps à perdre, je vous signale un petit jeu facile, scientifique et élégant.

Installez-vous très commodément dans un excellent fauteuil, capitonné sur toutes ses faces, comme on les fait aujourd'hui pour caler les muscles des corps modernes et comptez seulement jusqu'à Un milliard.

Mais faites bien attention avant de commencer, il faudra liquider toutes vos affaires pressées car.

Il vous faudra neuf ans cinq mois, plus quelques heures et cela en travaillant nuit et jour, à raison de deux cents unités par minute; ce qui est une vitesse coquette!

Si vous jugez à propos de vous reposer, au moins la nuit—chose assez naturelle—vous mettrez neuf ans de plus, soit dix neuf ans environ.

Il est même question de décerner, comme prix, à celui qui arrivera dans le plus bref délai, un réveille-matin.

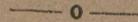


PRECELLENCE DU FRANÇAIS

L'a-t-on suffisamment remarqué? Le traité de paix entre l'Italie et la Turquie a été rédigé en français, et les négociations entre les délégués italiens et turcs ont été menées dans notre langue.

Le français, dit-on, n'est plus la langue diplomatique. Il est vrai que Bismarck a jadis obtenu que cette prérogative ancienne nous fût enlevée, que cet usage fût officiellement rompu. Cependant, on revient encore à notre clair langage très souvent. Et pourquoi? Parce qu'on trouve en lui les qualités de justesse, de précision, de précision, de délicate exactitude que les autres langages européens ne possèdent peut-être pas au même degré de perfection.

Nous pouvons et nous devons en être fiers. Mais aussi nous devons tirer de ce fait agréable à notre fierté nationale une leçon. Veillons à préserver le français de toutes les corruptions qui menacent parfois de l'atteindre. Ne laissons pas les modes frelatées endommager notre beau vocabulaire, amollir notre système, troubler et souiller cette pureté souveraine de nos phrases bien faites. Et ainsi notre langage continuera d'être, en dépit des jaloux, l'idiome par excellence.



ENTRE ENFANTS

—De quoi est-elle morte?

—D'avoir mangé de la crème à la glace immédiatement après un "pudding" chaud.

—Oh! Quelle belle mort!



Est-ce une Médaille Originale du Christ

Par Paulette

ON rapporte d'Angleterre que, lors du déblaiement des anciennes ruines des druides qui eut lieu près d'Aberfraw en Galles, on fit la précieuse découverte d'une Médaille du Christ, des plus intéressantes.

Disons en passant un mot sur les druides. C'étaient d'anciens prêtres gaulois et bretons. Le druidisme est une philosophie originaire de la Grande-Bretagne et dont l'ensemble nous est inconnue pour cette raison surtout que les druides confiaient tout à leur mémoire. Les druides disaient que les hommes descendaient du dieu de la Mort, Dispater, et que le monde devait finir par l'eau et le feu. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme et à un autre monde.

Les druides prohibaient les temples bâtis et les représentations figurées des dieux. Leur religion était essentiellement spiritualiste. Les druides étaient tour à tour prêtres, devins, sorciers, médecins et astrologues. Ils durent à ces pratiques, qui frappaient le vulgaire, une grande influence, et furent même, pour ce motif, exempts du service militaire. Ils se divisaient en trois classes. Les druidesses n'existaient pas comme on l'a cru longtemps.

Les druides perdirent leur influence

vers l'époque de l'empire romain. Tibère et Claude s'attaquèrent à leurs pratiques superstitieuses et interdirent les sacrifices humains. Les druides se maintinrent plus longtemps dans la Grande-Bretagne. En Irlande ils firent opposition au Christianisme, mais furent bientôt soumis.



Mais revenons à notre découverte.

C'est une superbe médaille en cuivre; sur un côté se trouve l'image du Christ; et au revers, une inscription en Hébreu qui, traduite, serait: "Jésus, le Grand Messie, le Médiateur des hommes" ou Jésus-Christ, le Médiateur ou Conciliateur.

Découverte parmi les restes des Druides on a supposé, que cette relique précieuse et de grande valeur fut d'abord entre les mains de "Bran the Blessed" qui fut un des otages de Caractacus à Rome entre l'an 52 et 59 A. D., quand Paul prêcha le Christianisme à Rome.

Ce n'est que deux ans plus tard 61 A. D., que le général Romain chassa tous les druides en Galles, il y a donc plus d'une suggestion de la manière dont la médaille parvint à l'endroit où elle fut trouvée.

Le portrait est particulièrement intéressant, car il correspond en tous points avec la description de Jésus, donnée dans

la fameuse lettre adressée à l'Empereur Tibère et au Sénat à Rome, par Publius Lentulus. On peut traduire cette lettre comme suit :

“Il est apparu en ces jours, un homme d'une grande vertu, et que tous nomment Jésus-Christ, qui vit pourtant parmi nous, et à qui les Gentils décernent le titre de prophète, mais que ses disciples, et ils sont nombreux, appellent “le Fils de Dieu.” Il guérit toutes les maladies quelles qu'elles soient, et ressuscitent les morts; c'est un homme d'une haute tail-

leur de ses cheveux, pas très longue mais taillée en pointe, son expression candide et réfléchie; ces yeux gris, clairs et vifs.

Lorsqu'Il condamne Il est terrible ; quand Il avertit, ou bien qu'Il encourage, doux et courtois; à sa conversation plaisante se mêle une certaine gravité. On ne peut pas dire que quelqu'un l'ait vu rire, mais plusieurs l'ont vu pleurer! Les proportions du corps, sont excellentes; ses mains et ses bras sont les plus délicats que l'on puisse voir. Son langage est tem-



Une ancienne médaille du Christ

le, gracieux, et d'une physionomie vénérable, telles que tous ceux qui le voient, à la fois l'aiment et le craignent, ses cheveux sont d'un beau châtain, lisses jusque vers les oreilles, tandis que de là jusqu'aux épaules qu'ils couvrent, ils sont bouclés.

Au milieu de son front, ses cheveux se séparent, d'après la manière des Nazaréens; son visage sans la moindre ride ou imperfection, est encore embelli par une admirable teinte rosée qui colore ses joues d'une blancheur de neige; son nez et sa bouche n'ont absolument rien de repoussant; sa barbe abondante de la

père, modeste et sage.

En un mot, un homme, surpassant, par sa beauté surnaturelle, tous les enfants des hommes.”



Cette lettre est reconnue par les étudiants comme étant apocryphe, c'est-à-dire écrite quelque temps après la date supposée, afin de pouvoir présenter le portrait de Jésus, comme il a dû apparaître à un Romain de ce temps-là, en Palestine, mais ce n'est pas d'un minime intérêt, si on la considère comme étant en rapport avec cette médaille, qui est sans nulle

doute, très antique, bien qu'il soit probable qu'elle peut ne pas remonter plus loin qu'au premier siècle.

S'il était possible de prouver que c'est là la vraie ressemblance du Christ, tout l'argent de la Banque d'Angleterre, ne suffirait pas pour l'acheter, car ce serait en effet le premier et l'unique original du portrait de Jésus, que le monde aurait reçu.

De nombreux essais ont été tentés pour retrouver le réel portrait du Christ, parmi les gravures différentes, trouvées dans les Catacombes à Rome et en d'autres endroits, mais sans aucune vraie conviction de succès.

En France jusque vers la fin du XIe siècle, les représentations du Christ peintes ou sculptées sous l'influence des traditions romaines de la décadence, sont grossières et lourdes. Mais à la fin de cette période des artistes habiles apportèrent les types, depuis longtemps consacrés en Orient. Ce type fut reproduit plus ou moins exactement par les maîtres du XIIe siècle; mais il perdit peu à peu de son caractère byzantin et hiératique, pour se rapprocher de la nature humaine. Le Fils de Dieu devint un bel homme, à bouche souriante, aux cheveux bou-

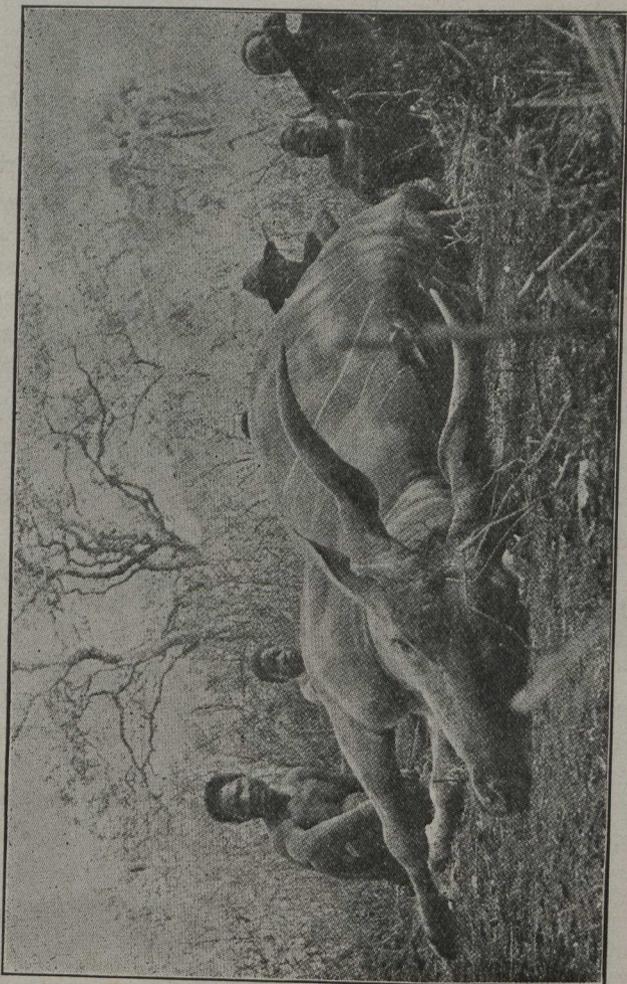
clés, à la pose maniérée.

Les traditions hiératiques persistent plus longtemps en Italie. L'école ombrienne s'efforça de donner à ses Christs cette sérénité qui est l'apanage naturel de la divinité. Mais l'imitation de l'Art Antique, à la Renaissance, amena bientôt un changement complet dans la manière de représenter le Fils de Dieu. Jésus devint tour à tour un élégant Apollon, un Hercule redoutable ou un Jupiter tonnant. Il a l'aspect de ce dernier dans la célèbre fresque de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine. Quelques artistes cependant eurent le bon goût de puiser leurs inspirations dans le sentiment chrétien: la figure du Sauveur, dans "La Cène" de Léonard de Vinci, est vraiment divine.

Par la suite, on finit par tomber dans l'excès contraire à celui qui avait égaré Michel-Ange; on fit des Jésus fades et langoureux, aux cheveux blonds, à la figure plutôt sentimentale que grave et seraine.

Les représentations du Christ sont innombrables, mais elles sont toutes dues à l'imagination et au goût des artistes des diverses époques, qui se sont appliqués à fixer sur la toile, sur le bois, voire même sur le marbre, le métal, mais aucune n'est l'original pas même une copie!





Un gibier de 900 livres.



La Chasse sur le Continent Noir

Un Beau Gibier

L'AFRIQUE est un pays immense où le chasseur n'est pas exposé à manquer de gibier pour peu qu'il veuille s'aventurer un peu dans le désert ou dans les forêts.

Animaux ou oiseaux, gibier de poil ou de plume, il y a le choix, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands.

C'est le pays des lions et des hippopotames, des léopards, des panthères, des autruches, des zèbres, des gazelles, etc., etc., le dénombrement complet de tout ce que l'on y peut rencontrer serait long et peut faire la matière de nombreux articles que nous nous proposons d'ailleurs de publier pour l'intérêt de nos lecteurs. Songez que l'on peut rencontrer en Afrique 249 oiseaux divers et 174 espèces d'animaux.

Un des plus gracieux animaux que l'on y rencontre est l'antilope. Ce terme désigne toute une famille qui se subdivise en de nombreux genres depuis la jolie et frêle gazelle jusqu'aux antilopes équines ou bovines.

Ces dernières tirent leur nom de leur

taille qui est parfois énorme; un spécimen qui peut passer assurément pour l'un des plus beaux est celui que représente notre curieuse et rare photographie.

Il s'agit d'une espèce à laquelle les savants ont donné le nom barbare de "strepsiceros" ou en langage plus vulgaire quoique aussi bizarre "strepsicère coudou".

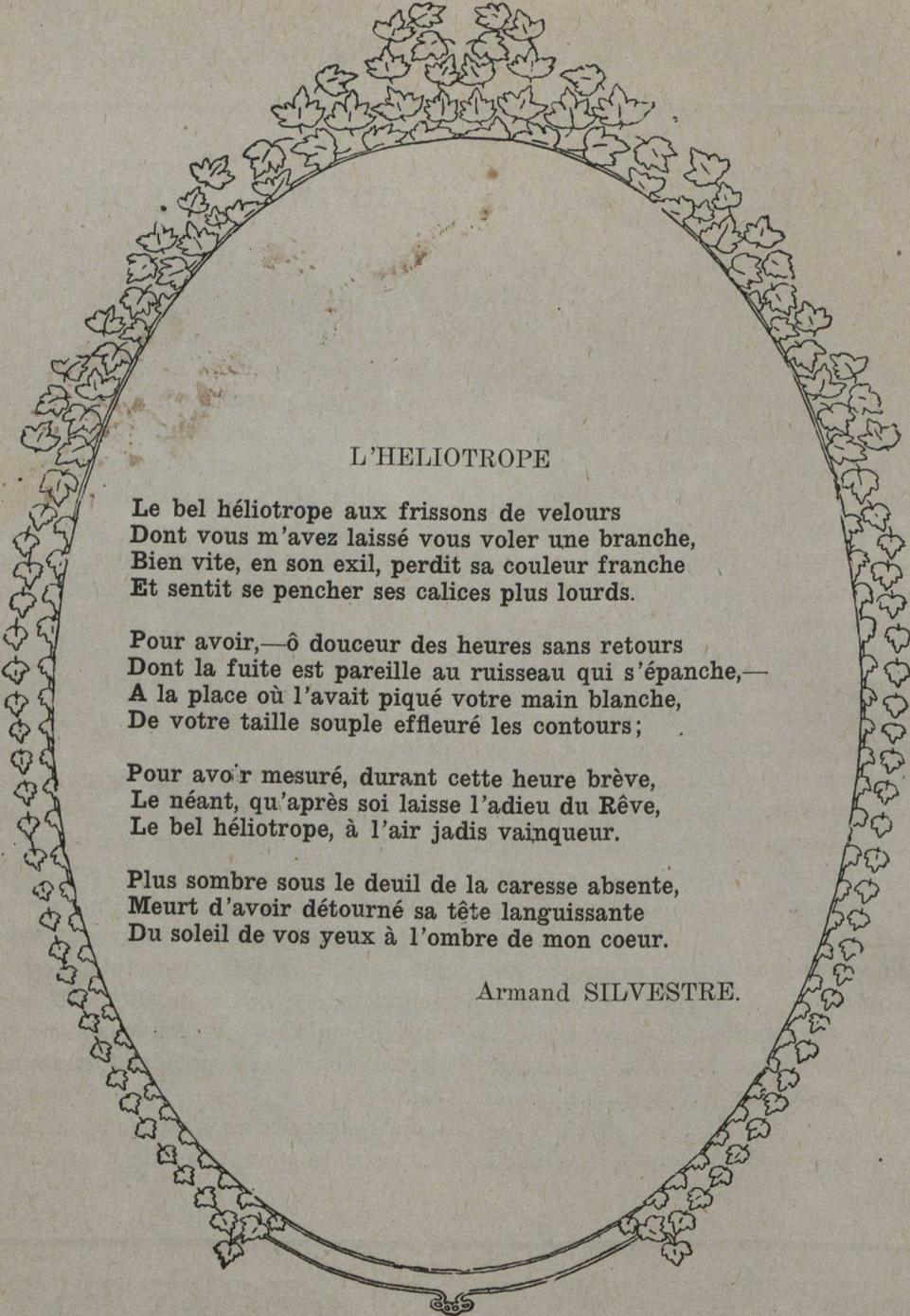
Pour nous, c'est tout bonnement une antilope géante et ce qui nous intéresse particulièrement, ce sont ses gigantesques dimensions.

Comparable à l'orignal de notre pays, ce magnifique ruminant d'une hauteur de cinq pieds à l'épaule pesait neuf cents livres!

Malgré sa forte taille et l'opinion souvent justifiée que les plus gros gibiers ne sont pas les meilleurs, celui-ci est une nourriture très délicate. Les cuisses surtout lorsqu'elles sont convenablement apprêtées constituent un plat fort appréciable.

Le "strepsiceros" est donc, à la fois, un mets de quantité et de qualité.





L'HELIOTROPE

Le bel héliotrope aux frissons de velours
Dont vous m'avez laissé vous voler une branche,
Bien vite, en son exil, perdit sa couleur franche
Et sentit se pencher ses calices plus lourds.

Pour avoir,—ô douceur des heures sans retours
Dont la fuite est pareille au ruisseau qui s'épanche,—
A la place où l'avait piqué votre main blanche,
De votre taille souple effleuré les contours ;

Pour avoir mesuré, durant cette heure brève,
Le néant, qu'après soi laisse l'adieu du Rêve,
Le bel héliotrope, à l'air jadis vainqueur.

Plus sombre sous le deuil de la caresse absente,
Meurt d'avoir détourné sa tête languissante
Du soleil de vos yeux à l'ombre de mon coeur.

Armand SILVESTRE.



L'accident de Telluride (Colorado).

Les Accidents Extraordinaires

Par Touche-à-Tout

UN accident n'est jamais une chose bien agréable mais lorsqu'il se produit, il faut savoir en prendre son parti en songeant qu'il aurait pire encore.

Sous ce rapport certains accidents se produisent d'une façon si extraordinaire qu'on pourrait presque la qualifier d'intelligents.

Combien de fois, par exemple, a-t-on constaté que sous les décombres d'une maison écroulée, vivaient des personnes miraculeusement protégées par une poutre ou par un pan de mur quelconque ; d'autres fois c'est une personne qui tombe à l'eau, que l'on ne retire que plusieurs minutes après mais qui n'est cependant pas noyée car l'évanouissement l'a sauvée de l'asphyxie.

On pourrait citer nombre de cas de ces accidents "ratés" et parmi les plus cu-

rieux, on peut compter assurément les deux que nous relatons ici.

Il y a environ un an à Telluride, dans le Colorado, un train s'engagea sur un pont que l'inondation avait complètement détruit à la base.

Le mécanicien ne s'aperçut de la chose que trop tard, sa machine était déjà sur le pont fatal qui céda et parut vouloir entraîner l'engin dans l'abîme.

Fiévreusement, l'homme renversa la vapeur puis, accompagné de son chauffeur, sauta sur la voie ; il put alors constater un fait étrange : la lourde locomotive était maintenue dans l'espace par les rails seuls. Une machine de secours, mandée en toute hâte vint s'atteler à l'arrière du convoi et en peu d'instant la retira de sa fâcheuse position.

A quoi a-t-il tenu que l'accident n'ait

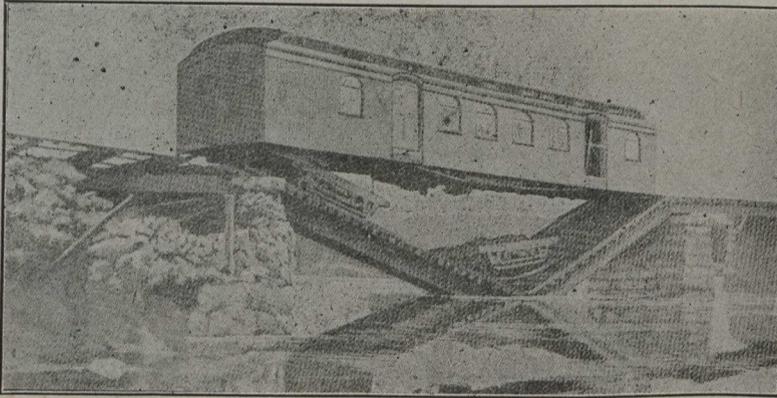
pas été plus important, à la qualité de résistance des rails, aux boulons solidement fixés, à un rien peut-être!

Le deuxième accident dont nous parlons est peut-être plus bizarre encore.

Vers la même époque à peu près, à

meura suspendu au-dessus de la rivière, chacune de ses extrémités étant appuyée sur une des rives.

Que l'arrêt se fût produit une demi-seconde trop tôt ou trop tard et l'on avait à enregistrer une catastrophe de plus.



L'accident de Summer (Iowa).

Summer, dans l'Iowa, un pont céda complètement et s'effondra lorsque le train le franchissait.

L'arrêt du train peut se faire d'une manière très prompte et il eut lieu dans de telles circonstances qu'un wagon de-

Seuls, les "trucs" du wagon, c'est-à-dire les châssis métalliques qui le supportent et qui comportent le système de roulement, se détachèrent et tombèrent.

C'était peu de chose en réalité auprès de ce qui aurait pu arriver!





La Mort d'Un Fils du Soleil

— o —

Le Fujiyama, montagne sacrée

Par F. de Verneuil

Il y a peu de mois mourait, au Japon, un homme qui connut, au cours d'un long règne, toute la satisfaction que peuvent procurer les plus grands honneurs, qui vit s'accomplir de grandes choses en peu d'années et disparut plutôt en une sorte d'apothéose que dans la fin commune à tous ici-bas.

Le vieux Mutsu-Hito, qui s'est éteint au mois de septembre dernier a vu son pays passer d'un état de semi-barbarie à une position enviée parmi les grands peuples modernes.

Homme de progrès, il abolit certaines lois en opposition avec la vie moderne et cependant il sut maintenir dans son peuple cet amour de la forme monarchique qu'aucune autre nation ne possède à un égal degré.

L'Empereur, au Japon, jouit d'un prestige sans égal. Jadis on le considérait même comme ne faisant pas partie du commun des mortels; cette croyance était si fortement enracinée dans l'esprit du peuple, qu'aujourd'hui encore, des quantités de japonais qui ont conservé l'ancien esprit, n'osent pas prononcer son nom de crainte de sacrilège.

Il fut un temps, même, où il était défendu de regarder le souverain en face et où ce manque aux usages était puni de mort; à cette époque, les plus grands personnages eux-mêmes s'abstenaient de sortir quand l'Empereur se promenait.

Mutsu-Hito abolit tout cela et bien d'autres choses encore. Il voulut plus de modernisme et plus de liberté dans son empire; il commença par lui-même et, prêchant d'exemple, s'habilla à l'européenne, ne mangea plus que de la cuisine française et coucha dans un lit au lieu de se servir d'une "natte".

Là ne se bornaient pas ses réformes; il est inutile de rappeler ici ce qu'il fit pour son pays au point de vue industriel et sous le rapport militaire. Le duel victorieux qu'il a engagé avec la Russie il y a quelques années, a démontré la valeur de son administration.

En ce qui concerne le journalisme, il se montra moderne également. Comprenant que le journal est aujourd'hui une force qu'il serait téméraire de dédaigner, il s'attacha cette partie en la favorisant.

Au début de son règne, il n'existait au Japon aucun journal quotidien; il y en a

1600 aujourd'hui. Dans la ville de Tokio seulement, on en compte 30.

Il n'y a donc rien d'étonnant qu'un tel homme ait connu, au suprême degré, l'amour de son peuple et, de fait, si l'on en juge par les grandioses funérailles qui lui furent faites, on constate que bien peu de souverains ont laissé derrière eux au-

plorer leur divinité n'en sont jamais revenus! Et cependant cela n'arrêtait pas l'élan des autres tant est grande la confiance des Japonais en la montagne sacrée qui passe pour le lieu le plus favorable pour obtenir la réalisation de ses vœux.

Nombreux donc ont été les pèlerins qui ont gravi le Fujiyama dès que la maladie coucha le Mikado; leurs prières furent vaines et leurs voyages inutiles.



Le Fujiyama, montagne sacrée du Japon.

tant de deuils et de regrets.

On comprend la ferveur des prières qui ont été faites pour tâcher de reculer la mort et de le conserver si possible.

Il y eut à cette occasion de nombreux pèlerinages au mont Fujiyama, montagne volcanique dont le sommet est couvert de neiges éternelles.

L'ascension de Fujiyama est dangereuse au-delà de tout ce qu'on peut exprimer; que de pèlerins qui y sont allés im-

plorer leur divinité n'en sont jamais revenus! Et cependant cela n'arrêtait pas l'élan des autres tant est grande la confiance des Japonais en la montagne sacrée qui passe pour le lieu le plus favorable pour obtenir la réalisation de ses vœux. Nombreux donc ont été les pèlerins qui ont gravi le Fujiyama dès que la maladie coucha le Mikado; leurs prières furent vaines et leurs voyages inutiles. La puissance du plus grand empereur s'arrête devant le doigt de la Mort. Mut-su-Hito avait pu, à son gré, modifier son pays et accomplir les plus grandes choses, il ne pouvait cependant pas prolonger d'une minute seulement le terme fatal qui lui était assigné. Il eut, toutefois, la plus grande consolation possible, il a laissé des regrets sincères, c'est aussi rare que beau, surtout lorsqu'on est empereur.

COMMENT ON NOURRIT LE BÉTAIL EN CERTAINS PAYS.

ON a parlé à bien des reprises de pays essentiellement maritimes, comme la Bretagne ou comme les régions scandinaves, où l'on donnait à manger du poisson au bétail; cela se passe également ainsi aux îles Féroé.

Il est vrai qu'aujourd'hui que les moyens de locomotion se sont étrangement perfectionnés, on a plus d'avantages, quand on a pêché du poisson, à l'expédier sur les marchés où il se vendra bien, à des consommateurs humains, plutôt que de nourrir des vaches, des porcs ou de la volaille, avec des filets de sole ou même avec des filets de hareng. Mais dans une foule de pays où la pêche joue un très grand rôle, on se trouve souvent en présence de résidus, de déchets de poissons, résultant soit de la préparation des conserves, soit de la salaison ou de la fumure de certaines espèces de poissons, etc. Quelquefois aussi, le poisson vient en telle abondance, comme c'est le cas du hareng, que l'on n'a pas le temps de mettre en conserve tout le poisson pêché dans une journée.

Dans ces conditions, on a songé depuis longtemps à tirer parti aussi bien des débris et déchets dont nous parlions que du poisson qu'on peut trouver à vendre, et à en faire de l'engrais, une sorte de guano particulier, qui se vend parfaitement pour la culture.

Ma's il semble plus profitable à l'heure

actuelle de transformer ces déchets ou ce poisson en une poudre grossière que l'on utilise pour l'alimentation du bétail, l'engraissement des porcs, la nourriture des veaux et des vaches, à condition, bien entendu, qu'on ne nourrisse pas ces animaux exclusivement avec ce mets d'origine maritime.

En Norvège, par exemple, les poissons en surabondance ou les déchets de poissons sont mis à sécher à l'air en certain temps; puis on les passe dans des fours spéciaux et on les broie. En Angleterre, on traite les débris de poisson à la vapeur d'abord; on les fait cuire par conséquent avant de les dessécher et de les broyer également en une poudre qui servira à l'alimentation des animaux.

Les porcs notamment sont très avides de cette nourriture qui peut sembler bizarre, au premier abord, et d'année en année, en Allemagne, on utilise davantage de cette poudre de poisson pour engraisser ces animaux, dont on fait une consommation si importante dans ce pays.

Toutefois, il ne faut pas leur donner une alimentation exclusive de ce genre, car cela modifie la qualité de leur chair. Mais en n'exagérant pas la dose, on arrive à ce que tous les animaux aiment ce genre d'alimentation, qui a l'avantage de ne pas coûter cher et d'utiliser quelque chose qui autrement serait à peu près perdu.

EN NOUVELLE-ZELANDE

LES MAORIS

L'EMPIRE britannique est immense et comprend une variété de races où il y a toujours quelque chose d'intéressant à étudier.

En Nouvelle-Zélande, par exemple, existe un peuple, les Maoris dont on peut voir ci-contre l'authentique photographie d'un des plus curieux représentants.

Les Maoris sont de grande taille, ils ont la peau de teinte légèrement cuivrée, leurs cheveux sont d'un noir de jais, ordinairement lisses et abondants mais quelquefois crépus comme ceux des nègres. Leur nez est saillant, leurs lèvres fortes et le menton très large.

En définitive le Maori ne serait peut-être pas un bien bel homme mais il serait certainement plus joli qu'un singe s'il n'avait la fâcheuse habitude de s'agrémenter le visage de tatouages qu'il trouve assurément fort beaux mais qui l'enlaidissent singulièrement.

L'usage s'en perd un peu aujourd'hui mais, jadis surtout il était fort en usage. Lorsqu'un jeune homme avait pris part à un combat, on lui traçait quelques dessins en creux sur le visage et chaque fois qu'il accomplissait une action d'éclat, on augmentait le nombre des tatouages de sa face, de sorte que les braves avaient la figure toute couturée de cicatrices.

Ce genre tout spécial de dessin en creux et en relief sur la peau humaine s'appelle le "moko".



Un Maoris tatoué

Les Maoris sont très superstitieux; ils obéissent aveuglément à un chef qui a sur eux une autorité presque absolue et qui peut prononcer le "tabou", c'est-à-dire l'interdiction de toucher à une chose ou à une personne qu'il désigne et qui devient alors sacrée.

Ce peuple bizarre a une politesse d'un genre tout spécial: là-bas lorsque deux amis se rencontrent et veulent se dire bonjour ou se prouver leur affection, ils se frottent mutuellement le nez l'un contre l'autre.

C'est peut-être très drôle mais pour nous cela n'aurait rien de bien amusant.

Ajoutons cependant que sous l'influence anglaise, les Maoris renoncent peu à peu à toutes leurs coutumes barbares et adoptent de plus en plus les règles de notre civilisation.

ABONNEZ - VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

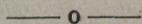
COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse
.....
.....

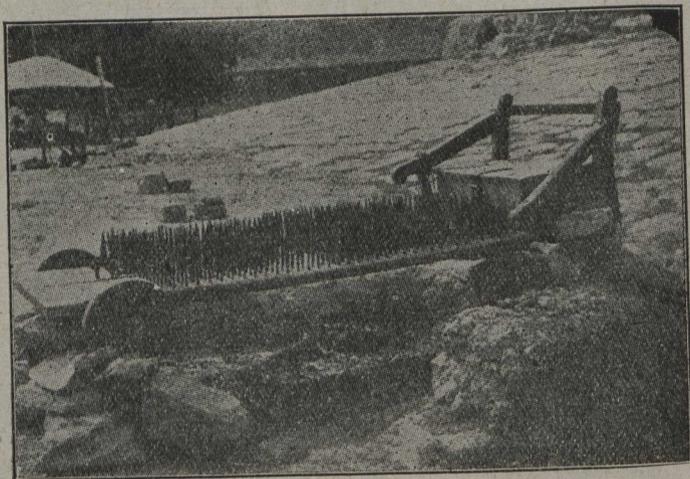
Les Fakirs de L'Inde



CE qui caractérise les Hindous, c'est l'espèce de détraquement moral qui leur fait exagérer tous leurs sentiments. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un peuple doué d'une pareille constitution ait adopté une religion qui a pour base la torture de soi-même et l'hypnotisme.

tête jusqu'à ce que ces membres s'ankylosent au point de ne plus pouvoir servir.

D'autres passent leur temps assis ou couchés sur une planche plantée de clous de fer; d'autres encore sont chargés de chaînes ou restent suspendus à un arbre, la tête en bas, pendant de longs intervalles.



Le lit en pointes de fer d'un fakir.

Une fois abrutis dans l'extase, les fakirs se figurent qu'ils sont en communion avec l'Être suprême.

La mortification de la chair est pratiquée de façons diverses par les différentes classes d'ascètes.

Quelques-uns tiennent un de leurs bras ou même les deux tendus au-dessus de leur

Ils ont aussi des rites purificateurs très douloureux et pratiquent la méditation dans des postures qui semblent défier toutes les règles anatomiques.

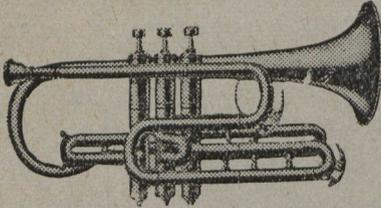
Ils accomplissent de longs pèlerinages et couvrent des centaines de kilomètres, en se prosternant à terre tous les deux ou trois centimètres.

Maison Fondée en 1852
Tel. Bell Main 554

Chs. Lavallée,

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR
d'INSTRUMENTS de MUSIQUE
et
MUSIQUE EN FEUILLE



Réparations de toutes sortes
Agent pour: Besson & Cie, de Londres,
Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons,
de Grand Rapids, Mich.

35, Boul. St-Laurent, - Montréal



Seule double voie ferrée entre Montréal,
Toronto, Hamilton Niagara Falls, Détroit
et Chicago.

A TORONTO

En 7 ½ Heures par
"l'Internationale Limitée"

Le train le plus beau et le plus rapide du
Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.
Tous les jours

Quatre Trains Express par Jour
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les
trains du jour; wagons-lits Pullman éclai-
rés à l'électricité, avec lampes pour lire
dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H.
Co.—a.8.45 a.m., b.3.00 p.m., a.7.25 p.m., a.8.10
p.m.

MONTREAL-BOSTON —SPRINGFIELD
via C.V. Ry.—a.8.31 a.m., a.8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a.8.16 a.m.,
b.9.30 a.m., b.3.55 p.m., a.8.00 p.m.

**MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-
VILLE**—a.8.00 a.m., b.4.16 p.m., a.8.15 p.m.
aTous les jours. bTous les jours excepté le
dimanche.

CHARLES BERNIER

Architecte

70 RUE ST-JACQUES

Tél. Main 2319

479, rue St-Hubert. Tel. Est 4100

MONTREAL

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de ma-
gnifiques romans et vous instruire
tout en vous amusant

LISEZ

LE SAMEDI

Magazine Hebdomadaire Illustré
40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an
En vente chez tous les dépositaires ou
chez les éditeurs-propr., Poirier, Bes-
sette & Cie., 200, Blvd. St-
Laurent, Montréal.

PEDICURE

Cors enlevés sans dou-
leur. Traitement des on-
gles et ongles incar-
nés.

M. E. RATELLE

163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.



Nos DENTS sont très
belles naturelles, garan-
ties. Institut Dentaire,
Franco-Américain (Incor-
poré).

162, St-Denis, Montréal.

L'influence personnelle et l'exemple produisent un tel effet que les grands maîtres ascètes ont leurs fidèles et leurs disciples.

Il existe différentes sectes qui ont des croyances et des coutumes très différentes.

C'est ainsi qu'on a les Jaïns, par exemple, qui prêchent une forme atténuée de bouddhisme, et reconnaissent les divinités hindoues.

Ce sont de stricts végétariens. La vie leur paraît si sacrée qu'ils portent un voile devant la bouche pendant leurs cérémonies pour empêcher qu'un petit insecte

n'y pénètre et ne trouve la mort.

Ils essuient le sol également, avant de s'asseoir, de peur d'écraser sous eux quelque créature vivante.

Mais, d'autre part, les fakirs comptent aussi parmi eux les immondes Aghoris qui affichent leur mépris des choses matérielles en dévorant les cadavres et en se livrant à toutes sortes d'abominations.

Chez nous, on enfermerait ces pauvres diables dans des asiles de fous ; dans l'Inde, on les révère et on les considère comme des intermédiaires entre le monde et les divinités célestes.



LE CAR ENGER 1913

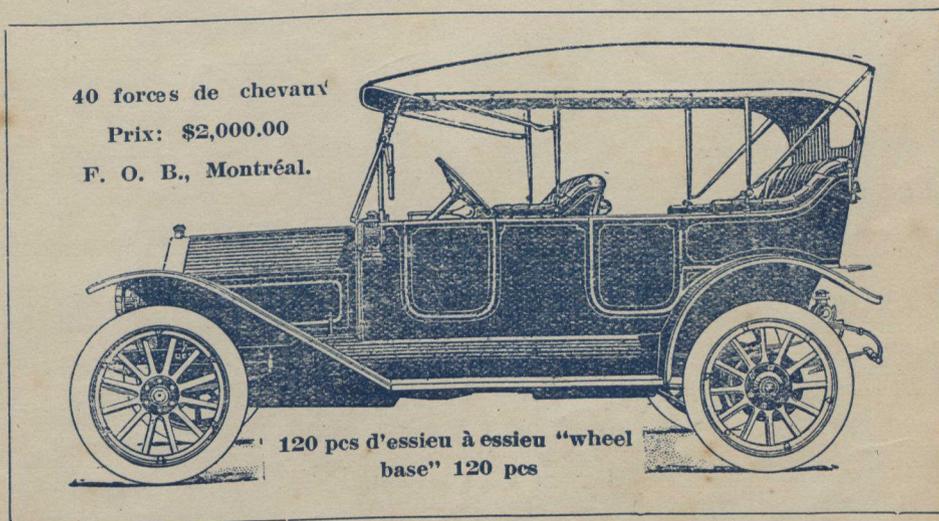
Le public en est arrivé à une telle exigence à l'endroit des automobiles que chaque jour de nouvelles améliorations sont brevetées, et que leur application devient une source de satisfaction pour les promeneurs en même temps que de richesse pour les campagnes qui adoptent ces améliorations.

Or il arrive ceci que les anciennes compagnies de fabrication d'automobiles se refusent souvent à acquérir les nouveaux procédés, les nouvelles inventions qui les forceraient à mettre de côté leurs patentes actuelles et les entraîneraient à des dépenses très lourdes. Il se forme donc de nouvelles compagnies pour exploiter les brevets les plus récents, les plus perfectionnés, les plus simplifiés, puisque la simplification est la marque du perfectionnement.

Tel a été le cas pour la Compagnie

“Enger Motor Car”

de Cincinnati (Ohio).



Tout ce qui réunit le confort à la solidité; tout ce qui combine la solidité dans l'ensemble avec la simplicité dans le mécanisme est groupé dans le **CAR ENGER**.

Le modèle 1913 est actuellement sur le marché. Ses détails, sur lesquels nous reviendrons, produisent chez le connaisseur l'admiration: c'est la perfection. Allumage, Carburateur, Refroidissement, Embrayage, Transmission, Changement de Vitesse, Carrosserie, tout a été l'objet d'une étude attentive. La science et l'art, l'imagination et l'expérience, ont produit une perfection qui s'appelle le car "Enger"—garanti d'ailleurs par la Compagnie.

N'achetez pas votre car pour 1913 sans avoir pris les renseignements nécessaires sur le car Enger. Adressez-vous à

Ferd. Poirier, Jr., 200, Blvd. St-Laurent, Montréal, Qué.

Représentant pour la Province de Québec.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

